



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

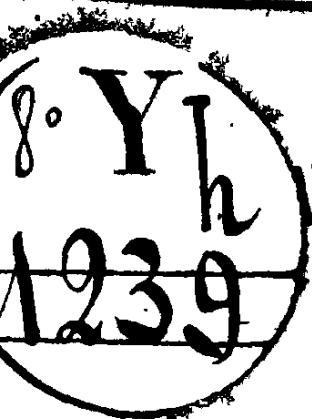


Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

rix : **95** centimes



Comme la convention

MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

16403

KLEIST — KOTZEBUE — LESSING

LA CRUCHE CASSÉE
LA PETITE VILLE ALLEMANDE
MINNA DE BARNHELM

Traduction par M.-R. BASTIAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

TROIS COMÉDIES

ALLEMANDES

81h

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

KLEIST — KOTZEBUE — LESSING

LA CRUCHE CASSÉE
LA PETITE VILLE ALLEMANDE
MINNA DE BARNHELM

TRADUCTION

134

PAR

12

M.-R. BASTIAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

MINNA DE BARNHELM

Comédie en cinq actes

DE

LESSING

INTRODUCTION

Lessing est l'auteur de l'excellente comédie qu'on va lire. Il peut être à juste titre considéré comme le Voltaire de l'Allemagne. Il possédait, en effet, tout comme notre grand philosophe du XVIII^e siècle, un talent universel. Il a été critique d'art, critique littéraire, philosophe adversaire de l'intolérance, auteur dramatique... que sais-je encore ? C'est un grand esprit, lumineux, plein d'activité et de courage. Il a prouvé qu'il avait aussi du talent. La comédie traduite dans ce volume et présentée au public qui, certes, l'appréciera comme elle le mérite, n'est qu'une des excellentes œuvres sorties de son génie.

Disons tout d'abord quelques mots de l'auteur. Né en 1729 à Kamenz, en Saxe, il n'a pas même une existence très heureuse, qui s'est passée presque tout entière à lutter pour la vie, pour obtenir sinon le strict nécessaire, du moins l'aisance qui convenait à un homme de son esprit. Dès l'âge de dix-neuf ans, au lieu de continuer comme les autres ses études à l'Université de Leipzig, il dut, pour subsister, mettre sa plume au service d'un journal de Berlin qui devait plus tard prendre le nom illustre de *Gazette de Voss*. Il devint, à vingt-deux ans, le rédacteur de la partie littéraire de ce journal. Sa perspicacité et son esprit le rendirent bientôt célèbre.

A côté de ses critiques, il s'efforça de créer des œuvres littéraires durables. Prenant pour modèle la littérature bourgeoise mise à la mode par les romans de Richardson et par le théâtre anglais, il composa un drame bourgeois, c'est-à-dire un drame dont les rois et les seigneurs n'étaient pas, comme dans la tragédie française, les seuls personnages. Ce drame remarquable, *Miss Sara Sampson*, est le premier en

date de ce genre alors nouveau en Allemagne (1755). L'auteur avait vingt-six ans. Il connut le succès et voulut améliorer son sort.

De Berlin, il retourna donc à Leipzig où il comptait vivre auprès d'un bon théâtre et composer de nouveaux drames. Mais Frédéric le Grand ayant porté la guerre en Saxe, la troupe du théâtre fut dispersée. Lessing dut donc se mettre aux traductions pour ne pas mourir de faim.

En 1758, nous le retrouvons à Berlin. Il y reprend ses critiques littéraires si appréciées et fonde avec quelques amis une revue où elles paraissent sous forme de lettres. C'est ainsi que furent composées les *Lettres de Littérature* qui eurent un si grand retentissement et renouvelèrent les méthodes de la critique. On les lit encore aujourd'hui avec infiniment de plaisir.

Durant les cinq années qui suivirent 1760, Lessing fut débarrassé du souci de la vie matérielle. Le gouverneur de Breslau l'avait pris à son service comme secrétaire général, et notre auteur connut là-bas, à côté du labeur, la vie joyeuse et facile. C'est là qu'il composa *Minna de Barnhelm*, cette délicieuse comédie qu'on va lire plus loin. Il eut aussi le loisir d'écrire une œuvre de critique d'art, fort célèbre en son temps, à propos du groupe sculptural de Laokoon.

En 1765 cependant, las de cette existence et préférant comme le loup de la fable sa liberté famélique à l'agréable servitude, il revient à Berlin où il vit, selon son expression, comme le moineau sur les toits.

En 1767, à l'âge de trente-huit ans, il s'enthousiasme pour un théâtre national qu'une société de riches négociants voulait fonder à Hambourg; il accepte avec empressement l'emploi de critique de théâtre qui répondait à ses goûts. Ces belles espérances n'eurent pas de lendemain. Dès l'année suivante l'œuvre échouait. Lessing en a rapporté son œuvre immortelle, la *Dramaturgie de Hambourg*. Disons brièvement les idées maîtresses de cette œuvre : Lessing veut créer un théâtre national, un art dramatique allemand. Il sera donc nécessairement l'ennemi de la tragédie française qui, à cette époque, tenait en esclavage la littérature allemande. Il attaquera la règle des trois unités de lieu, de temps et d'action,

règle à laquelle les poètes français se sont soumis et qui entrave la liberté du poète tragique ; il recommandera à ses contemporains d'imiter Shakespeare au lieu de Corneille, de Racine et de Voltaire dont les traductions et les adaptations fourmillaient alors. Telles sont les idées ; mais ce que je ne puis rendre, c'est l'esprit, la verve caustique et la clarté avec lesquelles il traite son sujet et qui font cette lecture plus agréable que celle du roman le plus intéressant et le mieux écrit.

Cependant ni *Minna de Barnheim*, composée à Breslau, ni la *Dramaturgie de Hambourg* n'avaient enrichi notre auteur. Il se vit obligé, afin de pouvoir se marier, d'accepter une place de bibliothécaire à Wolfenbüttel, près de Brunswick (1769). Il composa *Emilia Galotti*, un de ses meilleurs drames bourgeois. Il ne put se marier qu'en 1776, et s'il connut alors quelques jours de bonheur, ils furent brefs. Le 10 janvier 1778, sa femme mourait en mettant au monde un enfant mort-né.

Lessing, on le conçoit aisément, commençait à s'aigrir de cette malchance qui s'acharnait après lui. Il n'était pas au bout de ses peines. Lessing avait en effet publié en trois fragments, en 1774, en 1777 et en 1778, une œuvre de feu le professeur Reimarus portant ce titre alors belliqueux : *De la tolérance en matière de religion, œuvre fragmentaire d'un anonyme*. On ne saurait s'imaginer combien Lessing fut vilipendé. Avec le même courage et la même persévérance que Voltaire dans la même situation, Lessing se défendit et se fit le champion de la tolérance contre l'esprit de secte religieux. Il fut mordant, virulent, sublime. Comme il était menacé de perdre sa place de bibliothécaire, il composa, pour gagner quelque argent nécessaire à sa subsistance, sa plus belle œuvre, le drame de la tolérance : *Nathan le Sage* (1779).

Épuisé par tant de dures épreuves, Lessing, avant de mourir, légua à l'humanité les belles pages de son *Éducation du genre humain*. C'est son testament spirituel. Cet homme, jadis si vigoureux, ce grand esprit et ce cœur viril, s'éteignit en 1781. Cette mort précoce, il était à peine âgé de cinquante-deux ans, fut un dommage irréparable. Un magnifique monument, œuvre du célèbre Rietschel, a été élevé à sa mémoire sur une des places de Brunswick. Sa statue nous présente bien ; tel que

nous l'imaginons, cet homme de combat. De taille plus élevée que la moyenne, trapu, vigoureux, portant haut la tête sur un cou puissant, le regard ouvert et plein de franchise, un beau représentant de l'humanité qu'on admire longuement et dont on ne peut se détacher.

C'est à juste titre que *Minna de Barnhelm* passe pour une des deux ou trois bonnes comédies que compte la littérature allemande. C'est en effet, avec la *Cruche cassée* de Kleist, une des seules qui soit restée au répertoire et qu'on revoie toujours avec plaisir.

Dans la biographie de Lessing, nous avons déjà eu l'occasion de dire à quelle époque cette comédie fut écrite. Lessing était alors à Breslau, secrétaire général du gouverneur. Il vivait dans un milieu principalement composé de militaires. La guerre de Sept ans (1756-1763) s'étant terminée, quelques régiments désormais inutiles qui formaient l'effectif de guerre furent licenciés, et les commandants, qui avaient souvent avancé de l'argent pour l'équipement et l'entretien de leurs troupes, étaient obligés de réclamer à la caisse des gouverneurs les sommes qui leur étaient dues de ce chef. Il va sans dire que le paiement de ces sommes ne s'effectuait pas sans de longues formalités ; inutile d'ajouter encore que ces formalités s'abrégeaient pour ceux qui étaient insinuants et souples ; que, par contre, ceux d'un caractère fier, comme le major de Tellheim, le héros de notre comédie, voyaient leurs affaires traîner en longueur et menacer d'être définitivement oubliées. Par la position qu'il occupait au siège du gouvernement, Lessing a pu voir de ces officiers licenciés mener une vie de gêne et d'ennuis en attendant la liquidation de leurs affaires.

Le sujet a donc pour point de départ l'histoire nationale ; le héros n'est pas une création fantaisiste, mais bien un être de chair et d'os, comme l'un de nous. Et c'est là le premier mérite de notre auteur, dans le choix de son sujet. Les approbations de la critique du temps sont unanimes. Le second

mérite est de n'avoir pas compliqué à plaisir cette donnée simple et d'y avoir apporté un remarquable talent de mise en scène.

Voyez le début ! Quelle scène délicieuse que celle qui ouvre l'action entre le domestique, grossier mais fidèle, de Tellheim et l'aubergiste ! Le *Tartufe* de Molière est la seule comédie qui pour la vivacité du début ressemble à *Minna de Barnhelm*. On est surpris de rencontrer chez un littérateur allemand une verve aussi entraînante. On voit que Lessing avait été à bonne école et qu'il connaissait à fond l'art dramatique français, comme nous l'avons déjà dit quand nous avons parlé de la *Dramaturgie de Hambourg*.

Cette vivacité, vous la retrouverez à chaque page. Et l'on ne sait quoi admirer davantage, la finesse d'observation des caractères ou le talent d'exposition. La langue est alerte, souple, nerveuse ; les personnages merveilleusement étudiés. La comédie tout entière dérive des caractères sans aucun mélange de surnaturel ou d'accidentel. Si Tellheim, qui est un peu misanthrope parce qu'on tarde à reconnaître ses mérites, s'occupait un peu plus de ses affaires, il ne serait pas obligé de se défaire de cet anneau qui sert à amener le dénouement. S'il n'était pas si fier, — ce dont je ne le blâme point, — il ne refuserait point de se servir de l'argent que le bon et fidèle Werner lui apporte ; s'il n'était pas si chevaleresque, il ne refuserait par la somme qui lui est due par la dame en deuil. C'est la fierté de son caractère et l'excellence de son cœur qui sont cause de sa situation gênée et qui amènent toute la comédie.

Bref, c'est une comédie de caractère, et une des meilleures du genre. Elle répond bien à l'idéal que Lessing s'était fait de la comédie. Il a prêché par l'exemple autant que par la théorie. Il a traité un sujet allemand alors que les auteurs dramatiques de son temps cherchaient leurs modèles en France, et préféreraient de beaucoup les sujets fantaisistes aux comédies de caractère. La pièce eut, grâce à ces qualités, un énorme succès. Ce succès n'est pas épuisé : *Minna de Barnhelm* est encore fréquemment représentée de nos jours.

A. MOREL,
Agrégé de l'Université.

PERSONNAGES

LE MAJOR ' DE TELLHEIM, officier licencié.

MINNA DE BARNHELM.

LE COMTE DE BRUCHSALL, son oncle.

FRANÇOISE, sa camériste.

JUSTE, serviteur du major.

PAUL WERNER, ancien maréchal des logis du major.

L'HOTELIER.

UNE DAME EN DEUIL.

UN CHASSEUR.

RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

*La scène est tantôt dans la grande salle de l'auberge, tantôt
dans une chambre attenante.*

1. Chef d'escadron.

MINNA DE BARNHELM

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTE *sommeille dans un coin et parle en rêve.*

Coquin d'hôtelier ! Toi, nous ? Courage, frère ! Hardi, frère ! *(Il fait le geste de frapper, le mouvement le réveille)*.
Quoi de nouveau ! Je ne puis fermer l'œil sans me battre avec lui. Que ne reçoit-il seulement la moitié de tous ces coups ! Mais voici qu'il fait déjà jour. Il faut que bientôt j'aille trouver mon malheureux maître. S'il ne tenait qu'à moi, il ne remettrait pas les pieds dans cette maudite maison. Où aura-t-il passé la nuit ?

SCÈNE II.

JUSTE, L'HOTELIER.

L'HOTELIER.

Bonjour, monsieur Juste, bonjour. Eh, si tôt levé ? Ou bien dois-je dire : encore debout si tard ?

JUSTE.

Vous pouvez dire ce que vous voulez.

L'HÔTELIER.

Je ne dis rien que « bonjour » et cela mérite pourtant que monsieur Juste y réponde « merci bien ».

JUSTE.

Merci bien.

L'HÔTELIER.

On est mal disposé lorsqu'on n'a pas eu sa part de sommeil. Je gage que monsieur le major n'est pas rentré et que vous l'avez attendu ici.

JUSTE.

Que ne devine-t-il pas, cet homme !

L'HÔTELIER.

Je suppose, je suppose seulement.

JUSTE se tourne et veut s'éloigner.

Votre serviteur !

L'HÔTELIER, le retenant.

Mais non, monsieur Juste.

JUSTE.

Bien : pas votre serviteur, alors.

L'HÔTELIER.

Eh, monsieur Juste ! Je ne veux pourtant pas croire que vous soyez encore fâché d'hier ? Qui peut garder sa rancune par-delà la nuit ?

JUSTE.

Moi ! Et encore par-delà toutes les nuits à venir.

L'HÔTELIER.

Est-ce d'un chrétien ?

JUSTE.

Tout autant d'un chrétien que de chasser de sa maison, de jeter à la rue un honnête homme parce qu'il ne peut pas payer de suite.

L'HÔTELIER.

Fi ! Qui pourrait être assez impie ?

JUSTE.

Un hôtelier chrétien. — Mon maître ! Un homme pareil !
Un pareil officier !

L'HÔTELIER.

Je l'aurais chassé de la maison, moi ? Je l'aurais jeté à la rue ? J'ai beaucoup trop de respect envers un officier pour faire cela, et aussi beaucoup trop de compassion pour un officier remercié. J'ai dû, par nécessité absolue, lui donner une autre chambre. N'y pensez plus, monsieur Juste. (*Il appelle dans la coulisse*). Holà ! — Je veux arranger les choses. (*Un serviteur entre*). Apporte un petit verre. Monsieur Juste désire un petit verre, et quelque chose de bon !

JUSTE.

Ne vous donnez pas la peine, monsieur l'hôtelier. M'empoisonne la moindre goutte que... Pourtant je ne veux pas jurer ; je suis encore à jeun !

L'HÔTELIER, *au serviteur qui a apporté un verre et une bouteille de liqueur.*

Donne et va ! Voilà, monsieur Juste, quelque chose d'excellent ! Fort, agréable, et bon pour la santé. (*Il remplit le verre et le lui tend*). Ceci peut remettre d'aplomb un estomac défait par la veillée.

JUSTE.

Pour un peu je ne pourrais pas ! Mais pourquoi ma santé devrait-elle expier sa grossièreté ? (*Il prend et boit*).

L'HÔTELIER.

A votre santé, monsieur Juste.

JUSTE, *rendant le verre.*

Pas mauvais ! Mais, monsieur l'hôtelier, vous êtes tout de même un rustre.

L'HÔTELIER.

Mais non, mais non ! Vite encore un : il ne faut pas se tenir sur une seule jambe !

JUSTE, après avoir bu.

Je dois le reconnaître, c'est bon, très bon ! Fait par vous, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Pensez-vous ! Du véritable Dantzig ! du double Lachs, authentique !

JUSTE.

Voyez-vous, monsieur l'hôtelier, si je pouvais faire l'hypocrite, je ferais l'hypocrite pour quelque chose de pareil, mais je ne le puis pas, il faut que cela sorte : vous êtes tout de même un rustre, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

De ma vie, personne ne m'a dit cela. Encore un, monsieur Juste ? Toutes les bonnes choses vont par trois.

JUSTE.

Ma foi ! (*Il boit.*) Une bonne chose, en vérité, une bonne chose. Mais la vérité aussi est une bonne chose. Monsieur l'hôtelier, vous êtes tout de même un rustre.

L'HÔTELIER.

Si je l'étais vraiment, supporterais-je de vous l'entendre dire ainsi ?

JUSTE.

Oh oui ! car il est bien rare qu'un rustre s'échauffe la bile.

L'HÔTELIER.

Encore un, monsieur Juste. Une corde ne tient que mieux quand elle est quadruple.

JUSTE.

Non, trop serait trop. Et à quoi cela vous servirait-il, monsieur l'hôtelier ? Jusqu'à la dernière goutte de la bouteille je maintiendrais ce que j'ai dit. Fi, monsieur l'hôtelier ! Avoir du si bon Dantzig et de si mauvaises manières ! Un homme comme mon maître, qui demeure chez vous depuis si longtemps, dont vous avez déjà tiré maint bel

écu, et qui de sa vie n'est pas resté devoir un liard, parce qu'il n'a pas payé recta depuis quelques mois, parce qu'il ne laisse plus tellement monter ses dépenses, avoir osé lui déménager sa chambre en son absence !

L'HÔTELIER.

Mais puisqu'il me fallait absolument la chambre. Puisque je savais que monsieur le major l'aurait donnée de son plein gré, si nous avions pu attendre jusqu'à son retour. Devais-je laisser ces personnes étrangères passer devant ma porte ? Devais-je, de gaieté de cœur, jeter cette aubaine dans la gueule d'un autre hôtelier ? Et je ne crois pas même qu'elles auraient pu descendre ailleurs. Les auberges sont toutes bondées en ce moment. Une si jeune, si jolie, si aimable dame devait-elle rester dans la rue ? Votre maître est bien trop galant pour cela. Et encore qu'y perd-il ? Ne lui ai-je pas aménagé une autre chambre ?

JUSTE.

Sur le derrière de la maison, contre le pigeonier, avec vue entre les cheminées du voisin.

L'HÔTELIER.

La vue était fort jolie avant que ce maudit voisin ne l'ait bouchée. Pour le reste, la chambre est coquette et tapissée.

JUSTE.

Elle l'a été.

L'HÔTELIER.

Mais non, il reste tout un mur. Et votre petite chambre à côté, monsieur Juste, qu'est-ce qui lui manque à votre petite chambre ? Elle a une cheminée, qui, je l'avoue, fume un peu en hiver...

JUSTE.

Mais qui ne manque pas d'être fort agréable en été. Je crois, monsieur, que vous voulez vous moquer par-dessus le marché.

L'HÔTELIER.

Que non, que non, monsieur Juste ! Monsieur Juste !

JUSTE.

N'échauffez pas la tête à monsieur Juste, sans quoi !...

L'HÔTELIER.

Je vous échauffe la tête, moi ? Mais non, c'est le Dantzig.

JUSTE.

Un officier comme mon maître ! Ou bien pensez-vous qu'un officier licencié n'est pas un officier qui puisse vous rompre les os ? Pourquoi étiez-vous donc si obséquieux pendant la guerre, vous, monsieur l'hôtelier ? Pourquoi chaque officier était-il alors un homme respectable, chaque soldat un brave et honnête garçon ? Est-ce un petit commencement de paix qui vous rend déjà si arrogant ?

L'HÔTELIER.

Qu'avez-vous maintenant à vous emporter, monsieur Juste ?

JUSTE.

Je veux m'emporter...

SCÈNE III

DE TELLHEIM, LES PRÉCÉDENTS.

DE TELLHEIM, *entrant.*

Juste !

JUSTE, *croyant que c'est l'hôtelier qui l'appelle.*

Juste ! sommes-nous si intimes par hasard ?

DE TELLHEIM.

Juste !

JUSTE.

Je pensais bien être pour vous : « Monsieur Juste ! »

L'HÔTELIER, *qui aperçoit le major.*

Psitt! Psitt! Monsieur, monsieur? Monsieur Juste!
Tournez-vous donc ; votre maître...

DE TELLHEIM.

Juste! Je crois que tu te querelles! Que t'ai-je pourtant ordonné?

L'HÔTELIER.

Oh! Votre Grâce! se quereller! Dieu m'en garde! Comment aurais-je l'audace de me quereller avec quelqu'un qui a l'honneur de vous servir?

JUSTE.

Que ne puis-je asséner mon poing sur son échine ronde!

L'HÔTELIER.

Il est vrai que monsieur Juste parle pour son maître et avec un peu de vivacité. Mais il a raison et je ne l'en estime que davantage ; je puis dire que je l'aime à cause de cela.

JUSTE.

Oh! Ne pas pouvoir lui défoncer les mâchoires!

L'HÔTELIER.

Il est seulement dommage qu'il s'échauffe pour rien. Car je suis certain que Votre Grâce ne me tient pas en disgrâce, parce que la nécessité... m'a mis dans l'absolue nécessité...

DE TELLHEIM.

Assez sur ce sujet, monsieur. Je suis votre débiteur ; en mon absence vous déménagez ma chambre ; vous serez payé, et je me loge ailleurs. C'est tout naturel!

L'HÔTELIER.

Comment, ailleurs? Vous voulez déménager, Votre Grâce? Ah malheureux que je suis! ah! pauvre homme que je suis! Non, au grand jamais! Il faudra plutôt que la dame quitte la place. Monsieur le major ne peut pas, ne veut pas lui laisser la chambre, la chambre est à lui,

elle n'a qu'à partir; je ne puis rien pour elle. Je vais, Votre Grâce...

DE TELLHEIM.

Pas deux sottises au lieu d'une, l'ami. Que cette dame reste en possession de la chambre.

L'HÔTELIER.

Et Votre Grâce irait croire que par méfiance, par souci de mon paiement... ? Comme si je ne savais pas que Votre Grâce pourra me payer sitôt qu'elle le voudra. Le petit sac cacheté (il y avait écrit dessus 500 thalers en or) que Votre Grâce avait mis dans le secrétaire, est en lieu sûr.

DE TELLHEIM.

Je l'espère, ainsi que pour le reste de mes affaires. Juste en prendra possession lorsqu'il vous aura réglé le compte.

L'HÔTELIER.

En vérité, j'ai eu un réel effroi lorsque j'ai trouvé le petit sac. J'ai toujours tenu Votre Grâce pour un homme rangé et prévoyant qui ne se démet jamais complètement. Mais cependant, si j'avais soupçonné de l'argent comptant dans le secrétaire...

DE TELLHEIM.

Vous vous seriez comporté plus poliment à mon égard. Je vous comprends, Allez seulement, monsieur, laissez-moi : j'ai à parler à mon domestique.

L'HÔTELIER.

Mais, Votre Grâce...

DE TELLHEIM.

Viens, Juste; monsieur ne veut pas permettre que je te dise dans sa maison ce que tu as à faire.

L'HÔTELIER.

Je m'en vais à l'instant, Votre Grâce. Toute ma maison est à votre service.

(Il sort).

SCÈNE IV.

DE TELLHEIM, JUSTE.

JUSTE, qui frappe du pied et crache derrière l'hôtelier.

Fi !

DE TELLHEIM.

Qu'y a-t-il ?

JUSTE.

J'étouffe de colère.

DE TELLHEIM.

Autant vaut de cela que d'un coup de sang.

JUSTE.

Et vous, je ne vous reconnais plus, mon maître. Que je meure devant vos yeux si vous n'êtes pas l'ange gardien de ce surnois et méchant coquin. Malgré le gibet, le fer et la roue, j'aurais voulu l'étrangler de mes mains, le déchirer de mes dents.

DE TELLHEIM.

Brute !

JUSTE.

Plutôt être une brute qu'un homme pareil !

DE TELLHEIM.

Enfin que veux-tu ?

JUSTE.

Je veux que vous sentiez combien vous avez été offensé.

DE TELLHEIM.

Et alors ?

JUSTE.

Et alors que vous vous vengiez. — Non, l'individu n'est pas digne de vous.

DE TELLHEIM.

Et que, par conséquent, je te charge de me venger ? Ce fut ma première pensée. Il ne m'aurait pas revu devant lui et aurait reçu son paiement de ta main. Je sais que tu peux jeter une poignée de monnaie avec suffisamment de mépris.

JUSTE.

Vraiment ! quelle vengeance bien sentie !

DE TELLHEIM.

Mais à laquelle il nous faut renoncer pour le moment. Je n'ai plus un centime d'argent comptant et je ne saurais pas non plus où en trouver.

JUSTE.

Pas d'argent comptant ? Et qu'est-ce que cette bourse avec 500 thalers d'or que l'hôtelier a trouvée dans votre secrétaire ?

DE TELLHEIM.

C'est de l'argent qui m'a été confié en dépôt.

JUSTE.

Ce ne sont pas cependant les cent pistoles que votre ancien maréchal des logis vous a apportées il y a quatre ou cinq semaines ?

DE TELLHEIM.

Celles-là même, de Paul Werner. Pourquoi pas ?

JUSTE.

Vous ne les avez pas encore employées ? Monsieur, vous pouvez faire ce que vous voulez de ces cent pistoles, je m'en porte garant.

DE TELLHEIM.

En vérité ?

JUSTE.

Werner a appris par moi combien l'on vous berne à propos de vos réclamations à la trésorerie générale. Il a appris...

DE TELLHEIM.

Que j'allais sûrement devenir mendiant, si toutefois je ne l'étais déjà. Je te suis très reconnaissant, Juste. Et cette nouvelle décida Werner à partager avec moi son peu de ressources... Je suis bien content de l'avoir deviné. Écoute, tu vas aussi me faire de suite ton compte : nous nous séparons.

JUSTE.

Quoi ? Comment ?

DE TELLHEIM.

Plus un mot ; il vient quelqu'un.

SCÈNE V.

UNE DAME EN DEUIL, DE TELLHEIM, JUSTE.

LA DAME.

Je vous prie de m'excuser, monsieur...

DE TELLHEIM.

Qui cherchez-vous, madame ?

LA DAME.

Précisément l'homme estimable auquel j'ai l'honneur de parler. Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la veuve de votre ancien capitaine de cavalerie.

DE TELLHEIM.

Au nom du ciel, madame, quel changement.

LA DAME.

Je relève à peine de la maladie que m'avait causée la douleur de perdre mon mari. Je vous dérange bien tôt, monsieur le major, mais je pars pour la campagne, où une amie bienveillante, mais malheureuse aussi, m'offre un premier asile.

DE TELLHEIM, à Juste.

Va, laisse-nous seuls.

SCÈNE VI.

• LA DAME, DE TELLHEIM.

DE TELLHEIM.

Parlez sans crainte, madame. Devant moi vous n'avez pas à avoir honte de votre malheur. En quoi puis-je vous être utile ?

LA DAME.

Monsieur le major...

DE TELLHEIM.

Je vous plains, madame. En quoi puis-je vous être utile ? Vous savez que votre mari était mon ami ; je dis mon ami ; je n'ai jamais été prodigue de ce titre.

LA DAME.

Qui sait mieux que moi combien son amitié vous était chère, combien la vôtre lui était précieuse ? Vous eussiez été sa dernière pensée, votre nom eût été le dernier son échappé de ses lèvres mourantes, si la nature jalouse n'avait réclamé ce triste privilège pour son malheureux fils, pour sa malheureuse femme.

DE TELLHEIM.

Arrêtez, madame ! Je pleurerais volontiers avec vous, mais aujourd'hui je n'ai pas de larmes. Épargnez-moi ! Vous me trouvez à un moment où je ne me laisserais que trop facilement aller à murmurer contre la Providence. O mon loyal Marloff ! Dites vite, madame, qu'avez-vous à m'ordonner ? Si je suis en état de vous servir, si je puis...

LA DAME.

Je ne puis partir sans avoir accompli ses dernières volontés. Il se souvint, peu avant sa fin, qu'il mourait votre débiteur, et me supplia d'acquitter cette dette avec

le premier argent que j'aurais. J'ai vendu son équipement et je viens dégager sa signature.

DE TELLHEIM.

Comment, madame, c'est pour cela que vous venez !

LA DAME.

Oui, pour cela. Permettez que je vous remette l'argent.

DE TELLHEIM.

Mais non, madame ! Marloff mon débiteur ? Cela me semble bien peu probable. Laissez-moi voir. (*Il tire son portefeuille et cherche*). Je ne trouve rien.

LA DAME.

Vous aurez égaré son billet, et le billet ne fait rien à l'affaire. Permettez.

DE TELLHEIM.

Non, madame ! Je n'ai pas coutume d'égarer ces choses-là. Si je n'ai pas de billet, cela prouve que je n'en ai jamais eu, ou bien qu'il m'a déjà été remboursé et que je l'ai rendu.

LA DAME.

Monsieur le major !

DE TELLHEIM.

C'est tout à fait certain, madame. Marloff n'est rien resté me devoir. Je ne puis d'ailleurs me souvenir qu'il m'ait jamais dû quelque chose. C'est ainsi, madame ; bien plutôt je serais, moi, son débiteur. Je n'ai jamais rien pu faire pour m'acquitter envers un homme qui durant six années a partagé avec moi heur et malheur, gloire et péril. Je n'oublierai jamais qu'il laisse un fils, qui sera mon fils sitôt que je pourrai être son père. L'embarras dans lequel moi-même je me trouve en ce moment...

LA DAME.

Homme généreux ! Mais n'ayez pas non plus de moi une opinion trop mesquine. Prenez l'argent, monsieur le major ! Je serai du moins tranquillisée.

DE TELLHEIM.

Que faut-il de plus pour vous tranquilliser, hors l'assurance que cet argent ne m'appartient pas? Ou bien voudriez-vous que je dépouille un orphelin en bas âge, l'enfant de mon ami? Dépouiller, madame, voilà ce que cela serait en réalité. C'est à lui que cet argent appartient, conservez-le pour lui.

LA DAME.

Je vous entends, monsieur; pardonnez-moi seulement de ne pas encore bien savoir comment on accepte les bienfaits. Mais d'où savez-vous qu'une mère fait plus pour son fils qu'elle ne ferait pour elle-même? Je pars...

DE TELLHEIM.

Allez, madame, allez! Que votre voyage soit heureux! Je ne vous demande pas de me donner de vos nouvelles. Elles m'arriveraient peut-être à un moment où je ne pourrais rien faire pour vous. Mais un mot encore, madame! J'allais presque oublier l'essentiel. Marloff a encore un solde à toucher à la caisse de notre ancien régiment. Ses réclamations sont aussi justifiées que les miennes. S'il est fait droit aux miennes, il faudra qu'il en soit de même pour les siennes. Je m'en porte garant...

LA DAME.

Où monsieur!... Mais je ne puis que me taire. Préparez ainsi des bienfaits futurs, c'est les avoir déjà accomplis au regard du ciel. Recevez sa récompense et mes larmes.

(Elle sort).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM.

Pauvre, courageuse femme! Que je n'oublie pas de détruire ce chiffon de papier. *(Il prend quelques papiers)*

dans son portefeuille et les déchire). Qui m'assure que mon propre dénuement ne m'induirait pas un jour à en faire usage.

SCÈNE VIII.

JUSTE, DE TELLHEIM.

DE TELLHEIM.

C'est toi ?

JUSTE, *s'essuyant les yeux*.

Oui.

DE TELLHEIM.

Tu as pleuré ?

JUSTE.

J'ai écrit mon compte à la cuisine et la cuisine est pleine de fumée. Le voici, monsieur.

DE TELLHEIM.

Donne.

JUSTE.

Ayez quelque pitié pour moi, mon maître. Je sais bien que les hommes n'en ont pas pour vous ; mais...

DE TELLHEIM.

Que veux-tu ?

JUSTE.

Je me serais plutôt attendu à recevoir la mort que mon congé.

DE TELLHEIM.

Je ne puis te garder plus longtemps ; il faut que j'apprenne à me passer de domestique. (*Il ouvre le compte et lit*) : « Ce que me doit monsieur le Major : trois mois et demi de gages à 6 thalers par mois, font vingt et un thalers. Depuis le premier de ce mois, dépensé en menus

frais 1 thaler, 7 gros, 9 fénins ¹, *summa summarum* 22 thalers, 7 gros 9 fénins ». Bien. Et il est équitable que je te paye en entier le mois commencé.

JUSTE.

L'autre page, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Autre chose encore ? (*Il lit*) : « Ce que je dois à monsieur le major : payé pour moi au chirurgien, 25 thalers ; pour frais d'entretien et de traitement pendant ma maladie, payé pour moi 39 thalers ; sur ma demande, avancé à mon père ruiné par l'incendie et le pillage, et non compris les deux chevaux de butin dont il lui a été fait présent : 50 thalers. *Summa summarum* 114 thalers. Dont à déduire les 22 thalers 7 gros 9 fénins susdits. Reste devoir à monsieur le major 91 thalers, 16 gros et 3 fénins ». Tu es fou, mon garçon !

JUSTE.

Je crois volontiers que je vous ai coûté beaucoup plus. Mais c'eût été de l'encre perdue que de le rajouter. Je ne puis pas vous payer tout cela, et si, par-dessus le marché, vous m'enlevez aussi la livrée que je n'ai pas encore gagnée, alors j'aurais autant aimé que vous me laissiez crever à l'hôpital.

DE TELLHEIM.

Pour qui me prends-tu ? Tu ne me dois rien, et je veux te recommander à quelque personne de mes relations chez qui tu seras mieux que chez moi.

JUSTE.

Je ne vous dois rien, et malgré cela vous voulez me renvoyer.

1. Le thaler est une monnaie d'argent valant environ 3 fr. 75 ; le gros d'argent, ancienne monnaie, en était la vingt-quatrième partie ; il fallait 12 pfennig (fénins) pour faire un gros ; actuellement le pfennig vaut 1 centime un quart.

DE TELLHEIM.

Parce que je ne veux rien te devoir.

JUSTE.

Pour cela ? Seulement pour cela ? Aussi vrai que je suis votre débiteur, aussi vrai que vous ne pouvez pas devenir le mien, vous ne devez pas non plus me renvoyer ; faites ce que vous voulez, monsieur le major, je reste auprès de vous ; il faut que je reste auprès de vous.

DE TELLHEIM.

Et ton obstination, ta morgue, tes façons violentes envers tous ceux qui, à ton avis, n'ont rien à te dire, ton insidieuse malice, ta soif de représailles...

JUSTE.

Noircissez-moi autant que vous voudrez, je ne veux quand même pas penser plus de mal de moi que de mon chien. L'hiver dernier, tandis que je suivais le canal, au jour tombant, j'entendis des gémissements. Je descendis, je tendis la main du côté d'où venait la voix ; je croyais sauver un enfant et je tirai un caniche hors de l'eau. Tant pis, pensai-je. Le caniche me suivit, mais je ne suis pas amateur de caniches. Je le chassai ; ce fut inutile ; je le repoussai à coups de bâton, ce fut inutile. Je ne le laissai pas entrer dans ma chambre, la nuit ; il resta devant la porte, couché au seuil. Quand il s'approchait trop de moi je lui donnais un coup de pied, il poussait un cri, me regardait, et remuait la queue. Il n'a pas encore reçu un morceau de pain de ma main, et cependant je suis le seul à qui il obéisse et qui puisse le toucher. Il saute devant moi et me montre ses talents sans que je le lui commande. C'est un horrible caniche, mais un si brave chien. S'il continue comme cela, je cesserai d'avoir des caniches en grippe.

DE TELLHEIM, *à part.*

Comme moi pour lui ! Non, il n'y a pas d'hommes tout à fait mauvais. Juste, nous resterons ensemble.

JUSTE.

Bien certainement ! Vous vouliez vous passer de domestique ? Vous oubliez vos blessures et votre bras impotent. Vous ne pouvez pas vous habiller tout seul. Je vous suis indispensable, et je suis — sans me vanter, monsieur le major, — je suis un serviteur qui, à supposer qu'il arrive le pire du pis — saurait mendier et voler pour son maître.

DE TELLHEIM.

Juste, nous ne resterons pas ensemble.

JUSTE.

Bon, bon.

SCÈNE IX.

UN DOMESTIQUE, DE TELLHEIM, JUSTE.

LE DOMESTIQUE.

Psitt ! Camarade !

JUSTE.

Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

Ne pouvez-vous pas m'indiquer l'officier qui, hier encore, demeurait dans cette chambre ?

(Il désigne la chambre de laquelle il sort).

JUSTE.

Je le pourrais aisément. Qu'avez-vous pour lui ?

LE DOMESTIQUE.

Ce que nous avons toujours quand nous n'avons rien : un compliment. Ma maîtresse a entendu dire qu'il a été

délogé à cause d'elle. Ma maîtresse a du savoir-vivre et, pour ce, je dois le prier d'accepter des excuses.

JUSTE.

Eh bien ! priez-le d'accepter des excuses, le voilà.

LE DOMESTIQUE.

Qui est-ce ? Quel titre lui donne-t-on ?

DE TELLHEIM.

Mon ami, j'ai déjà entendu votre message. C'était une politesse superflue de votre maîtresse, je l'apprécie ainsi que je dois. Présentez-lui mes compliments. Comment s'appelle-t-elle ?

LE DOMESTIQUE.

Comment elle s'appelle ? Elle se fait appeler *mademoiselle*.

DE TELLHEIM.

Mais son nom de famille ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore entendu, et ce n'est pas mon affaire que de le demander. Je m'arrange de façon à avoir au moins toutes les six semaines de nouveaux maîtres. Que le diable s'il veut se souviennne de leur nom !

JUSTE.

Bravo, camarade !

LE DOMESTIQUE.

Je ne suis entré au service de ma présente maîtresse que depuis quelques jours, à Dresde. Je crois qu'elle cherche ici son fiancé.

DE TELLHEIM

Il suffit, mon ami. Je désirais savoir le nom de votre maîtresse mais non ses secrets. Vous pouvez aller.

LE DOMESTIQUE.

Camarade, voilà un maître qui ne m'irait pas.

SCÈNE X.

DE TELLHEIM, JUSTE.

DE TELLHEIM.

Juste, fait en sorte que nous quittons cette maison. La politesse de cette étrangère me blesse autant que la grossièreté de l'hôtelier. Tiens, prends cette bague ; c'est le seul objet de valeur qui me reste et dont je ne croyais jamais faire un tel usage ! Mets-la en gage. Tu t'en feras donner quatre-vingts pistoles ; la note de l'hôtelier ne doit pas s'élever même à trente. Paye-le et ramasse mes affaires. — Pour aller où ? — Où tu voudras. L'hôtellerie la moins chère sera la meilleure. Tu me retrouveras au café, à côté d'ici. Je vais... Fais bien ton affaire.

JUSTE.

Ne vous inquiétez pas, monsieur le major.

DE TELLHEIM, revenant.

Et surtout n'oublie pas mes pistolets qui sont accrochés derrière le lit.

JUSTE.

Je n'oublierai rien.

DE TELLHEIM, revenant de nouveau.

Une chose encore : amène aussi ton chien ; tu as compris, Juste ?

SCÈNE XI.

JUSTE

Le chien ne restera pas en arrière. Pour cela je puis me fier à lui. Hum ! mon maître avait encore cette bague précieuse ? Il la portait dans sa poche et non au doigt ? Bon hôtelier, nous ne sommes pas encore aussi déplumés

que nous en avons l'air. C'est chez lui, chez lui-même que je vais te mettre en gage, belle petite bague. Je sais qu'il sera bien vexé que tu ne fondes pas tout entière dans sa main. Ah !

SCÈNE XII.

PAUL WERNER, JUSTE.

JUSTE.

Eh ! Tiens ! Werner ! Bonjour, Werner ! Sois le bienvenu à la ville.

WERNER.

Ah ! le maudit village ! Il m'est impossible de m'y refaire ! Hourrah, mes enfants, hourrah ! J'apporte du nouvel argent. Où est le major ?

JUSTE.

Tu as dû le rencontrer, il vient de descendre l'escalier.

WERNER.

J'arrive par l'escalier de service. Enfin, comment va-t-il ? Je serais déjà venu la semaine dernière, mais...

JUSTE.

Qu'est-ce qui t'a retenu ?

WERNER.

Juste ! As-tu déjà entendu parler du prince Héraclius ?

JUSTE.

Héraclius ? Non, pas que je sache.

WERNER.

Tu ne connais pas le grand héros de l'Orient ?

JUSTE.

Je ne connais d'Orient que les rois mages qui, aux approches du jour de l'an, se promènent avec l'étoile.

WERNER.

Mon gaillard, je crois que tu lis aussi peu les journaux

que les Évangélistes ? Tu ne connais pas le prince Héraclius, l'homme valeureux qui a conquis la Perse et qui bientôt fera sauter la Sublime Porte ! Dieu soit loué qu'on guerroye encore quelque part dans l'univers. J'ai assez longtemps espéré que cela allait recommencer ici. Mais ils sont là, à se soigner la peau ! Non, j'ai été soldat et il faut que je redevienne soldat. Bref, *(Il regarde autour de lui pour voir si personne n'écoute)*, en toute confiance, Juste, je pars pour la Perse afin de faire quelques campagnes contre les Turcs, sous les ordres de Sa Royale Majesté le prince Héraclius.

JUSTE.

Toi ?

WERNER.

Moi ; aussi vrai que tu me vois. Nos aïeux ont vaillamment marché contre les Turcs, et c'est ce que nous devons aussi faire si nous sommes d'honnêtes gens et de bons chrétiens. J'admets volontiers qu'une campagne contre les Turcs n'est pas de moitié aussi amusante qu'une campagne contre les Français, mais elle doit être d'autant plus avantageuse dans ce monde et dans l'autre. Les Turcs, vois-tu, ont tous des sabres couverts de diamants.

JUSTE.

Pour me faire fendre le crâne par un sabre, je ne me déplacerais pas d'une lieue. Tu ne perds pas la tête, je pense, pour vouloir abandonner ton domaine avec ta charge municipale.

WERNER.

Oh ! quant à cela, je l'emporte... Tu devines ? J'ai vendu mon domaine.

JUSTE.

Vendu ?

WERNER.

Chut ! Voici cent ducats que j'ai touchés hier comme acompte ; je les apporte au major.

JUSTE.

Et que doit-il en faire ?

WERNER.

C'est qu'il doit en faire ? Les dilapider, les jouer, les boire, les... ce qu'il voudra. Cet homme a besoin d'argent, et il est assez triste qu'on lui fasse tant d'ennuis pour le sien. Mais je sais bien ce que je ferais si j'étais à sa place. Je penserais : « que le diable vous emporte tous » et je partirais pour la Perse avec Paul Werner. Tonnerre ! Le prince Héraclius a dû entendre parler du major Tellheim, si même il ne connaît pas son ancien maréchal des logis Paul Werner. Notre fameuse journée de Katzenhausen...

JUSTE.

Dois-je te la raconter ?

WERNER.

Toi, à moi ? Je vois bien qu'un beau plan dépasse ta compréhension. Je ne veux pas jeter mes perles aux pourceaux. Tiens, prends les cent ducats et donne-les au major. Dis-lui qu'il doit aussi me les garder. Il faut à présent que j'aille au marché où j'ai envoyé quinze sacs de seigle ; ce que j'en retirerai sera également pour lui.

JUSTE.

Werner, tes intentions sont excellentes, mais nous ne voulons pas de ton argent. Garde tes ducats, et quant à tes cent pistoles tu pourras les reprendre intactes aussitôt que tu voudras.

WERNER.

Ah ! Le major a encore de l'argent ?

JUSTE.

Non.

WERNER.

Alors de quoi vivez-vous ?

JUSTE.

Nous faisons inscrire à notre compte, et lorsqu'on ne veut plus inscrire et qu'on nous met à la porte, nous mettons en gage ce que nous avons encore, et nous allons ailleurs. Écoute bien, Paul. Il faut que nous jouions un tour à l'hôtelier.

WERNER.

A-t-il fait quelque chose au major ? J'en suis.

JUSTE.

Qu'en dis-tu, si nous le guettons le soir quand il sort de sa tabagie et que nous le rossions solidement ?

WERNER.

Le soir ? Le guetter ? A deux contre un ? Non, pas de cela.

JUSTE.

Ou si nous le faisons griller dans sa maison ?

WERNER.

Brûler et incendier ? Mon gaillard, on voit bien que tu as été maraud et non soldat. Fi !

JUSTE.

Ou si nous nous en prenions à sa fille. En vérité elle est horriblement laide...

WERNER.

Oh ! alors il doit être trop tard. Et en tout cas tu n'as pas besoin de mon aide pour cela. Mais qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il ?

JUSTE.

Viens seulement, tu en entendras de belles !

WERNER.

Le diable serait-il lâché céans ?

JUSTE.

Oui, viens seulement.

WERNER.

D'autant mieux. En Perse alors, en Perse !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Dans la chambre de mademoiselle de Barnhelm.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADemoisELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADemoisELLE DE BARNHELM, *en négligé ; elle regarde sa montre.*

Françoise, nous nous sommes levées bien tôt. Le temps va nous paraître long.

FRANÇOISE.

Qui peut dormir dans ces maudites grandes villes ? Les voitures, les veilleurs de nuit, les tambours, les chats, les caporaux n'en finissent pas de grincer, de crier, de rouler, de miauler, de jurer, tout comme si la nuit n'était faite pour rien moins que pour dormir. Une tasse de thé, mademoiselle ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Je n'ai pas envie de thé.

FRANÇOISE.

Je vais faire faire de notre chocolat.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Fais-en faire pour toi.

FRANÇOISE.

Pour moi ? J'aimerais tout autant causer pour moi toute seule que de boire seule. Assurément le temps va nous paraître long. Il nous faudra faire grande toilette pour tuer l'ennui, et essayer la robe avec laquelle nous voulons donner le premier assaut.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Que parles-tu d'assaut quand je ne viens ici que pour exiger la capitulation déjà promise ?

FRANÇOISE.

Et cet officier que nous avons expulsé et auquel nous avons, à cause de cela, envoyé nos compliments ; il ne doit pas avoir infiniment de savoir-vivre, sans quoi il aurait pu nous prier de lui permettre de présenter ses hommages.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. A dire vrai, je ne lui ai fait présenter des compliments que pour avoir l'occasion de m'informer auprès de lui de Tellheim. Françoise, mon cœur me dit que mon voyage réussira, que je le trouverai.

FRANÇOISE.

Votre cœur, mademoiselle ? Il ne faut pas trop croire le cœur. Il est beaucoup trop enclin à suivre notre langue. Si notre langue était aussi disposée à parler selon notre cœur, il serait depuis longtemps à la mode d'avoir un cadenas à la bouche.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Ha ha ! avec ta bouche cadenassée ! Voilà une mode qui m'irait !

FRANÇOISE.

Plutôt ne pas montrer ses jolies dents que de permettre au cœur d'arriver aux lèvres à tout instant !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Quoi ! tu es donc si réservée ?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle, mais je voudrais l'être davantage. On parle rarement de la vertu qu'on a, mais bien plus souvent de celle dont on manque.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Vois-tu, Françoise, tu as fait là une excellente remarque.

FRANÇOISE.

L'ai-je faite? Fait-on ce qui vous passe tout à coup par l'esprit?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Et mais-tu, en fin de compte, pourquoi je trouve ta remarque excellente? C'est parce qu'elle s'applique si bien à Tellheim!

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qui à nos yeux ne s'applique pas à lui?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Amis et ennemis s'accordent à dire qu'il est le plus valeureux soldat de la terre. Mais, qui l'a déjà entendu parler de vaillance? Il a le cœur le plus loyal, mais les mots de loyauté et de générosité ne viennent jamais à ses lèvres.

FRANÇOISE.

Et de quelles vertus parle-t-il donc?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Il ne parle d'aucune, car il ne lui en manque aucune.

FRANÇOISE.

Je voulais vous l'entendre dire.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Attends, Françoise, j'y songe. Il parle très souvent d'économie. En toute confiance, Françoise, je crois que c'est un homme prodigue.

FRANÇOISE.

Une chose encore, mademoiselle. Je l'ai entendu maintes

fois faire allusion à sa constance et à sa fidélité envers vous. S'il était aussi, par hasard, un esprit volage?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Malheureuse! Mais dis-tu cela sérieusement, Françoise?

FRANÇOISE.

Depuis combien de temps ne vous a-t-il plus écrit?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Hélas, il ne m'a écrit qu'une seule fois depuis que la paix a été conclue.

FRANÇOISE.

Voilà un soupir qui en veut à la paix. C'est étrange! La paix devrait seulement réparer le mal qu'a fait la guerre, mais elle bouleverse aussi le peu de bien que celle-ci, son adversaire, a pu causer. La paix ne devrait pas être aussi intransigeante. Et depuis combien de temps avons-nous la paix? Le temps paraît terriblement long lorsqu'il ne se passe rien. C'est en vain que les postes circulent de nouveau régulièrement; nul n'écrit, car nul n'a rien à écrire.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

« Voici la paix », m'écrivait-il, « et je m'approche de la réalisation de mes vœux ». Mais ne m'avoir écrit cela qu'une fois!

FRANÇOISE.

Nous obliger à aller nous-mêmes au-devant de la réalisation de ses désirs! Si seulement nous le trouvons, il nous le paiera! Mais à supposer au contraire qu'il ait tout de même satisfait ses désirs et que nous apprenions ici...

MADemoisELLE DE BARNHELM, *vivement et avec angoisse*.
Qu'il est mort?

FRANÇOISE.

Pour vous, mademoiselle, dans les bras d'une autre.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Attends, Françoise, il te le revaudra! Tu te plais à me tor-

turer. Mais bavarde quand même, sans quoi nous allons nous endormir. Son régiment a été dispersé après la guerre. Qui sait dans quel engrenage de comptes et de justifications il aura été entraîné par là. Qui sait vers quel autre régiment, vers quelle province éloignée il aura été dirigé ? Qui sait quelles circonstances ?... On frappe.

FRANÇOISE.

Entrez.

SCÈNE II.

L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTES.

L'HOTELIER, *passant la tête à la porte.*

Puis-je entrer, mesdames ?

FRANÇOISE.

Monsieur l'hôtelier ? Entrez seulement.

L'HOTELIER, *avec une plume derrière l'oreille, une feuille de papier et une écriture à la main.*

Je viens, mademoiselle, vous souhaiter bien humblement le bonjour. (A Françoise). Et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Voilà un homme poli.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Nous vous remercions.

FRANÇOISE.

Et vous souhaitons également le bonjour.

L'HOTELIER.

Puis-je me permettre de demander comment Votre Grâce a passé la première nuit sous mon méchant toit ?

FRANÇOISE.

Le toit n'est pas si mauvais, monsieur l'hôtelier ; mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'HÔTELIER.

Qu'entends-je ? Vous n'avez pas bien dormi ? Peut-être que l'excessive fatigue du voyage ?...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Il se peut.

L'HÔTELIER.

Sûrement, sûrement ! Sans cela... D'ailleurs si une chose ou l'autre ne convenait pas parfaitement à Votre Grâce, Votre Grâce n'a qu'à commander.

FRANÇOISE.

Bien, monsieur l'hôtelier, bien. Du reste nous ne sommes pas timides, et il faut l'être encore moins à l'hôtel qu'ailleurs. Nous demanderons déjà ce que nous désirerons.

L'HÔTELIER.

Et puis, je viens en même temps...

(Il prend sa plume derrière l'oreille).

FRANÇOISE.

Eh bien ?

L'HÔTELIER.

Sans aucun doute, Votre Grâce connaît déjà les sages ordonnances de notre police ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Pas le moins du monde, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

Nous hôteliers, sommes tenus de ne loger aucun étranger, de quelque condition et de quelque sexe qu'il soit, pendant plus de vingt-quatre heures sans avoir remis par écrit à qui de droit, nom, domicile, état, affaires dans la ville, durée probable de séjour, etc.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Très bien.

L'HÔTELIER.

Alors Votre Grâce aura l'obligeance.

(Il s'approche d'une table et s'installe pour écrire).

MADemoiselle DE BARNHELM.

Très volontiers. Je m'appelle...

L'HÔTELIER

Un instant, s'il vous plaît ! *(Il écrit)*. « Dato, 22 août anni currentis, est arrivée ici, à l'enseigne du Roi d'Espagne »
... Maintenant votre nom, mademoisellé ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mademoiselle de Barnhelm.

L'HÔTELIER, *il écrit.*

« De Barnhelm ». Venant d'où cela, mademoiselle ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

De mes terres en Saxe.

L'HÔTELIER, *écrivant.*

Terres en Saxe. En Saxe ! eh, eh ! en Saxe, mademoiselle, en Saxe ?

FRANÇOISE.

Eh bien ? Pourquoi pas ? Je ne pense pas que ce soit un péché ici que de venir de Saxe ?

L'HÔTELIER.

Un péché ? Dieu me pardonne ! Ce serait un bien nouveau péché ! Alors de Saxe, eh, eh ! de Saxe ! La chère Saxe ! Mais si je ne me trompe, la Saxe n'est pas toute petite et a — comment dirai-je ? — plusieurs districts, provinces ? Notre police est très regardante, mademoiselle.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je comprends ; de mes terres en Thuringe alors.

L'HÔTELIER.

En Thuringé ! Bon ! Ceci est mieux, mademoiselle, ceci est plus exact. *(Il écrit et lit)* : « Mademoiselle de Barnhelm,

venant de ses terres en Thuringe, avec une femme de chambre et deux domestiques... ».

FRANÇOISE.

Une femme de chambre ? C'est moi sans doute qui suis désignée ?

L'HÔTELIER.

Oui, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Eh bien, monsieur l'hôte, au lieu de femme de chambre, mettez camériste. Je vous entends dire que votre police est très regardante. Cela pourrait donner un malentendu qui me causerait peut-être des ennuis lors de la publication de mon mariage ; car je suis encore fille et m'appelle Françoise ; du nom de famille, Willig. Françoise Willig. Je suis aussi de Thuringe. Mon père était meunier sur l'une des terres de mademoiselle de Barnhelm, qui s'appelle Petit Rammsdorf. C'est mon frère qui a maintenant le moulin. Je suis venue très jeune au château et ai été élevée avec mademoiselle de Barnhelm. Nous sommes du même âge et aurons toutes deux vingt-et-un ans à la Chandeleur. J'ai appris tout ce que mademoiselle de Barnhelm a appris. Je désire que la police me connaisse bien.

L'HÔTELIER.

Bien, ma belle enfant, je noterai cela pour les questions futures. Mais mademoiselle, quelles sont vos affaires ici ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mes affaires ?

L'HÔTELIER.

Votre Grâce veut-elle obtenir quelque chose de Sa Majesté le roi ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oh non !

L'HÔTELIER.

Où de notre haute cour de justice ?

MADemoiselle de BARNHELM.

Non plus.

L'HÔTELIER.

Où bien...

MADemoiselle de BARNHELM.

Non, non. Je viens uniquement pour mes affaires personnelles.

L'HÔTELIER.

Très bien, mademoiselle, mais quelles sont ces affaires personnelles ?

MADemoiselle de BARNHELM.

Ce sont... Françoise je crois que nous subissons un interrogatoire en forme.

FRANÇOISE,

Monsieur l'hôtelier, je suppose que la police ne demande pas à connaître les secrets d'une dame ?

L'HÔTELIER.

Mais si, ma belle enfant ; la police veut tout savoir, et les secrets tout particulièrement.

FRANÇOISE.

Eh bien, mademoiselle, qu'y faire ? — Alors écoutez, monsieur l'hôtelier, mais il faut que cela reste entre nous et la police.

MADemoiselle de BARNHELM.

Qu'est-ce que cette folle va lui dire ?

FRANÇOISE.

Nous venons pour jeter le grappin sur un officier du roi.

L'HÔTELIER.

Quoi ? Comment ? Mon enfant ! mon enfant !

FRANÇOISE.

Où nous faire enlever par cet officier. Cela revient au même.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Françoise, es-tu folle ? Monsieur l'hôtelier, l'impertinente se moque de vous.

L'HÔTELIER.

J'espère que non. En vérité, elle peut bien plaisanter autant qu'elle veut avec moi, homme de peu, mais avec notre haute police...

MADemoiselle DE BARNHELM.

Écoutez, monsieur l'hôtelier ? Je ne sais quelle conduite tenir en tout ceci. Je pense que vous pourriez laisser vos écritures jusqu'à la venue de mon oncle. Je vous ai déjà dit hier pourquoi il n'est pas arrivé avec moi. Il a eu un accident de voiture à deux lieues d'ici et n'a voulu à aucun prix que cette mésaventure me coûtât une nuit de voyage en plus. J'ai donc dû venir en avance. Mais s'il a sur moi vingt-quatre heures de retard, ce sera tout !

L'HÔTELIER.

Bien, mademoiselle ; alors nous l'attendrons.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Il pourra mieux répondre à vos questions. Il saura à qui et jusqu'à quel point il doit se confier, ce qu'il doit révéler de ses affaires et ce qu'il peut en taire.

L'HÔTELIER.

Tant mieux. Assurément, assurément, on ne peut demander à une jeune fille (*Il regarde Françoise avec une mine significative*) de traiter sérieusement, avec des gens sérieux, une affaire sérieuse.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Et les chambres qui lui sont destinées sont-elles prêtes, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Absolument, mademoiselle, absolument ; à l'exception d'une seule.

FRANÇOISE.

De laquelle il faut peut-être aussi que vous chassiez un honnête homme.

L'HÔTELIER.

Les caméristes saxonnes, mademoiselle, ont sans doute le cœur très pitoyable...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Pourtant, monsieur l'hôtelier, vous n'avez pas bien agi. Vous auriez plutôt dû ne pas nous recevoir.

L'HÔTELIER.

Comment cela, mademoiselle, comment cela?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Je veux dire que l'officier qui a été délogé à cause de nous...

L'HÔTELIER.

Oh! ce n'est qu'un officier congédié, mademoiselle.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Et quand même.

L'HÔTELIER.

Il est bien fini.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Ce n'en est que plus mal. Ce doit être un homme très méritant.

L'HÔTELIER.

Je vous dis qu'il a été congédié.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Le roi ne peut pas connaître tous les hommes méritants.

L'HÔTELIER.

Oh! certainement si, il les connaît; il les connaît tous.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Mais il ne peut pas les récompenser tous.

L'HÔTELIER.

Ils seraient tous récompensés s'ils avaient agi en con-

séquence. Mais ces messieurs vivent pendant la guerre comme si la guerre devait toujours durer, comme si le « tien » et le « mien » devaient être abolis pour toujours. Maintenant les hôtels et les auberges regorgent d'anciens officiers et un hôtelier fait bien de prendre ses précautions. Je m'en suis encore assez bien tiré avec celui-ci. S'il n'avait plus d'argent, il lui restait quelques valeurs et j'aurais pu le garder tranquillement encore deux ou trois mois. Pourtant, c'est mieux comme cela. A propos, mademoiselle, vous devez vous y connaître en bijoux ?

MADemoiselle DE BARNHELM. .

Pas spécialement.

L'HÔTELIER.

En quoi Votre Grâce ne se connaîtrait-elle pas ? Je veux vous montrer une bague, une bague de valeur. Vraiment, mademoiselle, vous en avez aussi une très belle au doigt, et plus je la considère, plus je m'étonne de la trouver si pareille à la mienne. Voyez-la, voyez donc je vous prie ! *(Il tire une bague d'un écrin et la tend à mademoiselle de Barnhelm)*. Quels feux ! Le brillant du milieu doit peser à lui seul plus de cinq carats.

MADemoiselle DE BARNHELM, regardant.

Où suis-je ? Que vois-je ? Cette bague ?...

L'HÔTELIER.

Vaut, entre frères, ses quinze cents thalers.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vois donc, Françoise.

L'HÔTELIER. .

Aussi n'ai-je pas hésité un instant à avancer quatre-vingts pistoles.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Ne la reconnais-tu pas, Françoise ?

FRANÇOISE.

C'est bien la même ! Monsieur l'hôtelier, d'où tenez-vous cette bague ?

L'HÔTELIER.

Eh quoi donc, mon enfant ! Vous n'avez pas de droits sur cette bague, je suppose ?

FRANÇOISE.

Pas de droits sur cette bague ? A l'intérieur du chaton doit se trouver le nom de mademoiselle de Barnhelm, en lettres entrelacées. Voyez donc, mademoiselle.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

C'est elle, c'est bien elle. Comment êtes-vous en possession de cette bague, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Moi ? Mais de la façon la plus honnête du monde... Mademoiselle, mademoiselle, vous ne voudriez pas causer mon malheur. Comment puis-je savoir d'où cette bague provient, en fin de compte ? Pendant la guerre mainte bague a souvent passé d'une main à l'autre avec ou sans l'agrément de son possesseur. La guerre c'était la guerre. Il y a bien des bagues qui auront passé la frontière de Saxe pour venir jusqu'ici. Rendez-la moi, mademoiselle, rendez-la moi.

FRANÇOISE.

Répondez d'abord ; de qui la tenez-vous ?

L'HÔTELIER.

D'un homme dont je ne peux pas croire quelque chose de mal, un si brave homme sans cela...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Du meilleur homme qui soit sur terre : si vous la tenez de son propriétaire. Vite amenez-moi cet homme ! C'est lui-même, ou tout au moins il doit le connaître.

L'HÔTELIER.

Qui donc, mais qui donc, mademoiselle ?

FRANÇOISE.

N'entendez-vous pas ? Notre major.

L'HÔTELIER.

Major ? Effectivement, c'est un major, celui qui habitait cette chambre avant vous et de qui je tiens la bague.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Le major de Tellheim ?

L'HÔTELIER

De Tellheim, oui ! Vous le connaissez ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Si je le connais ? Est-il ici ? Tellheim est-il ici ? C'est lui, lui qui habitait cette chambre ? Lui, lui qui a mis cette bague en gage ? Comment se trouve-t-il dans un tel embarras ? Où est-il ? Vous doit-il quelque chose ? — Françoise, donne la cassette ! Ouvre-la. (*Tandis que Françoise pose une cassette sur la table et l'ouvre*). Que vous doit-il ? A qui doit-il encore quelque chose ? Amenez-moi tous ses créanciers. Voici de l'argent, voici des billets ! Tout est à lui !

L'HÔTELIER.

Qu'est-ce que j'entends ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Où est-il, où est-il ?

L'HÔTELIER.

Il était encore ici il y a une heure.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Méchant homme, comment avez-vous pu être si désobligeant, si dur, si cruel envers lui ?

L'HÔTELIER.

Que Votre Grâce me pardonne.

MADemoiselle DE BARNHELM,
Amenez-le-moi vite ici.

L'HÔTELIER.

Son domestique est peut-être encore là. Votre Grâce désire-t-elle qu'il le cherche ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Si je veux ? Hâtez-vous, courez ! C'est seulement au prix de ce service que je pourrai oublier combien vous vous êtes mal conduit à son égard.

FRANÇOISE.

Allons, monsieur l'hôtelier, leste ! Hop ! hop !

(Elle le pousse dehors).

SCÈNE III.

MADemoiselle DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Enfin je le retrouve, Françoise ! Tu vois, je le retrouve ! De joie, je ne sais plus où je suis ! Réjouis-toi donc avec moi, chère Françoise ! Mais c'est vrai : pourquoi toi ? Pourtant, il faut que tu te réjouisses ! Viens, chère, je veux te faire un cadeau afin que tu puisses te réjouir avec moi. Parle, Françoise, que dois-je te donner ? Laquelle de mes affaires te plairait ? Que voudrais-tu avoir ? Prends ce que tu veux, mais réjouis-toi. Je vois bien que tu ne vas rien prendre ; mais attends. *(Elle prend de l'argent dans la cassette et le donne à Françoise).* Tiens, chère Françoise, achète-toi ce qui te fera plaisir. Demande-moi davantage si cela ne suffit pas. Mais réjouis-toi avec moi. C'est si triste de se réjouir toute seule ! Allons, prends donc !

FRANÇOISE.

Je vous le volerais, mademoiselle, car vous êtes comme enivrée, enivrée de joie.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Ma petite, j'ai l'ivresse querelleuse, prends, ou (*Elle lui met de force l'argent en main*)... Et surtout ne me remercie pas. Attends ! c'est bien que j'y aie pensé. (*Elle plonge encore une fois la main dans la cassette*). Ceci, chère Françoise, mets-la de côté pour le premier pauvre soldat blessé qui nous abordera.

SCÈNE IV.

L'HOTELIER, MADemoiselle DE BARNHELM FRANÇOISE.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Eh bien ? Vient-il ?

L'HOTELIER.

Ah ! le contrariant, le grossier personnage !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Qui ?

L'HOTELIER.

Son domestique. Il refuse d'aller le trouver.

FRANÇOISE.

Amenez le drôle ici : Je connais pourtant tous les domestiques du major. Quel peut être celui-là ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Amenez-le vite ici. . . Lorsqu'il nous aura vus, il ira sûrement.

(*L'hôtelier sort*).

SCÈNE V.

MADemoiselle DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je n'en puis plus d'impatience. Mais tu es encore si indifférente, Françoise. Ne veux-tu donc pas te réjouir avec moi ?

FRANÇOISE.

Je le voudrais de tout cœur, si seulement...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Si seulement?...

FRANÇOISE.

Nous l'avons bien retrouvé, mais comment le retrouvons-nous? D'après tout ce que nous entendons dire, il doit être dans une situation critique. Il doit être malheureux. Cela me fait de la peine.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Cela te fait de la peine! Viens que je t'embrasse pour ce mot, ma chère compagne! Je ne l'oublierai jamais. Je ne suis qu'amoureuse, et toi, tu es bonne.

SCÈNE VI.

L'HOTELIER, JUSTE, LES PRÉCÉDENTES.

L'HÔTELIER.

J'ai eu assez de mal à l'amener.

FRANÇOISE.

C'est une nouvelle figure; je ne le connais pas.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Mon ami, vous êtes chez le major de Tellheim?

JUSTE.

Oui.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Où est votre maître?

JUSTE.

Pas ici.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Mais vous savez où le trouver?

JUSTE.

Oui.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Ne voulez-vous pas aller vite le chercher ?

JUSTE.

Non.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous me feriez plaisir...

JUSTE.

Ah !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Et vous rendriez service à votre maître.

JUSTE.

Peut-être que non.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Pourquoi supposez-vous cela ?

JUSTE.

Vous êtes bien la dame étrangère qui lui a envoyé des compliments ce matin ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oui.

JUSTE.

Alors je ne me trompe pas.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Votre maître sait-il mon nom ?

JUSTE.

Non ; mais il ne peut pas plus souffrir les dames trop aimables que les hôteliers trop grossiers.

L'HÔTELIER.

Ceci m'est sans doute adressé ?

JUSTE.

Oui.

L'HÔTELIER.

Ne faites donc pas pâtir mademoiselle de ma faute et cherchez vite votre maître.

MADemoisELLE DE BARNHELM, à *Françoise*.

Françoise, donne-lui quelque chose.

FRANÇOISE, *qui veut mettre de l'argent dans la main de Juste.*

Nous ne demandons pas que vous nous rendiez ce service pour rien.

JUSTE.

Et moi je ne demande pas d'argent sans rendre de service.

FRANÇOISE.

L'un en échange de l'autre.

JUSTE.

Je ne puis pas. Mon maître m'a ordonné de déménager ses affaires. C'est ce que je suis en train de faire, et je vous prie de ne pas m'en empêcher plus longtemps. Lorsque j'aurai fini je veux bien lui dire qu'il peut venir ici. Il est à côté, au café, et s'il n'a rien de mieux à faire il se pourrait qu'il vienne.

(Il veut s'en aller).

FRANÇOISE.

Mais attendez donc !... mademoiselle est... la sœur de monsieur le major.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Oui, oui ; sa sœur.

JUSTE.

Je sais mieux que personne que le major n'a pas de sœur. En l'espace de six mois il m'a envoyé deux fois dans sa famille, en Courlande. A la vérité, il y a toutes espèces de sœurs.

FRANÇOISE.

Effronté !

JUSTE.

Ne faut-il pas l'être pour que les gens vous laissent aller?

(Il sort).

FRANÇOISE.

Quel maraud !

L'HÔTELIER.

Je le disais bien ! Mais laissez-le. Je sais maintenant où est son maître. Je vais de suite le chercher moi-même. Seulement, mademoiselle, je vous prie humblement de bien vouloir en quelque sorte m'excuser chez monsieur le major d'avoir été assez malheureux pour avoir... contre ma volonté... et à l'égard d'un homme de sa valeur...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Hâtez-vous seulement, monsieur l'hôtelier. J'arrangerai tout. (L'hôtelier sort). Françoise, cours après lui : qu'il ne dise pas mon nom.

(Françoise sort).

SCÈNE VII.

MADemoisELLE DE BARNHELM, puis FRANÇOISE.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Je l'ai retrouvé ! Suis-je seule ? Je veux mettre à profit ma solitude. (Elle joint les mains). Non, je ne suis pas seule. (Elle lève les yeux au ciel). Une unique pensée de gratitude envers le ciel vaut la meilleure prière. Je l'ai ! Je l'ai retrouvé. (Avec les bras tendus). Je suis heureuse et joyeuse ! Que peut-il y avoir de plus agréable pour le Créateur que la vue d'une créature heureuse ! (Françoise revient). Te voilà Françoise ? Tu le plains ? Moi je ne le plains pas. L'adversité est aussi une bonne chose. Peut-

être le ciel lui a-t-il tout pris afin qu'il retrouve tout en moi.

FRANÇOISE.

Il peut être ici dans un instant. Vous êtes encore en « négligé », mademoiselle. Ne voulez-vous pas vite vous habiller ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Laisse-moi, je te prie ! Dorénavant il me verra plus souvent ainsi qu'autrement.

FRANÇOISE.

Oh ! comme vous vous connaissez, mademoiselle.

MADemoisELLE DE BARNHELM, *après un instant de réflexion.*

En vérité, ma petite, tu es de nouveau tombée juste.

FRANÇOISE.

Quand nous sommes belles, nous le sommes surtout sans atours.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Faut-il donc être belle ? Il est peut-être nécessaire de croire qu'on l'est. Non, pourvu que je le lui paraisse à lui, à lui seul. Françoise, si toutes les jeunes filles sont semblables à ce que je me sens, moi, à présent, nous sommes vraiment d'étranges créatures, tendres et fières, vertueuses et frivoles, coquettes et sages. Tu ne dois pas me comprendre. Je ne me comprends pas moi-même. La joie fait danser, tourbillonner toutes mes idées.

FRANÇOISE.

Ressaisissez-vous, mademoiselle, j'entends qu'on vient.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Me ressaisir ? Devrais-je peut-être le recevoir calmement ?

SCÈNE VIII.

DE TELLHEIM, L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTES.

DE TELLHEIM, *il entre, et voyant mademoiselle de Barnhelm, se précipite vers elle.*

Minna,

MADemoisELLE DE BARNHELM, *courant vers lui.*

Ah ! mon cher Tellheim !

DE TELLHEIM, *se ressaisit tout à coup et recule.*

Pardonnez-moi, mademoiselle... Trouver ici mademoiselle de Barnhelm...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Ne peut vous paraître tout à fait inattendu. (*Elle se rapproche, il recule encore*). Dois-je vous pardonner d'être encore votre Minna ? Que le ciel à son tour vous pardonne que je sois encore mademoiselle de Barnhelm.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle... (*Il regarde fixement l'hôtelier, puis hausse les épaules*).

MADemoisELLE DE BARNHELM *s'aperçoit de la présence de l'hôtelier et fait signe à François.*

Monsieur...

DE TELLHEIM.

Si de part et d'autre nous ne nous trompons pas...

FRANÇOIS.

Eh ! monsieur l'hôtelier, qui nous amenez-vous là ? Venez vite et allons chercher le vrai Tellheim.

L'HÔTELIER.

N'est-ce pas le vrai ? Mais si, voyons !

FRANÇOISE.

Mais non, voyons ! Venez vite, je n'ai pas encore souhaité le bonjour à mademoiselle votre fille,

L'HÔTELIER.

C'est beaucoup d'honneur. *(Il ne bouge pas).*

FRANÇOISE, le saisissant par le bras.

Venez, nous allons faire le menu. Voyons ce que nous aurons...

L'HÔTELIER.

Nous aurons d'abord...

FRANÇOISE.

Silence, silence ! Si mademoiselle sait déjà maintenant ce qu'on lui servira au déjeuner, c'en est fait de son appétit. Venez, il faut que vous me le disiez à moi toute seule. *(Elle l'entraîne de force).*

SCÈNE IX.

TELLHEIM, MADEMOISELLE DE BARNHELM.

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Et maintenant nous trompons-nous encore ?

DE TELLHEIM.

Plût au ciel ! Mais il n'y a qu'une mademoiselle de Barnhelm et c'est bien vous,

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Que de façons ! Tout le monde peut entendre ce que nous avons à nous dire.

DE TELLHEIM.

Vous ici ? Que cherchez-vous ici, mademoiselle ?

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Je ne cherche plus rien. *(Allant vers lui les mains tendues).* J'ai trouvé tout ce que je cherchais.

DE TELLHEIM, *reculant*.

Vous cherchiez un homme heureux, digne de votre amour et vous trouvez... un misérable...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Ainsi vous ne m'aimez plus?... Vous en aimez une autre ?

DE TELLHEIM.

Ah ! celui-là ne vous aurait jamais aimée, mademoiselle, qui pourrait aimer une autre après vous !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Vous ne m'arrachez là qu'une mince épine. Si j'ai perdu votre cœur, qu'importe en effet que ce soit l'indifférence ou un amour plus puissant qui en soit cause. Vous ne m'aimez plus et vous n'en aimez pas une autre. Vous êtes bien malheureux, en vérité, si vous n'aimez personne !

DE TELLHEIM.

En effet, mademoiselle, le malheureux ne doit rien aimer. Il mérite son malheur s'il ne sait remporter cette victoire sur lui-même, s'il admet un instant la pensée que celle qu'il aime puisse partager son malheur. Mais combien cette victoire est difficile ! Depuis que la raison et la nécessité m'ont ordonné d'oublier Minna de Barnhelm, que d'efforts il m'a fallu y apporter ! Je commençais à espérer que ces efforts ne seraient pas éternellement vains ; et vous voici, mademoiselle !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Est-ce que je vous entends bien ? Attendez, monsieur, et souffrez que nous sachions où nous en sommes avant d'errer davantage. Voulez-vous me répondre à une seule question ?

DE TELLHEIM.

À toutes, mademoiselle.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Voulez-vous aussi m'y répondre sans biais et sans détour, par un simple oui ou non ?

DE TELLHEIM.

Je le veux, si je le puis.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous le pouvez. Bien : abstraction faite de la peine que vous vous êtes donnée pour m'oublier... m'aimez vous encore Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, cette question...

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous avez promis de ne me répondre que par *oui* ou *non*.

DE TELLHEIM.

J'ai ajouté : si je le puis.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous le pouvez. Vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur. M'aimez-vous encore, Tellheim, oui ou non ?

DE TELLHEIM.

Si mon cœur...

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oui ou non !

DE TELLHEIM.

Eh bien, oui !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oui ?

DE TELLHEIM.

Oui, oui ! Seulement...

MADemoiselle DE BARNHELM.

Patience ! Vous m'aimez encore : cela me suffit. A quel ton n'en suis-je pas arrivée avec vous ! A un ton désagréable, mélancolique, agressif. Je redeviens moi-même ! Et maintenant, mon cher malheureux, vous m'aimez

encore, vous avez encore votre Minna et vous êtes malheureux ! Écoutez un peu quelle folle et présomptueuse créature était — est votre Minna. Elle s'imaginait — elle s' imagine — que c'est elle tout votre bonheur. Allons vite, contez par le menu vos malheurs, elle veut voir sur combien d'eux elle pourra l'emporter. Eh bien ?

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, je ne suis pas habitué à me plaindre.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Fort bien. Je ne sais pas non plus ce qui, après se vanter, me déplairait plus chez un soldat que de se plaindre. Mais il y a tout de même une certaine manière froide, dégagée, de parler de son courage et de son malheur.

DE TELLHEIM.

Qui au fond est tout de même vantardise ou plainte.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Alors, cher raisonneur, il ne fallait pas du tout me dire que vous étiez malheureux. Il fallait tout taire, ou il faut tout dire. La raison, la nécessité qui vous ordonnait de m'oublier ? J'adore la raison et j'ai le plus grand respect de la nécessité. Mais faites-moi entendre combien cette raison est raisonnable, combien nécessaire cette nécessité.

DE TELLHEIM.

Puisque vous le voulez, écoutez, mademoiselle. Vous m'appellez Tellheim : c'est bien mon nom. Mais vous croyez que je suis le Tellheim que vous avez connu dans votre patrie, l'homme florissant, plein d'ambition, avide de gloire, fort dans son corps comme dans son âme et devant qui s'ouvriraient les portes de l'honneur et de la joie, l'homme qui, s'il ne l'était encore, espérait du moins devenir de jour en jour plus digne de votre cœur et de

votre main. Je suis aussi peu ce Tellheim que je suis mon propre père. Tous deux ont été. Je suis le Tellheim congédié, blessé dans son honneur, l'infirme, le mendiant. C'est à celui-là que vous vous êtes promise, mademoiselle voudriez-vous tenir parole à celui-ci ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Voilà des paroles bien tragiques. Pourtant, monsieur, en attendant que je retrouve celui-là, et puisque je suis décidément folle des Tellheim, il faudra bien que celui-ci me tire d'embarras. Ta main, cher mendiant. *(Elle lui prend la main)*.

DE TELLHEIM, *qui se couvre la figure de l'autre main et se détourne*.

C'est trop ! Où suis-je ? Laissez-moi, mademoiselle. Votre bonté me torture. Laissez-moi.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?

DE TELLHEIM.

Loin de vous !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Loin de moi. *(Elle retient sa main)*. Réveur !

DE TELLHEIM.

Le désespoir me jettera mort à vos pieds.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Loin de moi ?

DE TELLHEIM.

Loin de vous. Ne jamais, plus jamais vous revoir — à moins d'être sûr, si sûr de ne pas commettre de vilenie, de ne pas vous laisser commettre une légèreté. Laissez-moi, Minna ! *(Il se dégage et sort précipitamment)*.

MADemoisELLE DE BARNHELM, *courant après lui*.

Minna vous laisser ? Tellheim, Tellheim !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

La grande salle de l'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTE, *tenant une lettre à la main.*

Dire qu'il me faut encore revenir dans cette damnée maison ! Une lettre de mon maître pour la demoiselle qui prétend être sa sœur. Pourvu qu'aucune affaire n'aille s'enfiler là ! Sans quoi je n'en aurai jamais fini de porter des lettres. Je voudrais bien me débarrasser de celle-ci, mais je n'aimerais pas entrer dans la chambre. Les femmes sont si questionneuses, et j'ai tant de répugnance à répondre. Ah ! voilà la porte qui s'ouvre. C'est comme à souhait ! Voilà la soubrette.

SCÈNE II.

FRANÇOISE, JUSTE.

FRANÇOISE, *tournée vers la porte par laquelle elle sort.*

N'ayez aucune crainte, je vais déjà faire attention. Tiens ! (*Elle aperçoit Juste*). C'est déjà quelque chose. Mais avec cet animal-là il n'y a rien à faire.

JUSTE.

Votre serviteur.

FRANÇOISE.

Je ne voudrais pas d'un pareil serviteur.

JUSTE.

Bon, bon; c'était une façon de parler. J'apporte un billet de mon maître pour votre maîtresse, mademoiselle sa sœur. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Sa sœur ?

FRANÇOISE.

Donnez !

(Elle lui prend vivement la lettre).

JUSTE.

Vous aurez la bonté, c'est mon maître qui vous en prie, de le remettre. Ensuite vous aurez la bonté, c'est toujours mon maître qui vous en prie... n'allez pas vous imaginer que ce soit moi qui vous prie en quelque façon...

FRANÇOISE.

Eh bien quoi !

JUSTE.

Mon maître s'y entend. Il sait que pour arriver chez les dames il faut passer par les caméristes, du moins je l'imagine. Alors, mademoiselle la suivante doit avoir la bonté, c'est mon maître qui vous en prie, de lui faire dire s'il ne pourrait avoir le plaisir de lui parler un petit moment.

FRANÇOISE.

A moi ?

JUSTE.

Excusez-moi si je ai vous donné un titre qui n'est pas le vôtre. Oui, à vous. Seulement un petit moment, mais à vous seule, toute seule, en secret et entre quatre yeux. Il a quelque chose d'urgent à vous dire.

FRANÇOISE.

Bien, j'ai aussi beaucoup à lui dire. Il n'a qu'à venir, je serai à ses ordres.

JUSTE.

Mais quand peut-il venir ? Quand est-ce que cela vous arrange le mieux ? Comme ça, entre chien et loup ?

FRANÇOISE.

Comment entendez-vous cela ? Votre maître peut venir quand il veut ; et là-dessus, décampez !

JUSTE.

Bien volontiers.

(Il va pour sortir).

FRANÇOISE.

Écoutez donc, vous ! Encore un mot. Où sont donc les autres domestiques du major ?

JUSTE.

Les autres ? De-ci, de-là, partout.

FRANÇOISE.

Où est Guillaume ?

JUSTE.

Le valet de chambre ? Il voyage.

FRANÇOISE.

Ah ! Et Philippe, où est-il ?

JUSTE.

Le chasseur ? le major se le fait garder.

FRANÇOISE.

Parce qu'il n'a pas de chasse en ce moment, sans doute. Mais Martin ?

JUSTE.

Le cocher ? Il est sorti avec les chevaux.

FRANÇOISE.

Et Fritz ?

JUSTE.

Le coureur ? Il a eu de l'avancement.

FRANÇOISE.

Où étiez-vous donc, vous, lorsque le major tenait ses

quartiers d'hiver chez nous, en Thuringe ? Vous n'étiez pas encore chez lui, peut-être ?

JUSTE.

Oh si ; j'étais piqueur chez lui, mais j'étais alors à l'hôpital.

FRANÇOISE.

Piqueur ? Et maintenant vous êtes ?

JUSTE.

Tout, et pour tout : valet de chambre et chasseur, coureur et piqueur.

FRANÇOISE.

Pas possible ! Laisser partir de si braves gens, si capables, et justement garder le pire de tous ! Je voudrais bien savoir ce que votre maître trouve de rare en vous ?

JUSTE.

Il trouve peut-être que je suis honnête.

FRANÇOISE.

Oh ! l'on est bien peu de chose si l'on n'est rien de plus qu'honnête. Guillaume était un autre gaillard ! Monsieur le laisse voyager ?

JUSTE.

Oui, il le laisse, parce qu'il ne peut pas l'en empêcher.

FRANÇOISE.

Comment cela ?

JUSTE.

Oh ! Guillaume sera bien considéré tout le long de son voyage. Il a toute la garde-robe du major.

FRANÇOISE.

Quoi ? Il n'a pourtant pas filé avec ?

JUSTE.

On ne peut pas précisément dire cela ; seulement, quand nous avons quitté Nuremberg, il ne nous a pas suivis.

FRANÇOISE.

Oh ! le drôle.

JUSTE.

C'était un homme parfait ! Il savait coiffer et raser et parler, — et charmer aussi. N'est-ce pas ?

FRANÇOISE.

En tout cas je n'aurais pas laissé partir le chasseur, si j'avais été à la place du major. S'il ne pouvait plus l'employer comme chasseur c'était de toutes façons un garçon capable. A qui l'a-t-il passé ?

JUSTE.

Au commandant de Spandau.

FRANÇOISE.

De la forteresse ? On ne doit pourtant pas non plus chasser beaucoup sur les remparts ?

JUSTE.

Oh ! Philippe n'y chasse pas non plus.

FRANÇOISE.

Qu'y fait-il donc ?

JUSTE.

Il bronette.

FRANÇOISE.

Il brouette ?

JUSTE.

Mais il n'en a que pour trois ans. Il a dirigé un petit complot dans la compagnie de monsieur le major et voulait faire passer six déserteurs entre les avant-gardes.

FRANÇOISE.

Je n'en reviens pas ! Le misérable !

JUSTE.

Ah c'était un fameux gaillard ! Un chasseur qui connaissait à cinquante lieues à la ronde tous les chemins tracés, tous les sentiers détournés à travers forêts et marécages. Et bon tireur aussi.

FRANÇOISE.

Heureusement que le major a encore son brave cocher.

JUSTE.

L'a-t-il encore ?

FRANÇOISE.

Vous disiez, je crois, que Martin était sorti avec les chevaux ? Il va revenir ?

JUSTE.

Croyez-vous ?

FRANÇOISE.

Où est-il donc allé ?

JUSTE.

Il y a environ dix semaines qu'il est allé conduire le dernier cheval du major à la rivière.

FRANÇOISE.

Et il n'est pas revenu ? Ah quel gibier de potence !

JUSTE.

Le courant peut bien aussi avoir entraîné ce brave cocher ! C'était un si bon cocher ! Il avait conduit dix ans à Vienne ! Monsieur le major n'aura jamais plus son semblable ! Quand les chevaux étaient en pleine course il n'avait qu'à faire : « Brrr » et à l'instant les chevaux restaient sur place, fermes comme roc. Par-dessus le marché c'était un vétérinaire hors ligne.

FRANÇOISE.

Je commence à être inquiète pour l'avancement du coureur.

JUSTE.

Non, non, ça c'est exact. Il est devenu tambour dans un régiment de garnison.

FRANÇOISE.

Voilà bien !

JUSTE.

Fritz s'était lié avec une femme débauchée, il ne rentrait jamais la nuit, faisait partout des dettes en usant du nom du major, et cent autres tours pendables. Bref, le

major a vu qu'il voulait à toute force arriver plus haut (*Il fait la mimique d'une pendaison*) et l'a par conséquent mis en bonne voie.

FRANÇOISE.

Oh ! ce mauvais garnement !

JUSTE.

Mais c'était un parfait coureur, c'est certain. Quand monsieur le major lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait pas le rattraper avec son meilleur coursier. Fritz au contraire peut bien donner mille pas d'avance à la potence, je parie ma tête qu'il l'atteindra. Ils étaient bien tous vos bons amis, la petite ? Guillaume et Philippe, Martin et Fritz ? Maintenant Juste vous salue.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

FRANÇOISE, puis L'HOTELIER.

FRANÇOISE, *gravement, en suivant Juste des yeux*.

Je mérite ce coup de patte. Je vous remercie Juste. Je ne prisais pas suffisamment l'honnêteté. Je ne veux pas oublier la leçon. Ah ! le pauvre homme.

(*Elle veut rentrer dans la chambre de mademoiselle de Barnhelm; l'hôtelier survient*).

L'HOTELIER.

Attendez, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Je n'ai pas le temps maintenant, monsieur l'hôtelier.

L'HOTELIER.

Seulement un tout petit instant. Pas d'autres nouvelles de monsieur le major ? Cela ne pouvait pourtant pas être là son adieu ?

FRANÇOISE.

Quoi donc ?

L'HÔTELIER.

Votre maîtresse ne vous l'a-t-elle pas raconté ? Lorsque je vous laissai, ma belle enfant, en bas dans la cuisine, je suis revenu par hasard ici, dans cette salle.

FRANÇOISE.

Par hasard, dans l'intention d'épier un petit peu ?

L'HÔTELIER.

Oh ! mon enfant, comment pouvez-vous penser cela de moi ? Rien ne messied plus à un hôtelier que la curiosité. J'étais à peine ici que tout à coup la porte de la chambre de mademoiselle s'ouvre avec fracas. Le major se précipite dehors, mademoiselle court après lui ; tous deux dans une agitation, avec des regards, une attitude... on ne peut pas décrire quelque chose de pareil. Elle l'avait saisi, il se dégagea ; elle le saisit de nouveau : « Tellheim ! — Mademoiselle, laissez-moi !... — Où allez-vous ? ». Il l'entraîna ainsi jusqu'à l'escalier. J'avais déjà peur qu'il ne la tirât jusqu'en bas. Mais il se dégagea de nouveau. Mademoiselle resta sur la première marche, le regardant, l'appelant, se tordant les mains. Tout à coup elle se tourna, courut à la fenêtre, puis de nouveau de la fenêtre à l'escalier, de l'escalier dans la salle et ainsi plusieurs fois. J'étais ici ; elle passa trois fois devant moi sans me voir. Enfin il sembla qu'elle m'aperçût, mais, Dieu nous garde, je crois qu'elle m'a pris pour vous, mon enfant. « Françoise, s'écria-t-elle, les yeux fixés sur moi, suis-je heureuse à présent ? » Puis elle leva les yeux au plafond et reprit : « Suis-je heureuse, dis ? » Elle essuya ses larmes, sourit, et demanda de nouveau : « Françoise, suis-je heureuse maintenant ? » Vraiment je ne savais pas où j'en étais. Elle courut enfin vers la porte de sa chambre, se tourna encore une fois vers moi : « Allons, viens, Françoise, qui donc te fait pitié maintenant ? » Là-dessus elle est rentrée.

FRANÇOISE.

Oh ! monsieur l'hôtelier, vous avez sans doute rêvé tout cela.

L'HÔTELIER.

Rêvé?... Non, ma belle enfant, on ne rêve pas des choses aussi précises. Oui, je donnerais je ne sais quoi, — je ne suis pas curieux, mais je donnerais je ne sais quoi pour avoir la clé...

FRANÇOISE.

La clé ? De notre porte ? Monsieur l'hôtelier elle est à l'intérieur, nous l'avons mise en dedans cette nuit, car nous sommes peureuses.

L'HÔTELIER.

Pas cette clé-là ; je veux dire, ma belle enfant, la clé, l'explication, pour saisir le rapport de ce que j'ai vu...

FRANÇOISE.

Ah ! comme cela... Allons, adieu monsieur l'hôtelier. Allons-nous bientôt déjeuner, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Ma belle enfant, pour ne pas oublier ce qu'en fin de compte je voulais dire...

FRANÇOISE.

Eh bien ? Mais faites vite.

L'HÔTELIER.

Mademoiselle de Barnhelm a encore ma bague ; je l'appelle ma bague.

FRANÇOISE.

Elle ne sera pas perdue.

L'HÔTELIER.

Je n'ai pas de crainte ; je voulais seulement rappeler la chose. Voyez-vous, je ne veux pas du tout la ravoir, cette bague. Je puis pourtant bien deviner d'où mademoiselle de Barnhelm connaissait cette bague et comment il se fait qu'elle soit toute pareille à la sienne. C'est entre ses mains

qu'elle sera le mieux gardée. Je ne la désire plus du tout, et je mettrai plutôt sur le compte de mademoiselle de Barnhelm les cent pistoles que j'ai avancées. Ne sera-ce pas bien ainsi, ma belle enfant ?

SCÈNE IV.

PAUL WERNER, L'HOTELIER, FRANÇOISE.

WERNER.

Ah ! mais le voilà !

FRANÇOISE.

Cent pistoles ? Je croyais quatre-vingts seulement.

L'HÔTELIER.

C'est vrai, quatre-vingt-dix seulement, quatre-vingt-dix. C'est donc ce que je vais faire, ma belle enfant ; c'est ce que je vais faire.

WERNER, qui s'est rapproché sans bruit par derrière,
tape tout à coup sur l'épaule de Françoise.

Eh ! fillette, fillette !

FRANÇOISE, effrayée.

Hé !

WERNER.

Ne vous effrayez pas. Fillette, fillette, je vois que vous êtes jolie et peut-être bien étrangère ici. Et les personnes jolies et étrangères doivent être averties... Fillette, fillette, prenez garde à cet homme.

(Il désigne l'hôtelier).

L'HÔTELIER.

Tiens ! Quel plaisir inattendu ! Monsieur Paul Werner ! Soyez le bienvenu chez nous, soyez le bienvenu ! Ah ! c'est toujours le même joyeux, brave et plaisant Werner.

Il faut donc que vous preniez garde à moi, ma belle enfant. Ha ha ha!

WERNER.

Ne vous trouvez jamais sur son chemin.

L'HÔTELIER.

Moi, moi ? Suis-je donc si dangereux ? Ha ha ha ! Écoutez-moi cela, belle enfant ! Que pensez-vous de cette plaisanterie ?

WERNER.

Il faut toujours que vos pareils veuillent faire prendre pour des farces les vérités qu'on leur dit !

L'HÔTELIER.

Vérités ! ha ha ha ! De mieux en mieux, n'est-ce pas ma belle enfant ! Il aime à plaisanter. Dangereux, moi ? Moi ? Il y a quelque vingt ans, oui, peut-être. Oui, oui, ma belle enfant, en ce temps-là j'étais dangereux ; plus d'une pouvait en savoir quelque chose. Mais maintenant...

WERNER.

Oh ! avec les vieux fous...

L'HÔTELIER.

C'est là le hic ! Lorsque nous vieillissons c'en est fait, nous avons fini d'être dangereux. Vous y passerez aussi, monsieur Werner.

WERNER.

Sacré vantard ! il restera toujours le même. Fillette, vous me supposez assez de raison pour ne pas penser que je veux parler de ce danger-là. Un diable l'a quitté, mais sept autres sont entrés en lui.

L'HÔTELIER.

Oh ! mais écoutez-le ! écoutez-le ! comme il retourne ça maintenant. Farce sur farce, et toujours quelque chose de nouveau ! Ah ! c'est un homme pas ordinaire, M. Paul Werner ! (*A Françoise, comme s'il voulait lui parler à l'oreille*). Un homme qui a de la fortune et célibataire. Il

a un joli domaine avec charge municipale à trois lieues d'ici. Et il a rapporté du butin de la guerre. Et il a été maréchal des logis sous notre major. Oh ! c'est un ami de notre major. Et quel ami, qui se ferait tuer pour lui !

WERNER.

Oui, et ça c'est un ami du major — et quel ami — que le major devrait bien faire tuer.

L'HÔTELIER.

Quoi, comment ? Non, monsieur Werner, ce n'est plus de la bonne plaisanterie. Pas ami du major, moi ? Non, je ne comprends pas cette plaisanterie-là.

WERNER.

Juste m'en a raconté de belles !

L'HÔTELIER.

Juste ? Je pensais bien que Juste parlait par votre bouche. Juste est un méchant et grossier individu. Mais voici une belle enfant — qui peut parler, elle — qui peut dire si je suis ou non un ami du major ; si je lui ai rendu des services ! Et pourquoi ne serais-je pas son ami ? N'est-ce pas un homme de mérite ? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être congédié de l'armée, mais qu'est-ce que cela fait ? Le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite, et même s'il les connaissait tous il ne peut pas tous les récompenser.

WERNER.

C'est Dieu qui vous fait dire cela. Mais Juste, — assurément, Juste est loin d'être parfait, mais cependant Juste n'est pas un menteur ; et si ce qu'il m'a dit était vrai...

L'HÔTELIER.

Je ne veux rien savoir de Juste ! Comme je vous l'ai dit, voici une belle enfant qui peut parler. *A l'oreille de Françoise*). Vous savez, ma bague, la bague. — Racontez cela à monsieur Werner. Il apprendra à mieux me connaître. Et pour que vous n'ayez pas l'air de raconter cela pour me

faire plaisir, je ne veux pas être présent, je m'en vais. Mais vous viendrez me dire, monsieur Werner, vous viendrez me dire si Juste n'est pas un vil calomniateur.

SCÈNE V.

PAUL WERNER, FRANÇOISE.

WERNER.

Vous connaissez donc mon major, fillette ?

FRANÇOISE.

Le major de Tellheim ? Assurément je connais l'excellent homme.

WERNER.

N'est-ce pas, un excellent homme ? Vous lui voulez sans doute du bien ?

FRANÇOISE.

Du fond du cœur.

WERNER.

Vraiment ? Alors voyez-vous, fillette, vous me paraissez maintenant deux fois plus jolie. Mais quels sont ces services que l'hôtelier doit avoir rendus à notre major ?

FRANÇOISE.

Je n'en sais trop rien ; il voudrait sans doute s'attribuer le mérite de ce que sa conduite de coquin ait finalement tourné à bien.

WERNER.

Alors ce que Juste m'a dit serait vrai ? (*Du côté où l'hôtelier est sorti*) : Tu as de la chance de ne plus être là ! — Il lui a vraiment déménagé sa chambre ? Jouer un tour pareil à un pareil homme parce que cette tête de bourrique s'est imaginé que le major n'avait plus d'argent. Plus d'argent, le major !

FRANÇOISE..

Ah ! le major a de l'argent ?

WERNER.

A foison ! Il ne sait pas combien il en a ! Il ne sait pas qui lui en doit. Moi-même je lui en dois et lui apporte un petit reliquat. Voyez-vous, fillette, ici, dans cette bourse (*Il la tire de sa poche*), il y a cent louis d'or, et dans ce rouleau (*Il le tire de l'autre poche*), cent ducats. Tout cela est à lui !

FRANÇOISE.

Vraiment ? Mais alors pourquoi le major met-il des objets en gage ? Il a engagé une bague.

WERNER.

Engagé ? Ne croyez pas une chose pareille. Peut-être voulait-il se débarrasser d'une vétille.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas une vétille. C'est une bague très précieuse, et que par-dessus le marché il doit tenir d'une main très chère.

WERNER.

C'est justement pour cela, sans doute ! D'une main très chère, oui, oui ! Cela vous rappelle de temps à autre des choses dont on n'aime pas à se souvenir. C'est pourquoi on s'en débarrasse.

FRANÇOISE.

Quoi ?

WERNER.

Voilà ce qui arrive bien souvent au soldat en quartiers d'hiver. Il n'a rien à faire, il se soigne, il noue par ennui des relations qu'il ne pense pas devoir durer plus longtemps que l'hiver ; mais la bonne âme avec qui il les a, pense que c'est pour la vie. Preste ! on lui passe une bague au doigt, il ne sait pas lui-même comment elle y est venue. Et bien souvent il donnerait volontiers le doigt avec la bague pourvu qu'il en soit débarrassé.

FRANÇOISE.

Aïe ! En aurait-il été de même du major ?

WERNER.

Assurément. Surtout en Saxe ; s'il avait eu dix doigts à chaque main, il les aurait eus tous les vingt couverts de bagues.

FRANÇOISE, *à part.*

Ceci me semble singulier et mérite d'être approfondi. Monsieur le maire, ou monsieur le maréchal des logis ?

WERNER.

Fillette si ça vous est égal : je préfère maréchal des logis.

FRANÇOISE.

Eh bien ! monsieur le maréchal des logis, j'ai là une lettre du major pour ma maîtresse. Je vais vite la porter et je reviens à l'instant. Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre ? J'aimerais bien bavarder encore un peu avec vous.

WERNER.

Vous aimez à bavarder, fillette ? Eh bien, soit ! allez seulement ; moi aussi j'aime à bavarder ; je vais vous attendre.

FRANÇOISE.

Oh ! oui, attendez-moi !

(Elle sort).

SCÈNE VI

PAUL WERNER

Ce n'est pas une désagréable petite personne. Mais je n'aurais cependant pas dû lui promettre de l'attendre. Car le plus pressé serait tout de même que je cherche le major. Il ne veut pas de mon argent et préfère mettre en gage. Je le reconnais bien là. Mais tiens ! un expédient ! Quand je suis venu à la ville il y a quinze jours,

j'ai été voir la femme du capitaine Marloff. La pauvre femme était malade et se lamentait de ce que son mari ait encore eu une dette de quatre cents thalers envers le major, qu'elle ne savait comment payer. Aujourd'hui je voulais retourner chez elle, je voulais lui dire qu'après avoir touché l'argent de mon petit bien, je pourrais lui prêter cinq cents thalers. Car il faut tout de même que j'en mette une petite part en sécurité au cas où cela ne marcherait pas en Perse. Mais plus personne au logis ! Et certainement elle n'aura pas pu payer le major. Oui, c'est cela que je veux faire ; et le plus tôt sera le mieux. Que la petite ne le prenne pas en mal, je ne puis pas attendre.

(Il s'en va plongé dans ses pensées et heurte presque le major qui vient à sa rencontre).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, PAUL WERNER.

DE TELLHEIM.

Si préoccupé, Werner ?

WERNER.

Eh, vous voilà ! Je voulais justement aller vous trouver dans vos nouveaux quartiers, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Et me remplir les oreilles de malédictions contre le propriétaire des anciens. Ne m'en parle plutôt pas.

WERNER.

Je l'aurais fait en passant. Mais je voulais surtout vous remercier de m'avoir gardé mes cent louis d'or. Juste me les a rendus. J'aurais bien aimé que vous me les gardiez plus longtemps. Mais vous avez emménagé dans un nouveau domicile que ni vous ni moi ne connaissons. Qui

sait ce qui se passe là ! On pourrait vous les voler et il faudrait que vous me les remplaciez, cela va de soi. Alors je ne peux évidemment pas vous le demander.

DE TELLHEIM, *souriant*.

Depuis quand es-tu si prudent, Werner.

WERNER.

Cela s'apprend déjà ! De nos jours on ne peut être assez prudent avec son argent. Après quoi, j'avais encore une commission à vous faire, monsieur le major ; de la part de la femme du capitaine Marloff ; je viens justement de chez elle. Son mari est resté vous devoir quatre cents thalers ; elle vous envoie cent ducats comme acompte. Le reste, elle vous le rendra la semaine prochaine. Je suis peut-être la cause de ce qu'elle ne puisse vous envoyer toute la somme. Car elle me devait aussi quatre-vingts thalers environ, et parce qu'elle a pensé que j'étais venu pour les lui réclamer — ce qui d'ailleurs était vrai — elle me les a remis, et m'a également remis ce petit rouleau qu'elle avait déjà préparé pour vous. Vous pouvez d'ailleurs plus facilement attendre une huitaine pour vos cent thalers que moi pour mes quelques sous. Tenez, les voici.

(Il lui tend le rouleau).

DE TELLHEIM.

Werner !

WERNER.

Eh bien ? Pourquoi me fixez-vous ainsi ? Prenez donc, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Werner

WERNER.

Qu'est-ce qui vous manque ? Pourquoi vous fâchez-vous ?

DE TELLHEIM, *amèrement, tandis qu'il se frappe le front et tape du pied.*

Parce que... les quatre cents n'y sont pas !

WERNER.

Mais... mais, monsieur le major ! Ne m'avez-vous donc pas compris ?

DE TELLHEIM.

Justement parce que je t'ai compris ! Dire qu'il faut aujourd'hui que les meilleures créatures soient celles qui me tourmentent le plus !

WERNER.

Que dites-vous ?

DE TELLHEIM.

Cela ne te concerne que de moitié. Va, Werner.

(Il repousse la main de Werner qui lui tend l'argent).

WERNER.

Aussitôt que je serai débarrassé de ça.

DE TELLHEIM.

Werner, si je te disais maintenant que la femme de Marloff est venue chez moi ce matin de bonne heure.

WERNER.

Ah !

DE TELLHEIM.

Qu'elle ne me doit plus rien.

WERNER.

Vraiment !

DE TELLHEIM.

Qu'elle m'a payé jusqu'au dernier centime... qu'aurais-tu à dire ?

WERNER, *qui réfléchit un instant.*

Je dirais que j'ai menti et que c'est une sacrée affaire de mentir parce qu'on peut être pris sur le fait.

DE TELLHEIM.

Et tu aurais honte ?

WERNER.

Sans doute. Mais celui qui m'a forcé à mentir ? Ne devrait-il pas aussi avoir honte ? Voyez-vous, monsieur le major, si je disais que votre procédé ne me blesse pas, je mentirais de nouveau, et je ne veux plus mentir désormais.

DE TELLHEIM.

N'en sois pas blessé, Werner. Je reconnais ton bon cœur et ton affection pour moi. Mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER.

Vous n'en avez pas besoin ? Vous aimez mieux vendre ou porter en gage pour faire jaser les gens ?

DE TELLHEIM.

Les gens peuvent bien savoir que je n'ai plus rien. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche que l'on est.

WERNER.

Mais pourquoi plus pauvre ? On n'est pas sans ressource aussi longtemps qu'un ami a quelque chose.

DE TELLHEIM.

Il ne sied pas que je sois ton débiteur.

WERNER.

Il ne sied pas ? Quand par une chaude journée — que le soleil et l'ennemi avaient faite chaude — votre piqueur s'étant égaré avec la cantine, vous êtes venu à moi et m'avez dit : « Werner, n'as-tu rien à boire » ? et que je vous ai tendu ma gourde, vous l'avez prise et vous avez bu, n'est-il pas vrai ? Était-ce plus séant ? Sur ma pauvre âme, une goutte d'eau croupie valait bien alors toute cette pacotille (*Il sort aussi la bourse avec les louis d'or et tend les deux au major*). Prenez-les, mon cher major. Imaginez que c'est de l'eau. Dieu a aussi créé ceci pour tous.

DE TELLHEIM.

Tu me tortures ; je ne veux pas devenir ton débiteur, entends-tu ?

WERNER.

D'abord, il ne seyait pas ; maintenant vous ne voulez pas ? C'est autre chose. (*Un peu vexé*). Vous ne voulez pas être mon débiteur ? Mais si vous l'étiez déjà, monsieur le major ! Ou bien ne devriez-vous rien à l'homme qui a une fois détourné le coup par lequel vous alliez avoir le crâne fendu, et qui une autre fois abattit le bras prêt à tirer et à vous loger une balle dans la poitrine. Ou bien ma peau vaut-elle moins à vos yeux que ma bourse ? Si c'est là une façon de voir distinguée, c'est aussi une façon de voir ridicule.

DE TELLHEIM.

A qui parles-tu de la sorte, Werner ? Nous sommes seuls, je puis donc bien te le dire ; si un tiers nous entendait, ce serait de la vantardise : je reconnais avec plaisir que je t'ai dû la vie à deux reprises. Mais, mon ami, m'a-t-il manqué autre chose que l'occasion pour que j'en fasse autant pour toi ? Dis ?

WERNER.

L'occasion seulement. Qui en doute, monsieur le major ? Ne vous ai-je pas vu cent fois risquer votre vie pour un simple soldat pressé par l'ennemi ?

DE TELLHEIM.

Ainsi...

WERNER.

Mais...

DE TELLHEIM.

Pourquoi ne veux-tu pas bien me comprendre ? Je dis qu'il ne convient pas que je sois ton débiteur ; que je ne veux pas l'être. Tout au moins dans les conditions dans lesquelles je me trouve à présent.

WERNER.

Ah ! ah ! Vous voulez réserver ça pour des temps meilleurs ? Vous voulez m'emprunter de l'argent une autre fois quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous-même vous en aurez de reste, et moi peut-être pas.

DE TELLHEIM.

Il ne faut pas emprunter quand on sait qu'on ne pourra pas rendre.

WERNER.

L'argent ne peut pas toujours manquer à un homme tel que vous.

DE TELLHEIM.

Comme tu connais le monde ! Ensuite il ne faut surtout pas emprunter à quelqu'un qui a besoin lui-même de son argent.

WERNER.

Je suis peut-être quelqu'un qui a besoin de son argent ! Et pourquoi en aurais-je besoin, grand Dieu ? Quand on emploie quelque part un maréchal des logis on lui donne aussi de quoi vivre.

DE TELLHEIM.

Tu en as besoin pour devenir plus que maréchal des logis, pour avancer dans une voie où, sans argent, le plus méritant reste en arrière.

WERNER.

Devenir plus que maréchal des logis ? Je n'y pense pas. Je suis un bon maréchal des logis, mais je ferais peut-être un mauvais capitaine et à coup sûr un détestable général. On en a des exemples.

DE TELLHEIM.

Ne me force pas à penser du mal de toi, Werner. Je n'ai pas entendu avec plaisir ce que Juste m'a appris. Tu as vendu ton bien et tu veux errer à l'aventure. Ne me fais pas croire que tu aimes moins le métier de soldat que

la vie agitée et dissolue qui malheureusement est liée à ce métier. Il faut être soldat pour son pays, ou par amour de la chose pour laquelle on combat. Mais sans but et sans idéal, servir tantôt ici tantôt là, c'est voyager en garçon boucher, rien de plus.

WERNER.

Bien alors, monsieur le major, je veux vous obéir. Vous savez mieux que moi ce qui est bien. Je resterai auprès de vous. Mais, mon cher major, prenez en attendant mon argent. Aujourd'hui ou demain votre affaire sera réglée, vous recevrez de l'argent en masse. Vous me rembourserez alors avec intérêts. Je ne le fais donc que pour les intérêts !

DE TELLHEIM.

Tais-toi, à la fin !

WERNER.

Sur mon âme, je ne le fais que pour les intérêts. Lorsque je pensais parfois : qu'est-ce que tu feras quand tu seras vieux et, si tu es estropié, quand tu n'auras rien, quand tu seras obligé d'aller mendier ? — je me répondais : Non, tu n'auras pas besoin d'aller mendier ; tu iras chez le major de Tellheim, il partagera avec toi jusqu'à son dernier centime, il te nourrira jusqu'à la mort et près de lui tu pourras mourir en honnête homme.

DE TELLHEIM, *lui prenant la main*

Et tu ne penses plus cela, camarade ?

WERNER.

Non, je ne le pense plus. Celui qui ne veut rien accepter de moi quand il est dans le besoin et que j'ai de quoi, celui-là ne voudra rien me donner non plus quand il aura de quoi et que moi je serai dans le besoin. C'est bien.

(Il veut s'en aller).

DE TELLHEIM.

Ne me mets pas en colère ! Où veux-tu aller ? (*Il le retient*). Si je t'affirme sur mon honneur que j'ai encore de l'argent, si je te promets sur mon honneur de te dire quand je n'en aurai plus et que tu seras le premier et le seul auquel j'emprunterai quelque chose, seras-tu content ?

WERNER.

Ne le faut-il pas ? Donnez-moi votre main, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Voilà, Paul ! Et maintenant assez de cela. Je suis venu ici pour parler à certaine jeune fille.

SCÈNE VIII.

FRANÇOISE, *elle sort de la chambre de Mademoiselle de Barnhelm*, DE TELLHEIM, WERNER.

FRANÇOISE, *entrant*.

Vous êtes encore là, monsieur le maréchal des logis ? (*Elle aperçoit Tellheim*). Et vous aussi, monsieur le major ? Je suis à vous à l'instant.

(*Elle rentre vivement dans la chambre*).

SCÈNE IX.

DE TELLHEIM, PAUL WERNER.

DE TELLHEIM.

C'était justement elle. Mais à ce que j'entends tu la connais, Werner ?

WERNER.

Oui, je connais la petite.

DE TELLHEIM.

Pourtant, si j'ai bonne mémoire, tu n'étais pas auprès de moi lorsque j'avais mes quartiers d'hiver en Thuringe.

WERNER.

Non, j'étais à Leipzig occupé à grossoyer des actes.

DE TELLHEIM.

D'où la connais-tu, alors ?

WERNER.

La connaissance est toute récente. Elle date d'aujourd'hui. Mais jeune amitié est chaude.

DE TELLHEIM.

Alors tu as sans doute aussi vu sa maîtresse, mademoiselle de...

WERNER.

Ah ! sa maîtresse est une demoiselle ? Elle m'a dit que vous connaissiez sa maîtresse.

DE TELLHEIM.

N'as-tu pas entendu... en Thuringe.

WERNER.

Est-ce que la demoiselle est jeune ?

DE TELLHEIM.

Oui.

WERNER.

Belle ?

DE TELLHEIM.

Très belle.

WERNER.

Riche ?

DE TELLHEIM.

Très riche.

WERNER.

La demoiselle est-elle aussi bien disposée à votre égard que la soubrette ? Ce serait parfait.

DE TELLHEIM.

Que veux tu dire ?

SCÈNE X.

FRANÇOISE *sort de la chambre une lettre à la main.*
DE TELLHEIM, WERNER.

FRANÇOISE.

Monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Chère Françoise, je n'ai pas encore pu te souhaiter le bonjour.

FRANÇOISE.

Vous l'aurez déjà fait en pensée. Je sais que vous êtes bienveillant pour moi. Moi aussi j'ai les meilleurs sentiments. Mais ce n'est pas bien du tout d'inquiéter les gens qui ont de si bons sentiments à votre égard.

WERNER, *à part.*

Hum ! je commence à comprendre. C'est bien cela.

DE TELLHEIM.

C'est ma destinée, Françoise ! Lui as-tu remis ma lettre ?

FRANÇOISE.

Oui, et je vous rends...

(Elle lui tend la lettre).

DE TELLHEIM.

Sa réponse ?

FRANÇOISE.

Non, votre propre lettre.

DE TELLHEIM.

Quoi ! Elle ne veut pas la lire ?

FRANÇOISE.

Elle aurait bien voulu, mais... nous ne pouvons pas très bien lire votre écriture.

DE TELLHEIM.

Espiègle !

FRANÇOISE.

Et nous pensons que les lettres n'ont pas été inventées pour ceux qui peuvent s'entretenir verbalement dès qu'ils le veulent.

DE TELLHEIM.

Quel prétexte ! Il faut qu'elle la lise ! Cette lettre contient ma justification, tous les motifs et les raisons...

FRANÇOISE.

Mademoiselle veut les entendre de votre bouche et non les lire.

DE TELLHEIM.

Les entendre de ma bouche ? Pour que chacun de ses mots, chacun de ses gestes me trouble ; pour que dans chacun de ses regards je lise mieux l'étendue de ma perte !

FRANÇOISE.

Sans pitié. Prenez ! (*Elle lui remet la lettre*). Elle vous attend à trois heures. Elle veut sortir en voiture et voir la ville. Vous l'accompagnerez.

DE TELLHEIM.

L'accompagner ?

FRANÇOISE.

Et que me donnerez-vous pour que je vous laisse aller seuls tous deux ? Je resterai à la maison.

DE TELLHEIM.

Seuls !

FRANÇOISE.

Dans une belle voiture fermée.

DE TELLHEIM.

Impossible.

FRANÇOISE.

Si, si ! Dans la voiture, monsieur le major sera bien obligé de rester à sa place et ne pourra pas nous échapper. C'est précisément pour cela. Bref, vous viendrez,

monsieur le major, et à trois heures sonnant. Eh bien ! vous vouliez aussi me parler à moi seule. Qu'avez-vous donc à me dire ? C'est vrai, nous ne sommes pas seuls.

(Elle regarde Werner).

DE TELLHEIM.

Si, Françoise, nous serions seuls. Mais puisque mademoiselle de Barnhelm n'a pas lu ma lettre, je n'ai encore rien à te dire.

FRANÇOISE.

Ah ! nous serions quand même seuls ! Vous n'avez pas de secrets pour monsieur le maréchal des logis ?

DE TELLHEIM.

Non, je n'en ai pas.

FRANÇOISE.

Cependant, il me semble que vous devriez en avoir quelques-uns.

DE TELLHEIM.

Comment cela ?

WERNER.

Pourquoi, petite demoiselle ?

FRANÇOISE.

Surtout des secrets d'un certain genre. Tous les vingt, monsieur le maréchal des logis ?

(Elle lève les deux mains en l'air avec les doigts écartés).

WERNER.

Chut, chut ! petite demoiselle.

DE TELLHEIM.

Que veut dire ?

FRANÇOISE.

Preste, elle est au doigt, monsieur le maréchal des logis ?

(Comme si elle passait lestement une bague).

DE TELLHEIM.

Qu'avez-vous ?

WERNER.

Allons, petite, vous comprenez bien une plaisanterie, je pense ?

DE TELLHEIM.

Werner, tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit maintes fois, que sur certaines choses il ne faut pas plaisanter avec les femmes ?

WERNER.

Sur mon âme, je puis l'avoir oublié. Petite demoiselle, je vous en prie...

FRANÇOISE.

Bon ; si c'était une plaisanterie je veux vous pardonner pour cette fois.

DE TELLHEIM.

S'il faut absolument que je vienne, Françoise, tâche tout au moins que ta maîtresse lise ma lettre auparavant. Cela m'évitera le tourment de penser encore une fois, de dire encore une fois des choses que je voudrais tant oublier. Tiens, donne-la lui. (*Tandis qu'il retourne la lettre en la lui tendant il s'aperçoit qu'elle a été ouverte*). Mais que vois-je, Françoise ? Cette lettre a été décachetée.

FRANÇOISE.

Cela se peut bien. (*Elle l'examine*). En effet, elle est décachetée. Qui donc a pu l'ouvrir ? Pourtant nous ne l'avons certainement pas lue, monsieur le major, certainement pas. Nous ne voulons pas non plus la lire puisque son auteur viendra lui-même. Venez donc, monsieur le major, et, si vous m'en croyez, ne venez pas comme vous voilà fait : botté et à peine coiffé. Vous êtes très excusable, vous ne nous attendiez pas. Venez en souliers bas et faites-vous coiffer de frais. Vous m'avez une mine un peu trop martiale, un peu trop prussienne !

DE TELLHEIM.

Je te remercie, Françoise.

FRANÇOISE.

On dirait, à vous voir, que vous avez campé la nuit dernière.

DE TELLHEIM.

Tu peux avoir bien deviné.

FRANÇOISE.

Nous allons également nous habiller, puis déjeuner aussitôt. Nous vous garderions volontiers pour déjeuner, mais votre présence pourrait nous empêcher de manger, et voyez-vous, si éprise que nous soyons, nous n'en avons pas moins faim.

DE TELLHEIM.

Je m'en vais. Françoise, pendant ce temps, prépare-la un peu, afin qu'elle ne me pousse pas à devenir méprisable tant à ses yeux qu'aux miens. Viens, Werner, tu déjeuneras avec moi.

WERNER.

A table d'hôte, ici, dans cette maison ? Je ne pourrais manger une bouchée de bon cœur.

DE TELLHEIM.

Chez moi, dans ma chambre.

WERNER.

Alors je vous suis. Seulement un petit mot encore à la soubrette.

DE TELLHEIM.

Ceci ne me déplaît pas !

(Il sort).

SCÈNE XI.

WERNER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Eh bien, monsieur le maréchal des logis ?

WERNER.

Petite demoiselle, dois-je aussi, quand je reviendrai, être mieux arrangé ?

FRANÇOISE.

Venez comme vous voudrez, monsieur le maréchal des logis, mes yeux n'auront rien à vous reprocher. Mais mes oreilles ne devront que plus être sur leurs gardes avec vous. Vingt doigts, tous couverts de bagues. Eh, eh ! monsieur le maréchal des logis.

WERNER.

Non, fillette ; je voulais justement vous dire encore ceci : c'est une plaisanterie qui m'a échappé. Il n'y a là rien de vrai. On a bien assez d'une seule bague. J'ai cent et cent fois entendu dire au major qu'un soldat qui peut tromper une jeune fille n'est qu'une canaille. C'est aussi ce que je pense. Vous pouvez m'en croire. Il faut maintenant que je le rejoigne. Bon appétit, petite.

(Il sort).

FRANÇOISE.

Pareillement, monsieur le maréchal des logis. — Je crois que cet homme me platt.

(Elle veut rentrer dans la chambre au moment où mademoiselle de Barnhelm en sort).

SCÈNE XII.

MADemoiselle de BARNHELM, FRANÇOISE.

MADemoiselle de BARNHELM.

Le major est-il reparti ? Françoise, je crois que j'aurais été assez calme pour le garder ici.

FRANÇOISE.

Et je vais vous calmer davantage,

MADemoiselle DE BARNHELM.

D'autant mieux. Sa lettre, oh ! sa lettre ! Chaque trait révélait l'honnête homme, l'homme d'honneur. Chaque refus de m'épouser protestait de son amour. Il aura bien remarqué que nous avons lu sa lettre. Mais pourvu qu'il vienne. Viendra-t-il sûrement ? Il me semble tout de même, Françoise, qu'il y a un peu trop d'orgueil dans sa conduite. Car ne pas vouloir accepter son bonheur de la main de la bien-aimée, c'est de l'orgueil, de l'impardonnable orgueil ! S'il le laisse trop dominer, Françoise...

FRANÇOISE.

Vous ne voudrez plus de lui.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Eh quoi ! Le plaindrais-tu de nouveau, par hasard ? Non, chère petite folle, on ne repousse pas un homme à cause d'un unique défaut. Mais il m'est venu à l'esprit un tour que je vais lui jouer, pour punir un peu son orgueil par un identique orgueil.

FRANÇOISE.

Alors vous êtes redevenue bien tranquille, mademoiselle, puisque vous avez de nouveau envie de faire des niches.

MADemoiselle DE BARNHELM.

En effet ; viens seulement. Tu auras ton rôle à jouer,

(Elles rentrent dans la chambre).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

La chambre de Mademoiselle de Barnhelm.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADemoisELLE DE BARNHELM, *habillée richement mais avec goût* ; FRANÇOISE. *Elles se lèvent de table ; un domestique dessert.*

FRANÇOISE.

Il est impossible que vous soyez rassasiée, mademoiselle.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Crois-tu, Françoise ? Peut-être n'avais-je pas faim en me mettant à table.

FRANÇOISE.

Nous avons décidé de ne pas parler de lui pendant tout le repas. Mais je crois que nous aurions aussi dû nous promettre de ne pas penser à lui.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

En vérité, je n'ai pas pensé à autre chose.

FRANÇOISE.

Je m'en suis bien aperçue. Je pouvais parler de n'importe quoi, vous me répondiez tout de travers : (*Un autre domestique apporte le café*). Voici un breuvage plus favorable aux noirs soucis ! Le cher café propice à la mélancolie.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je ne me fais pas de soucis. Je pense seulement à la leçon que je veux lui donner. Tu m'as bien comprise, Françoise !

FRANÇOISE.

Oh ! oui ; le mieux serait qu'il nous épargne de la lui donner.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tu verras que je le connais à fond. L'homme qui me repousse maintenant avec toutes mes richesses voudra me disputer au monde entier sitôt qu'il croira que je suis malheureuse et délaissée.

FRANÇOISE, *très sérieuse.*

Et cela peut chatouiller agréablement l'amour-propre le plus raffiné.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Faiseuse de morale ! Voyez un peu ! tout à l'heure elle me morigénait sur ma vanité, maintenant sur mon amour-propre. Laisse seulement, chère Françoise. Tu pourras aussi faire ce que tu voudras avec ton maréchal des logis.

FRANÇOISE.

Mon maréchal des logis ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oui, quand même tu le nies, c'est ainsi. Je ne l'ai pas encore vu, mais d'après tout ce que tu m'as dit de lui je te prédis qu'il sera ton mari.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

RICCAUT, *encore dans la coulisse.*

E permesso, signor Maggiore¹ ?^a

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que cela ? Viendrait-on chez nous ?

(Elle va vers la porte).

RICCAUT.

Jé mé trompé. Ma di no. Jé né mé trompé pas. E la sua stanza^b .

FRANÇOISE.

Certainement, mademoiselle, ce monsieur croit encore trouver ici le major De Tellheim.

RICCAUT.

C'est bien céla. Il Maggiore di Tellheim. Giusto, bella fanciulla mia, è lui che cerco. Dove è c ?

FRANÇOISE.

Il ne demeure plus ici.

RICCAUT.

Come ? Il y a vingt-quatre heures à peina qu'il logeait ici. Et il né logé plous ici ? Où logé-t-il donc ?

MADemoisELLE DE BARNHELM, *s'avançant vers lui.*
Monsieur...

1. Dans toute cette scène le personnage de Riccaut s'exprime tantôt en français, tantôt dans un allemand très défectueux et comme un étranger peu familiarisé avec la langue. Afin de reproduire l'effet de cette scène, nous avons pris l'initiative de faire de Riccaut, aventurier français dans la pièce, un Italien qui parle tantôt sa langue, tantôt un français entaché d'accent méridional. Il nous a semblé que les quelques mots et phrases d'italien se comprendront aussi aisément que, pour les contemporains de Lessing, les bribes de français, qui émaillent le texte allemand et que nous avons reproduites à la fin du volume.

RICCAUT.

Ah ! Signora, signorina. Votre Grâce excusé.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Monsieur, votre erreur est bien excusable et votre surprise très naturelle. Le major de Tellheim a eu la bonté de m'abandonner sa chambre, parce que j'étais étrangère et ne savais où trouver abri.

RICCAUT.

Ah ! sono bene le sue politezze, E un galantissimo uomo, il Maggiore d.

MADemoiselle DE BARNHELM.

En revanche — et j'ai honte de l'avouer — j'ignore où il s'est installé.

RICCAUT.

Votré Gracé né sait pas ? E peccato ! mi rincresce . .

MADemoiselle DE BARNHELM.

J'aurais certainement dû m'en informer. Sans doute ses amis viendront encore le chercher ici.

RICCAUT.

Je suis très de ses amis, Votré Gracé.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tu ne sais pas non plus, Françoise ?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle.

RICCAUT.

J'aurais eu grand besoin de lui parler. J'é venais lui apporter una novella dont il sera bien content.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je le regrette d'autant plus. Pourtant j'espère le voir bientôt. Et s'il est indifférent par quelle bouche il apprendra cette nouvelle, je vous prierai, monsieur...

RICCAUT.

Parla italiano signorina ? Ma sicuro, come la vedo ! La domanda era molto incivile. Mi scusi, signorina !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Monsieur...

RICCAUT.

Non ? Votre Gracé n'è parlé pas italien ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

En Italie, monsieur, j'essaierais de le parler. Mais ici, pourquoi ? Je vois que vous me comprenez, monsieur, et moi aussi je pourrai certainement vous comprendre. Parlez donc comme vous préférerez.

RICCAUT.

Bien, bien. Jé puis aussi m'expliquer en français. Le diro dunque signorina... Je vous dirai donc, mademoiselle, qué jé quitte la tablé du ministre, ministre dé ? ministre dé ? comment s'appellé donc lé ministré, là-bas, dans la rue principale, sur la grandé placé ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tout m'est encore inconnu ici.

RICCAUT.

Enfin lé ministré du départément dé la guerré. J'ai déjeuné chez lui. Je déjeune al solito chez lui. Et l'on est venu à parler du major Tellheim ; e il ministro mi disse in confidenza perchè sua Eccellenza è uno di miei amici e non oi sono misteri fra noi. Son Excellence, voulais-jé diré, m'a confié qué l'affairé dé notré major est sul punto d'aboutir et dé bien aboutir. Il a fait un rapporto au roi, et là-dessus le roi, a tutt' affatto in favore del Maggiore. « Signore, mi disse Sua Eccellenza, voi capirete bene che tutto dipende della maniera colla quale fanno intravedere le cose al Re, e voi mi conoscete. Cio fa un bel ragazzo, quel Tellheim, e non so io che l'amate ? Gli amici dei miei amici sono i miei. Costa un poco caro al Re, questo Tellheim, ma non si servono i Rei per niente. Bisogna aiutarsi in questo mondo. E quando si tratta di

perdite, che le faccia il Re e non un uomo onesto come noi. Ecco il principio dal quale non mi stacco mai. Qué dit dé céla Votrè Gracé ? C'est un charmant hommé, n'est-ce pas ? Ah che Sua Eccellenza ha il cuore a posto &. Il m'a del resto assuré qué si lé major n'a pas encore reçu una lettera di mano régale, une lettre royale, qu'il l'aurait aujourd'hui infalliblement.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Certainement, monsieur, cette nouvelle sera des plus agréables au major de Tellheim. Je voudrais seulement pouvoir lui dire en même temps le nom de l'ami qui prend une si grande part à son bonheur.

RICCAUT.

Votre Gracé désire savoir mon nom ? Ella vede in me... Votrè Gracé voit en moi il cavaliere Riccaut de la Marlinière, Seigneur de Pret-au-Val, de la Branche de Prens d'Or. Votrè Gracé est bien étonnée dé voir qué jé suis d'uné si grandé, si hauté famillé qui est realmente di sangue réale. Bisogna dirle che io sono senza dubbio il cadetto il piu avventuroso che la casa abbia mai avuto. Jé suis en servicé depuis ma onzième année. Uné affaire d'onore m'obligea à fuir. Dépuis j'ai servi Sa Sainteté le Pape, la Républiqué de Saint-Marin, lé royaume de Pologne, les Pays-Bas jusqu'à cé qu'enfin jé sois arrivé ici. Ah ! Signorina ! Vorrei non aver mai visto quel paese ! Si l'on m'avait laissé au servicé des Pays-Bas, jé sérais maintenant pour lé moins colonel. Mais ici être toujours et éternellement capitano et encore, en fin de compte, un capitano remercié.

MADemoiselle DE BARNHELM.

C'est beaucoup de malheur !

RICCAUT.

Si signorina, eccomi costretto a lasciare l'ésercito e gettato sul lastrico !.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je vous plains beaucoup.

RICCAUT.

E buonissima. Signorina. Non, on né s'y connaît pas en mérite, ici. Un homme commé moi, le réformer. Un homme qui par dessus le marché s'est ruiné à cé service. J'y ai mis plus dé vingt millé liras. Qu'ai-je à présent? Tronchiamo la parola io non ha denaro e eccomi in faccia alla miseria j.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je vous plains bien sincèrement.

RICCAUT.

E buonissima, signorina. Mais comme on dit : un malheur né vient jamais seul, « un male non viene mai solo ». C'est ce qui m'est arrivé. Qu'est-ce qu'un galantuomo dé mon estrazione peut avoir comme ressource en dehors du jeu? J'ai toujours joué avec bonheur, aussi longtemps qué jé n'avais pas besoin dé la chancé. Depuis que j'en aurais besoin, io gioco con un destino che sorpassa ogni possibilita. Dépuis quinze jours il né s'en est pas passé un ou jé n'aie sauté. Io so bene ché era qualche cosa più del giuoco, perche fra i miei punti c'erano certe Dame. Jé né veux pas en dire plus long, il faut étre galant envers les dames. Elles m'ont encore invité aujourd'hui pour me donner ma rivincita; mais, Ella mi capisce, signorina k, il faut d'abord savoir de quoi vivré avant d'avoir dé quoi jouer.

MADemoiselle DE BARNHELM.

J'espère monsieur que...

RICCAUT.

E buonissima, signorina.

MADemoiselle DE BARNHELM, *prenant Françoise à part.*

Françoise, cet homme me fait vraiment pitié. Crois-tu qu'il prendrait en mal que je lui offre quelque chose ?

FRANÇOISE.

Il ne m'en fait pas l'effet.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Bien. Monsieur j'entends que vous jouez, que vous tenez la banque, sans doute à des endroits où il y a quelque chose à gagner. Je dois vous avouer que moi aussi, j'aime infiniment le jeu.

RICCAUT.

. Tante meglio, signorina. Tutta la gente di spirito amano appassionamente il giuco !.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Que j'aime beaucoup à gagner et que je confie volontiers mon argent à un homme qui sait jouer. Seriez-vous disposé, monsieur, à me prendre comme partenaire, à me donner une part dans votre banque ?

RICCAUT.

Come signorina, Ella vuole stare con me per meta ? Di tutto cuore ^m !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Avec peu de chose pour commencer.

(Elle va prendre de l'argent dans la cassette).

RICCAUT.

Ah ! signorina, come e delisiosa ⁿ !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Voici ce que j'ai gagné récemment : ce n'est que dix pistoles. Je suis en vérité confuse du peu.

RICCAUT.

Dà sempre, signorina, dà o !

(Il prend l'argent).

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Votre banque est sans doute très importante, monsieur ?

RICCAUT.

Oui, certainement, très importanté. Dix pistoles ! Votrè Gracé séra intéressée à ma banqué pour un tiers, un terzo. A vrai diré, pour un tiers de part il dévrait y avoir un peu plus. Mais avec uné bellé damé il né faut pas y régarder dé si près. Jé mé félicité de venir par là in unione avec Votrè Gracé, et da queste momente comincio a sperare nella mia Fortuna P.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mais je ne pourrai pas être présente lorsque vous jouerez, monsieur.

RICCAUT.

Votrè Gracé n'a n'a nul bésoin d'être présenté. Nous autrés joueurs, nous sommés d'honnétés gens entré nous.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Si nous sommes heureux, monsieur, vous m'apporterez ma part. Si nous sommes malheureux...

RICCAUT.

Je viendrai chercher de nouvelles recrues. N'est-cé pas, Votrè Gracé ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Les recrues pourraient manquer à la longue. Défendez notre argent en conséquence, monsieur.

RICCAUT.

Pour qui Votrè Gracé me prend-ellé ? Pour un nigaud ? Pour un triplé imbécile ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Excusez-moi.

RICCAUT.

Sono dei buoni, Signorina. Sa che cosa vuol significare ? Je compté parmi les plus ferrés.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mais cependant, monsieur...

RICCAUT.

Io so spaventare col facile vuoto r.

MADemoiselle DE BARNHELM, *avec surprise*.
Seriez-vous ?...

RICCAUT.

Io bare con facilità r.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Jamais !

RICCAUT.

Io accomodo la levata come mi piace t.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je pense cependant, monsieur, que vous n'allez pas...

RICCAUT.

Pas quoi, Votr  Grac  : pas quoi ? Dami un merlo da pelare e... u

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tricher au jeu !

RICCAUT.

Como signorina, chiama cio tricher ? Corregere la fortuna, incatenala nelle dita, essere sicuro del fatto suo v, vous appelez cela tricher. Oh ! comme la langue française est un  pauvre langu , une langu  sans nuancé.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Non, non, monsieur. Si vous avez l'intention...

RICCAUT.

Lascia mi fare, signorina et soyez tranquill . En quoi c la vous regarde-t-il comment j  joue ! Il suffit. D main ou Votr  Grac  me verra avec cent pistol s ou ne me verra plus du tout. Suo umilissimo, Signorina x.

(Il sort).

MADemoiselle DE BARNHELM, *le regardant sortir avec stupeur et dépit*.

C'est cette dernière alternative que je souhaite, monsieur, cette dernière !

SCÈNE III.

MADemoisELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *amèrement.*

Puis-je encore parler ? C'est magnifique .

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Moque-toi seulement ; je le mérite. (*Après un instant de réflexion et avec plus de calme*). Ne te moque pas, Françoise ; je ne le mérite pas.

FRANÇOISE.

Charmant ! C'est tout à fait réussi ce que vous avez fait là : vous avez remis un coquin sur pied.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

C'est à un malheureux que je pensais avoir affaire.

FRANÇOISE.

Et ce qu'il y a de mieux, c'est que le drôle vous prend pour quelqu'un des siens. Il faut que je lui coure après et que je lui reprenne l'argent. (*Elle veut sortir*).

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Françoise, ne laisse pas tout à fait refroidir le café ; verse.

FRANÇOISE.

Il faudra qu'il rende cet argent : vous avez changé d'avis, vous ne voulez pas être de jeu avec lui. Dix pistoles ! Vous voyez bien, mademoiselle, que c'était un mendiant. (*Mademoiselle de Barnhelm verse elle-même le café*). Qui donnerait autant à un mendiant ? Et encore vouloir lui épargner l'humiliation de mendier ! Quand par générosité le bienfaiteur fait mine de ne pas deviner le mendiant, le mendiant méconnaît le bienfaiteur. Vous l'aurez voulu,

mademoiselle, s'il prend votre don pour... je ne sais quoi (*Mademoiselle de Barnhelm tend une tasse à Françoise*). Voulez-vous me mettre tout à fait hors de moi? Je n'ai nulle envie de boire. (*Mademoiselle de Barnhelm dépose la tasse*). *Per dio* Votre Grâce, on ne s'y connaît pas en mérite ici. (*Elle imite l'accent de Riccaut*). Assurément non, puisqu'on laisse courir les coquins au lieu de les pendre.

MADemoiselle DE BARNHELM, *froide et pensive, tout en buvant*.

Ma petite, tu t'entends bien à juger les bonnes gens, mais quand veux-tu apprendre à supporter les mauvais? Ce sont aussi des gens cependant. Et souvent, de longtemps pas aussi mauvais qu'ils le paraissent. Il faut seulement chercher leurs bons côtés. Je m'imagine que cet étranger est surtout vaniteux. C'est par pure vanité qu'il se donne comme joueur sans scrupule; il ne veut pas paraître me devoir quelque chose; il veut s'épargner les remerciements. Peut-être va-t-il tout simplement payer ses dettes et, avec le reste, vivre chichement et sans bruit aussi longtemps qu'il pourra, sans songer au jeu. S'il en est ainsi, laisse-le chercher du renfort s'il veut. (*Elle lui donne le café*). Allons, assieds-toi. Mais dis-moi, est-ce que Tellheim ne devrait pas déjà être ici?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle, je ne puis ni chercher les bons côtés chez un vilain homme, ni chez un bon, les petits défauts.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Il doit sûrement venir?

FRANÇOISE.

Il ferait mieux de rester loin! Vous remarquez en lui, le meilleur des hommes, un peu d'orgueil et à cause de cela vous voulez cruellement le tourmenter!

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tu y reviens encore? Tais-toi; je veux absolument que

cela soit. Gare à toi si tu me gâtes ce plaisir, si tu ne dis et ne fais pas tout comme nous en avons décidé. Je te laisserai seule avec lui, et alors... Le voilà sans doute.

SCÈNE IV.

PAUL WERNER, *qui entre en se tenant raide comme s'il était de service*; MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Non, c'est seulement son cher maréchal des logis.

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Cher maréchal des logis. A qui se rapporte ce cher?

FRANÇOISE.

Ne le déconcertez pas, mademoiselle. Votre servante, monsieur le maréchal des logis. Quelle nouvelle nous apportez-vous ?

WERNER, *sans regarder Françoise, s'avance vers mademoiselle de Barnhelm.*

Le major de Tellheim fait présenter par moi, son maréchal de logis, ses plus humbles respects à mademoiselle de Barnhelm et lui fait dire qu'il sera ici dans un instant.

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Où reste-t-il donc ?

WERNER.

Votre Grâce voudra bien l'excuser ; nous sommes sortis avant le coup de trois heures pour nous rendre ici, mais le payeur général de l'armée a accosté le major, et comme avec ces messieurs la conversation n'en finit pas, le major m'a fait signe de venir rapporter l'incident à Votre Grâce.

MADemoISELLE DE BARNHELM.

Très bien, monsieur le maréchal des logis. Je souhaite

que le payeur général ait eu quelque chose d'agréable à dire au major.

WERNER.

Il est bien rare que ces messieurs aient quelque chose d'agréable à dire aux officiers. Votre Grâce a-t-elle des ordres à me donner ?

(Il va pour se retirer).

FRANÇOISE.

Eh ! vous voulez déjà partir, monsieur le maréchal des logis ? Ne pourrions-nous pas causer un peu !

WERNER, *à Françoise, doucement et gravement.*

Pas ici, petite. Ce serait manquer au respect et à la subordination. Mademoiselle !...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Je vous remercie de votre peine, monsieur le maréchal des logis. J'ai eu plaisir à faire votre connaissance. Françoise m'a dit beaucoup de bien de vous.

(Werner toujours raide fait un salut et sort).

SCÈNE V

MADemoisELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

C'est là ton maréchal, Françoise ?

FRANÇOISE.

L'intonation ironique ne me permet pas de m'arrêter encore une fois à relever ce ton. Oui, mademoiselle, c'est mon maréchal des logis. Vous le trouvez sans doute un peu raide et guindé. Il m'a aussi fait cet effet maintenant. Mais je vois bien qu'il a cru devoir, devant Votre Grâce, être comme à la parade. Et quand les soldats sont à la

parade... ils ont certainement plus l'air de mannequins que d'hommes. Il faudrait le voir et l'entendre quand il est lui-même.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Oui, c'est ce qu'il faudrait bien...

FRANÇOISE.

Il doit encore être dans la grande salle. Ne puis-je aller l'y rejoindre et causer avec lui ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

C'est bien à regret que je te refuse ce plaisir. Il faut que tu restes ici, Françoise. Il faut que tu sois présente à notre entretien. Il me vient encore quelque chose à l'esprit. (*Elle enlève sa bague*). Tiens, prends ma bague, mets-la de côté et donne-moi celle de Tellheim.

FRANÇOISE.

Pourquoi donc !

MADemoisELLE DE BARNHELM, *tandis que Françoise cherche l'autre bague.*

Je ne le sais pas très bien moi-même, mais il me semble que j'entrevois quelque chose où cela pourrait me servir. On frappe ! Donne vite. (*Elle la met*). C'est lui !

SCÈNE VI.

DE TELLHEIM, *dans le même costume, mais selon la recommandation de Françoise, en tenue plus soignée*, MADemoisELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, vous voudrez bien excuser mon retard...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Oh ! monsieur le major, nous ne voulons pas prendre ensemble les choses aussi militairement. Puisque vous

êtes là ! Et l'attente d'un plaisir est encore un plaisir. Eh bien ? (*Elle le regarde en souriant*). Cher Tellheim, n'étions-nous pas comme des enfants tout à l'heure !

DE TELLHEIM.

Oui, mademoiselle, comme des enfants qui se butent alors qu'ils devraient obéir, se laisser guider en toute confiance.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Nous allons sortir en voiture, cher ami, voir un peu la ville, puis aller à la rencontre de mon oncle.

DE TELLHEIM.

Comment ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Voyez-vous, nous n'avons même pas pu nous dire l'essentiel. Oui, il viendra aujourd'hui même. Un hasard seul est cause que je sois arrivée un jour avant lui.

DE TELLHEIM.

Le comte de Bruchsall ? Il est de retour ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Les troubles de la guerre l'avaient poussé en Italie ; la paix l'a ramené. Ne vous faites pas de souci, Tellheim. Si nous envisagions autrefois de sa part une forte opposition à notre union...

DE TELLHEIM.

A notre union...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Il vous est acquis. Il a entendu dire trop de bien de vous par trop de gens pour qu'il en soit autrement. Il brûle de connaître l'homme que son unique héritière a choisi. Il vient comme oncle, comme tuteur, comme père, pour me donner à vous.

DE TELLHEIM.

Ah mademoiselle pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre ? Pourquoi n'avez-vous pas voulu la lire ?

MADemoiselle de BARNHELM.

Votre lettre ? Oui je me rappelle que vous m'en avez envoyé une. Qu'y avait-il donc avec cette lettre, Françoise ? L'avons-nous lue ou ne l'avons-nous pas lue ? Que m'écriviez-vous donc, cher Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Ce que me commandait l'honneur.

MADemoiselle de BARNHELM.

Et c'est assurément de ne pas planter là une honnête jeune fille qui vous aime, voilà ce que l'honneur commande. J'aurais certainement dû lire votre lettre. Mais ce que je n'ai pas lu, je l'entends.

DE TELLHEIM.

Oui, il faut que vous l'entendiez.

MADemoiselle de BARNHELM.

Non, je n'ai pas même besoin de l'entendre. Cela va de soi. Seriez-vous capable d'une telle vilenie que de ne plus vouloir de moi maintenant ? Savez-vous que je serais déshonorée pour le restant de mes jours ? Mes payses me montreraient au doigt en disant : C'est elle, voici mademoiselle de Barnhelm qui s'imaginait, parce qu'elle est riche, qu'elle aurait le vaillant Tellheim ; comme si les hommes vaillants étaient à avoir pour de l'argent. Voilà ce qu'elles diraient, car mes payses sont toutes jalouses de moi. Elles ne peuvent nier que je sois riche, mais elles ne veulent pas admettre qu'à part cela je sois une jeune fille assez bonne pour valoir mon mari. N'est-il pas vrai, Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Oui, oui, mademoiselle. Je reconnais là vos compatriotes. Comme elles vont vous envier féroceement un officier remercié, atteint dans son honneur, un estropié, un mendiant !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et vous seriez tout cela ? J'ai déjà entendu quelque chose d'analogue ce matin, si je ne me trompe. Il y a là un mélange de bien et de mal. Examinons chaque chose de plus près. Vous êtes congédié, dites-vous ? Je croyais que votre régiment avait simplement été incorporé à d'autres. Comment se fait-il que l'on n'ait pas maintenu un homme de votre mérite ?

DE TELLHEIM.

Il est arrivé ce qui devait arriver. Les chefs se sont convaincus qu'un soldat agissait fort peu par sympathie pour eux, pas beaucoup plus par devoir, mais uniquement pour sa propre gloire. Que peuvent-ils alors lui devoir ? La paix leur a rendu plusieurs de mes semblables superflus, et, à la fin, il n'y a personne dont ils ne puissent se passer.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous parlez comme doit parler un homme qui en revanche peut très bien se passer des grands. Et jamais ils ne vous ont été plus inutiles qu'à présent. Je dis grand merci aux « grands » d'avoir renoncé à leurs prétentions sur un homme que j'aurais de très mauvais gré partagé avec eux. C'est à moi que vous obéirez, Tellheim, vous n'avez pas besoin d'autres maîtres. Vous trouver licencié ! J'aurais à peine osé rêver ce bonheur. Mais vous n'êtes pas seulement licencié, vous êtes plus. Qu'êtes-vous de plus ? Un infirme, disiez-vous ? Eh bien ! (*Elle le considère des pieds à la tête*). L'infirmes est encore assez droit et entier, il me semble, encore assez sain et fort. Cher Tellheim, si vous comptez sur la perte de vos membres pour pouvoir mendier, je vous prédis qu'il y a peu de portes où vous recevrez quelque chose, à moins d'aller frapper chez des jeunes filles au cœur tendre comme moi.

DE TELLHEIM.

Je n'entends en ce moment que la jeune fille malicieuse, chère Minna.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Et moi, je n'entends dans votre reproche que le « chère Minna ». Je ne veux plus être malicieuse, car je veux croire que vous êtes sans-aucun doute un peu infirme. Une balle vous a quelque peu paralysé le bras droit. Pourtant, à tout bien considérer, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose : je serai d'autant plus à l'abri de vos coups !

DE TELLHEIM.

Mademoiselle !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Vous voulez dire que vous serez d'autant moins à l'abri des miens ? Enfin, cher Tellheim, j'espère que nous n'en arriverons pas là.

DE TELLHEIM.

Vous riez, mademoiselle ; je regrette seulement de ne pouvoir rire avec vous.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Pourquoi non ? Qu'avez-vous contre le rire ? Ne peut-on pas tout en riant être très sérieux ? Cher ami, le rire nous fait rester beaucoup plus raisonnable que le chagrin. En voilà la preuve. Moi, en rieuse amie, je juge beaucoup mieux votre situation que vous-même. Parce que vous êtes licencié, vous vous imaginez que votre honneur est atteint ; parce que vous avez reçu un coup dans le bras, vous vous croyez estropié ! Est-ce juste cela ? N'est-ce pas de l'exagération ? Et est-ce ma faute si toutes les exagérations prêtent à rire ? Je parie que si j'examinais maintenant le mendiant, il ne résisterait pas mieux. Vous aurez perdu une, deux ou trois fois votre équipement ; quelques fonds seront aussi partis à la dérive chez tel ou tel banquier ; vous n'espérez plus recevoir telle ou telle

avance que vous aviez faite pendant votre service : mais êtes-vous un mendiant pour cela ? Quand même il ne vous resterait rien d'autre que ce que mon oncle vous apporte...

DE TELLHEIM,

Votre oncle, mademoiselle, ne m'apportera rien.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Rien que les deux mille pistoles que vous avez généreusement avancées à nos États.

DE TELLHEIM.

Que n'avez-vous lu ma lettre, mademoiselle !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Eh bien ! oui, je l'ai lue. Mais ce que j'y ai lu sur ce point, m'est une véritable énigme. Il est impossible que l'on veuille vous faire grief d'une action généreuse. Expliquez-moi...

DE TELLHEIM.

Vous vous souvenez, mademoiselle, que j'avais ordre de pousser la rentrée immédiate des contributions avec la dernière rigueur. Je voulus m'épargner cette rigueur et j'avancai moi-même les sommes manquantes.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Certes, je m'en souviens. Je vous aimais à cause de cela sans même vous avoir vu.

DE TELLHEIM.

Les États me donnèrent une lettre de change, qu'à la signature de la paix, je voulus mettre parmi les dettes à ratifier. La lettre fut reconnue comme valable, mais on m'en contesta la propriété. On souriait ironiquement lorsque j'affirmais avoir fourni comptant la somme. On la considéra comme un acte de corruption, comme une gratification des États pour être rapidement tombé d'accord avec eux sur la somme la moins élevée et que je n'avais pouvoir d'accepter qu'en cas d'absolue nécessité. La lettre

sortit ainsi de mes mains, et si elle est payée, ce n'est certes pas à moi qu'elle le sera. C'est par là, mademoiselle, que je me considère comme atteint dans mon honneur, et non par mon renvoi que j'aurais sollicité si on ne me l'avait signifié. Vous voilà grave, mademoiselle. Pourquoi ne riez-vous pas ? Ha ha ha, je ris bien !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Étouffez ce rire, Tellheim. Je vous en conjure. C'est l'effroyable rire de la misanthropie. Non, vous n'êtes pas l'homme qui regrette une bonne action parce qu'elle a des suites fâcheuses pour lui. Non ; il est impossible que ces conséquences fâcheuses persistent. La vérité se fera jour. Le témoignage de mon oncle, de tous nos états...

DE TELLHEIM.

Votre oncle ! Vos états. Ha ha ha !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Votre rire me tue, Tellheim. Si vous croyez à la vertu et à la Providence, Tellheim, ne riez pas ainsi. Je n'ai jamais entendu de blasphèmes qui soient plus atroces que votre rire... Et puis mettons les choses au pis ! Si l'on veut absolument vous méconnaître ici, on ne pourra pas vous méconnaître chez nous. Non, nous ne pouvons vous méconnaître, Tellheim, et nous ne le ferons pas. Et si nos États ont le moindre sentiment d'honneur je sais ce qu'ils auront à faire. Pourtant je ne suis pas même sage : à quoi bon ? Supposez, Tellheim, que vous ayez perdu ces deux mille pistoles un soir de folie. Le roi a été pour vous une carte malheureuse, la dame (*Elle se désigne*) vous sera d'autant plus favorable. La Providence, croyez-moi, protège toujours l'homme intègre et souvent même le compense par avance. L'acte qui devait un jour vous coûter deux mille pistoles m'a conquise à vous. Sans cet acte, je n'aurais jamais été désireuse de vous connaître. Vous savez que je suis venue sans être invitée à la pre-

mière réunion où je pouvais vous trouver. J'y suis venue seulement à cause de vous. J'y suis venue dans le ferme dessein de vous aimer — je vous aimais déjà — dans le ferme dessein de vous posséder, quand même je vous trouverais aussi noir et aussi laid que le More de Venise. Vous n'êtes ni aussi noir ni aussi laid; vous ne serez pas non plus aussi jaloux. Mais Tellheim, Tellheim, vous avez cependant beaucoup de ressemblance avec lui! Oh! ces hommes sauvages et inflexibles qui ne fixent jamais leurs yeux hagards que sur le fantôme de l'honneur et qui s'endurcissent contre tout autre sentiment! Levez les yeux, Tellheim, regardez-moi! (*Plongé dans ses pensées, il reste immobile, fixant toujours le même endroit*). A quoi pensez-vous? Vous ne m'entendez pas?

DE TELLHEIM, *absorbé*.

Oh si, mais dites-moi, cependant, mademoiselle : comment le More était-il arrivé au service de Venise? N'avait-il pas de patrie? Pourquoi vendait-il son bras et son sang à un état étranger?

MADemoisELLE DE BARNHELM, *effrayée*.

Où en êtes-vous, Tellheim? Il est temps que nous nous arrêtions. Venez. (*Elle le prend par la main*). Françoise, fais avancer la voiture.

DE TELLHEIM, *qui dégage sa main de celle de mademoiselle de Barnhelm et suit Françoise*.

Non, Françoise; je ne puis avoir l'honneur d'accompagner mademoiselle. Mademoiselle, laissez-moi encore aujourd'hui ma saine raison et congédiez-moi. Vous êtes en passe de me la faire perdre. Je résiste autant que je puis. Mais puisque je suis encore maître de moi, écoutez, mademoiselle, ce que j'ai fermement décidé et ce dont rien au monde ne doit me détourner : s'il n'y a pas pour moi un coup heureux, si la face des choses n'est pas complètement changée, si...

MADemoiselle de BARNHEIM.

Il faut que je vous interrompe, monsieur le major. Nous aurions dû lui dire cela de suite, Françoise ; mais aussi tu ne me fais penser à rien. Notre entretien eût été tout autre si j'avais commencé par la bonne nouvelle que le chevalier de la Marlinière était justement venu vous annoncer.

DE TELLHEIM.

Le chevalier de la Marlinière ? qui est-ce ?

FRANÇOISE.

C'est peut être un excellent homme, monsieur le major, excepté...

MADemoiselle de BARNHEIM.

Tais-toi, Françoise. C'est également un officier licencié, qui après avoir servi en Hollande...

DE TELLHEIM.

Ah ! le lieutenant Riccaut.

MADemoiselle de BARNHEIM.

Il affirmait être de vos amis.

DE TELLHEIM.

J'affirme n'être pas des siens.

MADemoiselle de BARNHEIM.

Et je ne sais quel ministre lui avait confié que votre affaire allait avoir une solution heureuse. Il doit y avoir en route un écrit royal à votre adresse.

DE TELLHEIM.

Comment Riccaut et un ministre peuvent-ils se trouver ensemble ? Pourtant, il pourrait y avoir quelque chose de vrai, car tout à l'heure le trésorier général m'a déclaré que le roi avait repoussé les accusations émises contre moi ; que je pourrais reprendre mon engagement d'honneur, donné par écrit, de ne pas partir avant d'être complètement déchargé. Mais il est probable que ce sera tout. On veut sans doute se débarrasser de moi. Mais en se

trompe, je ne partirai pas. Je périrai plutôt ici dans la dernière misère sous les yeux de mes calomniateurs !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Homme obstiné !

DE TELLHEIM.

Je ne veux pas de grâce, je veux de la justice. Mon honneur...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

L'honneur d'un homme comme vous...

DE TELLHEIM, *emporté.*

Non, mademoiselle ; vous pouvez bien juger de toutes choses excepté de celle-ci. L'honneur n'est pas la voix de notre conscience, ni le témoignage de quelques gens de bien.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Non, non, je sais bien. L'honneur... c'est l'honneur.

DE TELLHEIM.

Bref, mademoiselle. Vous ne m'avez pas laissé parler. Je voulais dire ceci : si l'on détient outrageusement mon bien, si mon honneur ne reçoit pas la plus complète satisfaction, je ne saurais, mademoiselle, être à vous ; je n'en suis pas digne aux yeux du monde. Mademoiselle de Barnhelm mérite un mari intègre. C'est un misérable amour que celui qui n'aurait pas scrupule d'exposer ce qu'il aime au mépris ; c'est un homme misérable que celui qui n'a pas honte de devoir tout son bonheur à une femme dont la tendresse aveugle...

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Parlez-vous sérieusement monsieur le major ? (*Elle lui tourne brusquement le dos*). Françoise !

DE TELLHEIM.

Ne soyez pas fâchée, mademoiselle.

MADemoisELLE DE BARNHELM, *à part à Françoise.*

Il serait temps maintenant ; que me conseilles-tu ?

FRANÇOISE.

Je ne conseille rien. Mais certainement il vous en fait un peu trop voir...

DE TELLHEIM, *venant les interrompre.*

Vous êtes fâchée, mademoiselle...

MADemoisELLE DE BARNHELM, *ironique.*

Moi ? pas le moins du monde.

DE TELLHEIM.

Si je vous aimais moins...

MADemoisELLE DE BARNHELM, *même ton.*

Oh ! certainement ce serait mon malheur. Et voyez-vous, monsieur le major, je ne veux pas non plus votre malheur. Il faut aimer avec désintéressement. Il est bon que je n'aie pas été plus franche ! Car votre commisération m'eût peut-être accordé ce que votre amour me refuse.

(Elle retire lentement la bague de son doigt).

DE TELLHEIM.

Que voulez-vous dire par là, mademoiselle ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Non, aucun de nous deux n'est appelé à rendre l'autre plus heureux ou plus malheureux. Un véritable amour le veut ainsi. Je vous crois monsieur le major, et je sais que vous avez trop d'honneur pour pouvoir méconnaître l'amour.

DE TELLHEIM.

Vous moquez-vous, mademoiselle ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Tenez, reprenez cette bague par laquelle vous m'aviez assuré votre fidélité. *(Elle lui tend la bague).* C'en est fait. Nous voulons oublier que nous nous sommes connus.

DE TELLHEIM.

Qu'entends-je ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Ceci vous étonne ? Prenez, monsieur. Vous ne m'avez pourtant pas joué une comédie ?

DE TELLHEIM, *prenant la bague.*

Dieu ! Minna peut-elle parler ainsi ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

S'il y a un cas où vous ne pouvez pas être à moi, je ne puis, moi, être vôtre en aucun cas. Votre malheur est probable ; le mien est certain. Adieu.

(Elle veut sortir).

DE TELLHEIM.

Que faites-vous, bien chère Minna ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Monsieur, vous m'offensez à présent par cette appellation familière.

DE TELLHEIM.

Qu'avez-vous, mademoiselle ? Où allez-vous ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Laissez-moi vous cacher mes pleurs, traître !

(Elle sort).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Ses pleurs ? Et je devrais la laisser. *(Il veut la suivre).*

FRANÇOISE, *le retenant.*

Eh non ! monsieur le major ! Vous n'allez pas la suivre dans sa chambre à coucher ?

DE TELLHEIM.

Son malheur ? Ne parlait-elle pas de malheur ?

FRANÇOISE.

Assurément ! Le malheur de vous perdre, après...

DE TELLHEIM.

Après, après quoi ? Il y a quelque chose là-dessous. Qu'est-ce Françoise ? Parle !

FRANÇOISE.

Après, voulais-je dire, vous avoir tant sacrifié.

DE TELLHEIM.

Sacrifié à moi ?

FRANÇOISE.

En deux mots voilà. Il vaut beaucoup mieux pour vous, monsieur le major, que vous vous soyez dégagé. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? La chose ne saurait pourtant rester longtemps secrète. Nous avons fui. Le comte de Bruchsall a déshérité mademoiselle, parce qu'elle ne voulait accepter aucun mari de sa main. Elle a tout abandonné, tout dédaigné. Que nous restait-il à faire ? Nous nous sommes décidées à chercher celui auquel...

DE TELLHEIM.

J'en sais assez. Viens, je veux me jeter à ses pieds.

FRANÇOISE.

A quoi pensez-vous ? Allez-vous-en plutôt et rendez grâce à votre bonne chance.

DE TELLHEIM.

Misérable ! Pour qui me prends-tu ? — Non, chère Françoise, ce conseil ne venait pas de ton cœur. Pardonne à mon dépit.

FRANÇOISE.

Me m'arrêtez pas plus longtemps. Il faut que j'aille voir ce qu'elle fait. Il pourrait bien lui être arrivé quelque chose. Allez ! Vous reviendrez plutôt, si vous voulez absolument revenir. *(Elle entre dans la chambre où s'est réfugiée mademoiselle de Barnhelm).*

SCÈNE VIII.

DE TELLHEIM.

Mais Françoise !... Je vous attends ici. — Non, ceci est plus pressant. Si elle voit mon repentir, elle ne pourra me refuser mon pardon ! J'ai besoin de toi maintenant, honnête Werner. Non Minna, je ne suis pas un traître.

(Il sort précipitamment).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

—

La grande salle.

SCÈNE PREMIÈRE

DE TELLHEIM, *entrant d'un côté* et WERNER, *de l'autre*.

DE TELLHEIM.

Ah ! Werner ! Je te cherche partout ! Où donc étais-tu fourré ?

WERNER.

Et moi je vous cherchais aussi, monsieur le major, c'est comme ça, on se court après. Je vous apporte une bien bonne nouvelle.

DE TELLHEIM.

Je n'ai que faire maintenant de tes nouvelles : j'ai besoin de ton argent. Vite, Werner, donne-moi tout ce que tu as et puis tâche de m'en procurer autant que tu pourras.

WERNER.

Monsieur le major ? Eh bien, sur ma pauvre âme, ne le disais-je pas ? Il voudra m'emprunter de l'argent quand il en aura lui-même à donner.

DE TELLHEIM.

Tu ne cherches pourtant pas de faux-fuyants ?

WERNER

Afin que je n'aie rien à lui reprocher, il me le prend avec la main droite pour me le rendre avec la main gauche.

DE TELLHEIM.

Ne m'arrête pas, Werner ! J'ai le sincère désir de te le rendre, mais quand et comment, Dieu seul le sait !

WERNER.

Alors vous ne savez pas que la caisse royale a ordre de vous payer votre argent ? Je viens justement de l'apprendre chez...

DE TELLHEIM.

Que chantes-tu là ? Que t'es-tu laissé raconter ? Tu ne comprends donc pas que si c'était vrai je serais le premier à le savoir ? Bref Werner, de l'argent, de l'argent !

WERNER.

Eh oui ! avec plaisir. Voici déjà quelque chose, les cent louis d'or et les cent ducats.

(Il lui donne les deux).

DE TELLHEIM.

Les cent louis d'or, Werner, va vite les apporter à Juste. Qu'il dégage immédiatement la bague qu'il a portée ce matin. Mais où prendras-tu le reste, Werner ? il me faut beaucoup plus.

WERNER.

Comptez sur moi ! L'homme auquel j'ai vendu mon bien demeure en ville. Le solde du paiement devait seulement m'être versé dans quinze jours il est vrai, mais l'argent est tout prêt, et en déduisant un demi pour cent...

DE TELLHEIM.

Eh bien oui, cher Werner ! Tu vois que je n'ai recours qu'à toi. Il faut aussi que je te confie tout. Mademoiselle de Barnhelm que tu as vue ici, est malheureuse.

WERNER.

Oh ! misère !

DE TELLHEIM.

Mais demain elle sera ma femme.

WERNER.

Oh ! bonheur !

DE TELLHEIM.

Et après-demain je partirai avec elle. Je puis, je veux m'en aller. Plutôt tout laisser en plan ici. Qui sait où le bonheur m'attend ? Si tu veux, Werner, viens aussi. Nous reprendrons du service.

WERNER.

Vraiment ? Mais apparemment où l'on fait la guerre, monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Et où donc sans cela ? Va, cher Werner, nous en reparlerons.

WERNER.

O mon cher major ! Après-demain seulement ? Pourquoi pas demain plutôt ? Je vais déjà tout préparer. En Perse, monsieur le major, il y a une guerre fameuse. Qu'en pensez-vous ?

DE TELLHEIM.

Nous y réfléchirons. Va seulement, Werner.

WERNER.

Hourrah ! Vive le prince Héraclius !

(Il sort).

SCÈNE II.

DE TELLHEIM.

Que se passe-t-il en moi ? Toute mon âme a reçu un élan nouveau. Mon propre malheur m'abattait, me rendait irritable, imprévoyant, timoré, indolent. Son malheur à elle me relève ; je jette autour de moi un regard libre ; je me sens assez de force et de volonté pour pouvoir tout entreprendre pour elle. Qu'est-ce que j'attends ?

(Il se dirige vers la chambre de Mademoiselle de Barnhelm.
Françoise en sort).

SCÈNE III.

FRANÇOISE, DE TELLHEIM.

FRANÇOISE.

C'est bien vous, en effet. Il me semblait entendre votre voix. Que voulez-vous, monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Ce que je veux ?... Que fait ta maîtresse ?... Viens !

FRANÇOISE.

Elle va, dans un instant, sortir en voiture.

DE TELLHEIM.

Seule ? Sans moi ? Pour aller où ?

FRANÇOISE.

Avez-vous oublié, monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Où as-tu l'esprit, Françoise ? Je l'ai irritée et elle a été blessée, mais je lui demanderai pardon et elle m'excusera.

FRANÇOISE.

Quoi ? Après avoir repris votre bague, monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Ah ! c'est dans un moment de stupeur que je l'ai fait. C'est maintenant seulement que je repense à cette bague ? Où l'ai-je donc ? (*Il cherche.*) La voici !

FRANÇOISE.

Est-ce bien elle ? (*A part, tandis qu'il la remet en poche.*) Si seulement il la regardait de plus près.

DE TELLHEIM.

Elle me l'imposa avec une telle dureté. J'ai déjà oublié cette dureté. Un cœur trop plein ne saurait peser les

mots. Mais elle ne se refusera pas non plus à reprendre la bague. N'ai-je pas encore la sienne ?

FRANÇOISE.

Elle l'attend en échange. Où l'avez-vous donc, monsieur le major ? Montrez-la moi.

DE TELLHEIM, *un peu embarrassé.*

J'ai... oublié de la mettre... Juste... Juste va me l'apporter tout à l'heure.

FRANÇOISE.

L'une doit être presque pareille à l'autre ; alors laissez-moi voir celle-ci, j'aime tant à voir ces choses-là.

DE TELLHEIM.

Une autre fois, Françoise. Maintenant, viens.

FRANÇOISE, *à part.*

Il ne veut absolument pas qu'on le tire d'erreur.

DE TELLHEIM.

Que dis-tu ? Erreur ?

FRANÇOISE.

C'est une erreur, dis-je, de croire que mademoiselle soit encore un bon parti. Sa fortune personnelle n'est pas du tout considérable ; avec des comptes tant soit peu intéressés les tuteurs pourraient absolument la réduire à rien. Elle attendait tout de son oncle, mais cet oncle cruel...

DE TELLHEIM.

Laisse-le donc. Ne suis-je pas homme à pouvoir un jour lui remplacer tout cela ?

FRANÇOISE.

Vous entendez ? Elle sonne. Il faut que je rentre.

DE TELLHEIM.

Je viens avec toi.

FRANÇOISE.

Non, pour l'amour du ciel ! Elle m'a expressément

défendu de vous parler. Au moins, venez seulement un moment après moi.

(Elle rentre).

SCÈNE IV.

DE TELLHEIM, lui parlant encore.

Annonce-moi!... Parle pour moi, François!... Je te suis à l'instant. — Que vais-je lui dire? Quand le cœur peut parler, point n'est besoin de préparation. La seule difficulté qu'il faudrait adroitement savoir tourner, c'est la retenue, le scrupule qu'elle a mis à se jeter, malheureuse, dans mes bras, le soin qu'elle a pris de m'éblouir d'un bonheur qu'elle a perdu à cause de moi. Cette défiance de mon honneur, de sa réelle valeur personnelle, il faut l'excuser à ses propres yeux. Aux miens, elle est tout excusée. Ah! la voici.

SCÈNE V.

MADemoisELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE,
DE TELLHEIM.

MADemoisELLE DE BARNHELM, en sortant, comme si elle ne s'apercevait pas de la présence de Tellheim.

La voiture est-elle avancée, François? Mon éventail.

DE TELLHEIM, s'approchant d'elle.

Où allez-vous, mademoiselle?

MADemoisELLE DE BARNHELM, avec une froideur affectée.

Je sors, monsieur le major. Je devine pourquoi vous avez pris la peine de revenir : vous vouliez me rendre aussi ma bague. Bien, monsieur le major. Ayez la bonté de la remettre à François. Je n'ai pas de temps à perdre.

(Elle veut sortir).

DE TELLHEIM, *se plaçant devant elle.*

Mademoiselle ! Ah qu'ai-je appris, mademoiselle ! Je ne méritais pas tant d'amour.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Quoi ! Françoise... Tu as...

FRANÇOISE.

Tout dit à monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Ne m'en veuillez pas, mademoiselle. Je ne suis pas un traître. A cause de moi vous avez beaucoup perdu aux yeux du monde, mais non aux miens. A mes yeux vous êtes infiniment rehaussée par cette perte. Mais elle était encore trop récente pour vous, vous craigniez qu'elle ne fît sur moi une impression trop défavorable, vous vouliez tout d'abord me la cacher. Je ne me plains pas de cette défiance. Elle provenait du désir de me garder. Ce désir fait mon orgueil. Vous m'avez trouvé moi-même malheureux et vous ne vouliez pas joindre le malheur au malheur. Vous ne pouviez pas deviner combien votre malheur me ferait oublier le mien.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Tout cela est fort bien, monsieur le major !... Mais enfin, ce qui est fait est fait. Je vous ai libéré de vos engagements ; en reprenant votre bague...

DE TELLHEIM.

Je n'ai consenti à rien ! Bien plutôt, je me considère comme plus lié que jamais. Vous êtes à moi, Minna, à moi pour toujours. (*Il tire la bague*). Recevez-la pour la seconde fois, en gage de ma fidélité.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Moi, reprendre cette bague ? cette bague !

DE TELLHEIM.

Oui, chère Minna, oui !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Que me demandez-vous là ?

DE TELLHEIM.

Vous avez pour la première fois accepté cette bague de ma main alors que nos deux conditions étaient également heureuses. Elles ne sont plus heureuses mais elles sont de nouveau égales ; l'égalité a toujours été la plus ferme base de l'amour. Permettez, chère Minna.

(Il lui prend la main pour lui mettre la bague).

MADemoiselle DE BARNHELM.

Quoi ! par la force, monsieur le major ? Non il n'y a pas de force au monde qui puisse me contraindre à reprendre cette bague. Pensez-vous, par hasard, que je manque de bagues ? Vous voyez bien *(Elle montre sa bague)* que j'en ai là une qui ne le cède en rien à la vôtre.

FRANÇOISE.

S'il ne s'aperçoit encore de rien !

DE TELLHEIM, *lâchant la main de mademoiselle de Barnhelm.*

Qu'est-ce à dire... Je vois mademoiselle de Barnhelm, mais ce n'est pas elle que j'entends... C'est un ton de comédie, mademoiselle. Pardonnez que j'emploie le mot après vous.

MADemoiselle DE BARNHELM, *de son ton naturel.*

Ce mot vous a-t-il blessé, monsieur le major ?

DE TELLHEIM.

Il m'a fait mal.

MADemoiselle DE BARNHELM, *émue.*

C'est ce qu'il n'aurait pas dû, Tellheim. Pardonnez-moi, Tellheim.

DE TELLHEIM.

Ah ! ce ton affectueux me dit que vous revenez à vous, mademoiselle ; que vous m'aimez encore, Minna.

FRANÇOISE.

Bientôt la plaisanterie aurait été trop loin !

MADemoiselle DE BARNHELM, *impérieusement*.

Si tu voulais bien ne pas te mêler de nos affaires, François, s'il te plaît.

FRANÇOIS, *à part et déconcertée*,
N'est-ce pas encore assez ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oui, monsieur, ce serait de la vanité féminine que de me donner pour froide et hautaine. Assez de cela. Vous méritez de me trouver aussi sincère que vous l'êtes vous-même. Je vous aime encore, Tellheim, je vous aime encore, mais malgré cela...

DE TELLHEIM.

N'en dites pas plus, chère Minna, n'en dites pas plus.
(*Il prend encore une fois la main de mademoiselle de Barnhelm pour lui mettre la bague*).

MADemoiselle DE BARNHELM, *retirant sa main*.

Mais malgré cela et pour cela même, je ne veux plus ; jamais plus. A quoi pensez-vous, monsieur le major ? J'estime que vous avez assez de votre propre malheur. Il faut que vous restiez ici, il faut que vous obteniez la plus complète satisfaction, dussiez-vous périr dans la dernière misère sous les yeux de vos calomniateurs.

DE TELLHEIM.

C'est là ce que je pensais, ce que je disais quand je ne savais pas ce que je disais et ce que je pensais. Le dépit, la rancœur avaient tellement embrumé mon âme, que l'amour lui-même dans tout l'éclat du bonheur ne pouvait s'y faire jour. Mais il envoya sa fille, la compassion, qui plus familiarisée avec le sombre chagrin, sut dissiper la brume et rouvrit toutes les portes de mon âme à des sentiments plus doux. L'instinct de conservation se réveille en moi puisque j'ai à sauvegarder quelque chose de plus précieux que moi-même, et à quoi je me dois. Ne vous offendez pas, mademoiselle, du mot de compassion. Nous pou-

vons sans abaissement l'entendre de l'involontaire cause de notre malheur. Je suis cette cause; c'est pour moi, Minna, que vous avez perdu amis et parents, fortune et patrie. Par moi, en moi, il faut que vous retrouviez tout cela, sans quoi j'aurais sur la conscience le malheur de la femme la plus digne d'amour. Ne me faites donc pas entrevoir un avenir où je devrais me haïr moi-même. Non, rien ne doit me retenir ici plus longtemps. De ce moment je n'opposerai plus que mépris à l'injustice qui m'a été faite. Le monde n'est pas limité à ce pays. Le soleil ne se lève-t-il qu'ici? Où ne puis-je aller? Sous quels drapeaux me refuserait-on? Et quand je devrais prendre service sous les cieux les plus lointains, suivez-moi seulement en toute confiance, chère Minna, rien ne nous manquera. J'ai un ami qui me soutiendra volontiers.

SCÈNE VI.

UN CHASSEUR, DE TELLHEIM.
MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, qui aperçoit le chasseur.

Pst! monsieur le major.

DE TELLHEIM, au chasseur.

Qui cherchez-vous?

LE CHASSEUR.

Je cherche monsieur le major de Tellheim. Ah! c'est vous-même, monsieur le major, j'ai à vous remettre cette lettre du roi.

(Il la sort de son portefeuille).

DE TELLHEIM.

A moi?

LE CHASSEUR.

Selon la suscription.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Entends-tu, Françoise. Le chevalier de la Marlinière a tout de même dit vrai.

LE CHASSEUR, *tandis que Tellheim prend la lettre.*

Je vous présente mes excuses, monsieur le major, vous auriez dû la recevoir déjà hier, mais il ne m'a pas été possible de savoir où vous trouver. Ce n'est qu'aujourd'hui à la revue que j'ai su votre adresse par le lieutenant Riccaut.

FRANÇOISE.

Entendez-vous, mademoiselle? Voilà le ministre du chevalier. « Comment s'appellé le ministré, là-bas sur la grandé place? »

DE TELLHEIM.

Je vous suis très reconnaissant de la peine.

LE CHASSEUR.

C'est mon devoir, monsieur le major.

(Il sort).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, MADemoisELLE DE BARNHELM,
FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Ah! mademoiselle, qu'ai-je là? Que contient cette lettre?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Je n'ai pas le droit de pousser la curiosité jusqu'à désirer le savoir.

DE TELLHEIM.

Quoi! Vous séparez encore votre destinée de la mienne? Mais pourquoi hésiter plus longtemps à l'ouvrir? Elle ne peut pas me rendre plus malheureux que je ne suis; non,

chère Minna, elle ne peut pas nous rendre plus malheureux. Mais peut-être plus heureux. Permettez, mademoiselle...

(Il ouvre et lit la lettre ; pendant ce temps l'hôtelier arrive en tapinois).

SCÈNE VIII.

L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTS.

L'HÔTELIER, à Françoise.

Pstt ! ma belle enfant ! Un mot.

FRANÇOISE, se rapprochant de lui.

Monsieur l'hôtelier ? Mais nous ne savons pas encore nous-mêmes ce que la lettre contient.

L'HÔTELIER.

Qui parle de la lettre ? Je viens à cause de la bague. Il faut que mademoiselle me la rende de suite. Juste est là qui veut la dégager.

MADemoiselle DE BARNHELM, qui s'est aussi rapprochée de l'hôtelier.

Dites seulement à Juste qu'elle est déjà dégagée ; dites-lui par qui : par moi.

L'HÔTELIER.

Mais...

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je prends tout sur moi ; allez, je vous prie.

(L'hôtelier sort).

SCÈNE IX.

DE TELLHEIM, MADemoiselle DE BARNHEIM,
FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Et maintenant, mademoiselle, ne tourmentez plus ce pauvre major.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Oh ! l'insupportable intercesseuse ! Comme si le nœud ne devait pas bientôt se défaire de lui-même !

DE TELLHEIM, *après avoir lu, avec une vive émotion.*

Ah ! il ne s'est pas désavoué ! O mademoiselle, quelle équité, quelle bonté ! Ceci dépasse ce que j'attendais, ce que je méritais. Mon bonheur, mon honneur, tout m'est rendu. Ce n'est pas un rêve ? (*Il regarde de nouveau la lettre pour mieux se convaincre*). Non ! ce n'est pas une illusion créée par mes vœux. Lisez vous-même, mademoiselle, lisez vous-même.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Je ne suis pas aussi indiscrete, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Indiscrete ? La lettre est à moi, à votre Tellheim, Minna. Elle contient ce que votre oncle ne peut vous prendre. Il faut que vous la lisiez ; lisez-la.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Si cela peut vous faire plaisir, monsieur le major. (*Elle prend la lettre et lit*) : « Mon cher major de Tellheim, je vous fais savoir que l'affaire qui m'avait occupé au sujet de votre honneur, s'est éclaircie tout à votre avantage. Mon frère était au courant et son témoignage vous a montré comme plus qu'innocent. La caisse royale a ordre de vous remettre la lettre de change en question et de vous rembourser les avances faites ; j'ai également ordonné à la caisse de l'armée d'arrêter toute enquête sur vos comptes. Faites-moi savoir si votre santé vous permet de reprendre du service. Je ne perdrais pas volontiers un homme de votre bravoure et de votre caractère. Je suis votre bien affectionné souverain, etc. ».

DE TELLHEIM.

Eh bien, qu'en dites-vous, mademoiselle ?

MADemoiselle DE BARNHELM, *repliant la lettre et la lui rendant.*

Moi ? rien.

DE TELLHEIM.

Rien ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Si vous voulez, que votre roi, qui est un grand homme, doit aussi être un homme bon. Mais en quoi cela me regarde-t-il ! Ce n'est pas mon roi.

DE TELLHEIM.

Et sans cela vous ne dites rien ? Rien qui ait trait à nous-mêmes ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous rentrez à son service ; monsieur le major deviendra lieutenant-colonel, colonel peut-être, je le félicite de tout cœur.

DE TELLHEIM.

Et vous ne me connaissez pas mieux ? Non, puisque le sort me rend tout ce qui peut satisfaire les vœux d'un homme raisonnable, c'est à ma chère Minna seule de décider si je dois encore appartenir à quelqu'un d'autre qu'elle. C'est à son seul service que toute ma vie sera vouée. Le service des grands est dangereux et ne vaut pas les peines, les contraintes, les humiliations qu'il coûte. Minna n'est pas de ces vaniteuses qui n'aiment dans leur mari que le titre et la situation honorifique. Elle m'aimera pour moi-même, et pour elle j'oublierai le reste du monde. Je suis devenu soldat par esprit de parti, je ne sais plus pour quelle raison politique, et aussi parce que j'avais en idée qu'il est bon pour tout homme d'honneur de s'essayer un certain temps à ce métier, afin de se familiariser avec tout ce qui s'appelle danger et d'y acquérir le sang-froid et la résolution. Il aurait fallu une nécessité absolue pour me décider à faire de cet essai une vocation,

de cette occupation temporaire un véritable métier. Mais maintenant que plus rien ne m'y oblige, mon unique et entière ambition est de redevenir un homme tranquille et heureux. C'est ce que je serai inmanquablement avec vous, chère Minna, ce qu'en votre compagnie je resterai immuablement. Demain un lien sacré nous unira et ensuite nous regarderons autour de nous et nous chercherons dans le tout vaste monde le petit coin le plus tranquille, le plus gai, le plus riant, auquel rien ne manque pour être un paradis qu'un couple heureux. C'est là que nous demeurerons, que chacun de nos jours... Qu'avez-vous, mademoiselle ?

(Mademoiselle de Barnhelm, agitée, se détourne pour essayer de cacher son émotion).

MADemoisELLE DE BARNHELM, se ressaisissant.

Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me représenter si charmant un bonheur auquel je dois renoncer. Ma ruine...

DE TELLHEIM.

Votre ruine... Qu'appellez-vous votre ruine ? Tout ce que Minna peut perdre n'est pas Minna. Vous êtes encore la plus douce, la plus aimante, la plus gracieuse, la meilleure créature qu'il y ait sous le soleil, toute bonté et générosité, toute innocence et joie. Par-ci, par-là, un peu de malice, de temps à autre un peu d'entêtement. Mais tant mieux ! tant mieux, sans quoi Minna serait un ange qu'il me faudrait adorer avec un secret effroi, mais que je ne pourrais pas aimer.

(Il lui prend la main pour la baiser).

MADemoisELLE DE BARNHELM, retirant sa main.

Pas cela, monsieur ! Êtes-vous si subitement changé ? Cet amoureux passionné et flatteur, est-ce bien le froid Tellheim ? Son retour de fortune pouvait-il seul lui communiquer cette chaleur ? Qu'il me permette, devant son

ardeur soudaine, de réclamer un peu de réflexion pour tous deux. Lorsqu'il était lui-même en état de réfléchir je l'ai entendu dire que c'est un misérable amour que celui qui n'a pas crainte d'exposer son objet au mépris. C'est bien, mais je me réclame d'un amour aussi pur et aussi noble que le sien. Maintenant que l'honneur l'appelle, qu'un grand monarque le réclame, devrais-je accepter qu'il s'abandonne avec moi à des rêves amoureux, que le guerrier glorieux se change en berger galant ? Non, monsieur le major, obéissez à l'appel de votre meilleure destinée.

DE TELLHEIM.

Eh bien, soit ! Si le grand monde vous paraît plus attrayant, Minna, que le grand monde nous garde ! Combien il est petit et misérable ce grand monde. Vous n'en connaissez que les côtés miroitants ! Mais certainement, Minna, vous... enfin comme vous voudrez ! Jusque-là, soit. Vos perfections ne manqueront pas d'admirateurs et mon bonheur, de jaloux.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Non, Tellheim, ce n'est pas là ma pensée. Je vous renvoie dans le monde, sur le chemin de la renommée sans vouloir vous y suivre. Tellheim aura besoin d'une épouse irréprochable. Une petite fugitive saxonne qui s'est jetée à sa tête...

DE TELLHEIM, *sursautant et regardant furieusement autour de lui.*

Qui ose parler ainsi ? Ah ! Minna, je me fais peur à moi-même quand je me représente quelqu'un d'autre que vous disant cela ! Ma fureur ne connaîtrait pas de bornes.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Justement ! Je pare à cela. Vous ne souffririez pas la plus mince raillerie à mon sujet, et cependant vous auriez chaque jour à entendre les plus méchantes. Bref, écoutez,

Tellheim, ce que j'ai décidé, ce dont rien au monde ne peut me détourner.

DE TELLHEIM.

Avant que vous parliez, mademoiselle... je vous en conjure, Minna, réfléchissez encore un instant que vous allez prononcer ma sentence de vie ou de mort.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Sans plus longue réflexion ! Aussi vrai que je vous ai rendu la bague avec laquelle vous aviez jadis engagé votre fidélité, aussi vrai que vous avez repris cette bague, la malheureuse Minna de Barnhelm ne doit pas devenir l'épouse de l'heureux Tellheim.

DE TELLHEIM.

Et avec cela vous prononcez ma condamnation.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

L'égalité est le plus solide lien de l'amour. Minna heureuse ne rêvait que de vivre pour l'heureux Tellheim. Minna malheureuse se serait aussi laissé convaincre de partager, d'adoucir ou d'augmenter le malheur de son ami. Vous avez bien remarqué, avant que n'arrive cette lettre qui abolit toute égalité entre nous, que je ne me refusais plus que pour la forme.

DE TELLHEIM.

Est-ce vrai, mademoiselle ? Je vous remercie, Minna, de ne m'avoir pas encore condamné tout à fait. Vous ne voulez que Tellheim malheureux ? C'est facile. (*Froidement*) : Je sens précisément qu'il ne me convient pas d'accepter cette tardive justice, qu'il serait mieux de ne plus du tout réclamer ce que l'on a flétri par un si injurieux soupçon. Oui, je ne veux pas avoir reçu cette lettre. Voilà tout ce que j'en fais et la seule réponse que j'y donne.

(*Il va pour la déchirer*).

MADemoisELLE DE BARNHELM, *lui saisissant les mains*.
Que voulez-vous, Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Vous posséder.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Arrêtez.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, elle sera inmanquablement déchirée si vous ne vous prononcez pas autrement. Nous verrons alors ce que vous aurez encore à m'objecter.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Quoi ? Sur ce ton ? Alors je devrais me rendre méprisable à mes propres yeux ? Jamais ! C'est une vile créature celle qui n'a pas honte de tenir tout son bonheur de la tendresse aveugle d'un homme.

DE TELLHEIM.

C'est faux ; absolument faux !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Vous voulez tenter de réfuter vos propres paroles parce qu'elles sont dans ma bouche.

DE TELLHEIM.

Sophiste ! Ainsi tout ce qui ne convient pas au sexe fort déshonorerait le sexe le plus faible ? L'homme doit-il se permettre tout ce qui convient aux femmes ? Lequel des deux la nature a-t-elle fait soutenir de l'autre ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tranquillisez-vous, Tellheim. Je ne serai pas tout à fait sans soutien, quand même je devrais décliner l'honneur de votre appui. J'en aurai autant que besoin sera. Je me suis fait annoncer chez notre ambassadeur. Il veut encore me parler aujourd'hui. Il est probable qu'il s'occupera de moi. Le temps presse. Excusez-moi, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Je vous accompagnerai, mademoiselle.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mais non, monsieur le major. Laissez-moi.

DE TELLHEIM.

Votre ombre vous quitterait plutôt ! Venez seulement, mademoiselle, où vous voudrez et chez qui vous voudrez. Partout, aux amis et aux inconnus je raconterai cent fois par jour, et en votre présence, quel lien m'attache à vous, et par quel cruel amour-propre vous voulez rompre ce lien.

SCÈNE X.

JUSTE, LES PRÉCÉDENTS.

JUSTE, *avec impétuosité.*

Monsieur le major ! Monsieur le major !

DE TELLHEIM.

Qu'y a-t-il ?

JUSTE.

Venez vite, vite !

DE TELLHEIM.

Qui, moi ? Viens ici, toi. Parle, qu'y a-t-il ?

JUSTE.

Écoutez !

(Il lui parle à l'oreille).

MADemoiselle DE BARNHELM.

Te doutes-tu de quelque chose, Françoise ?

FRANÇOISE.

Impitoyable que vous êtes ! J'étais là comme sur des charbons ardents.

DE TELLHEIM, à Juste.

Que dis-tu ? ce n'est pas possible ! Elle ! *(Il regarde mademoiselle de Barnhelm avec colère).* Dis-le tout haut ; dis-le lui en pleine figure ! Écoutez, mademoiselle.

JUSTE.

L'hôtelier prétend que mademoiselle de Barnhelm a

pris la bague que j'avais mise en gage chez lui; elle l'a reconnue comme sienne et ne veut plus la rendre.

DE TELLHEIM.

Est-ce vrai, mademoiselle? Non, il est impossible que ce soit vrai!

MADemoisELLE DE BARNHELM, *souriant*.

Et pourquoi pas, Tellheim? Pourquoi cela ne peut-il être vrai?

DE TELLHEIM, *violent*.

Ainsi, c'est vrai? Quelle effroyable lumière s'est faite en moi tout à coup! Je vous découvre maintenant, hypocrite, infidèle!

MADemoisELLE DE BARNHELM, *effrayée*.

Qui? Qui est infidèle?

DE TELLHEIM.

Vous, vous que je ne veux plus nommer.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Tellheim!

DE TELLHEIM.

Oubliez mon nom! Vous êtes venue ici pour rompre avec moi! C'est clair! Mais que le hasard puisse ainsi favoriser les parjures! Il vous a mis votre bague entre les mains. Votre astuce a su m'imposer la mienne.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Tellheim, quelles hallucinations avez-vous? Revenez à vous et écoutez-moi.

FRANÇOISE, *à part*.

Elle récolte ce qu'elle a semé. Elle l'a bien mérité.

SCÈNE XI.

PAUL WERNER, *avec une bourse remplie d'or*; DE TELLHEIM,
MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE, JUSTE.

WERNER.

Me voici déjà, monsieur le major.

DE TELLHEIM, *sans le regarder*.

Qui t'a demandé?

WERNER.

Voici l'argent ! Mille pistoles.

DE TELLHEIM.

Je n'en veux pas.

WERNER.

Demain, monsieur le major, vous pourrez en avoir encore autant.

DE TELLHEIM.

Garde ton argent.

WERNER.

Mais c'est votre argent, monsieur le major. Je crois que vous ne voyez pas à qui vous parlez.

DE TELLHEIM.

Emporte-le, te dis-je.

WERNER.

Qu'avez-vous ? C'est moi, Werner.

DE TELLHEIM.

Toute bonté n'est qu'une feinte, toute serviabilité qu'une duperie.

WERNER,

Est-ce pour moi?...

DE TELLHEIM.

Si tu veux,

WERNER.

Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres.

DE TELLHEIM.

Alors obéis aussi à celui-ci et décampe.

WERNER.

Monsieur le major (*Mécontent*) je suis un être humain...

DE TELLHEIM.

Eh bien ! tu es quelque chose de propre !

WERNER.

Qui a aussi sa bile.

DE TELLHEIM.

Bien ; la bile est encore ce que nous avons de meilleur.

WERNER.

Je vous prie, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Combien de fois faudra-t-il encore te le dire ? Je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER, *en colère.*

Eh bien ! le prenne qui voudra.

(Il jette la bourse aux pieds de Tellheim et s'en va de côté).

MADemoiselle DE BARNHELM, *à Françoise.*

Ah ! chère Françoise, j'aurais dû t'écouter ! j'ai poussé trop loin la plaisanterie. Pourtant il n'aurait qu'à m'entendre. *(Elle va vers lui).*

FRANÇOISE, *qui sans répondre à mademoiselle de Barnhelm se rapproche de Werner.*

Monsieur le maréchal des logis ?

WERNER, *maussade.*

Allez seulement.

FRANÇOISE.

Non ! en voilà des hommes !

MADemoiselle DE BARNHELM.

Tellheim ! Tellheim ! *(Tellheim qui se ronge les ongles de*

colère, reste le visage détourné et n'écoute pas). Mais c'est trop fort ! Écoutez-moi donc ! Vous vous trompez. Un simple malentendu, Tellheim ! Vous ne voulez pas écouter votre Minna ? Pouvez-vous bien avoir un soupçon pareil ? Vouloir rompre avec vous, moi ? Être venue pour cela ? Tellheim !

SCÈNE XII.

DEUX SERVITEURS, *l'un après l'autre, traversant la salle.*
LES PRÉCÉDENTS.

PREMIER SERVITEUR.

Mademoiselle, Son Excellence le comte...

DEUXIÈME SERVITEUR.

Il vient, mademoiselle !

FRANÇOISE, *qui a couru à la fenêtre.*

Le voilà, le voilà !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Le voilà ? Alors vite, Tellheim.

DE TELLHEIM, *redevenant subitement maître de lui.*

Qui ? qui vient ? Votre oncle, mademoiselle. Cet oncle cruel ? Laissez-le seulement venir ! Laissez-le seulement venir ! Ne craignez rien. Je ne souffrirai pas qu'il vous offense même d'un regard. C'est à moi qu'il aura affaire.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout.

DE TELLHEIM.

Ah ! si je savais que vous en ayiez regret !

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Non, je ne puis avoir regret d'avoir vu votre cœur jusqu'au fond. Ah ! quel homme vous êtes ! Embrassez votre Minna ! Votre heureuse Minna et qui est heureuse surtout

par vous, (*Elle se jette dans ses bras*). Et maintenant à sa rencontre !

DE TELLHEIM,

A la rencontre de qui ?

MADemoiselle DE BARNHELM,

Du meilleur de vos amis inconnus.

DE TELLHEIM.

Quoi ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Le comte — mon oncle — mon père — votre père. Ma fuite, son refus, la perte de mon héritage, n'entendez-vous pas que tout cela était une invention, crédule chevalier ?

DE TELLHEIM.

Inventé ? mais la bague, la bague ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Où avez-vous mis la bague que je vous ai rendue ?

DE TELLHEIM.

Vous la reprenez ? Comme je suis heureux alors ! Voici, Minna.

(*Il retire la bague*).

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mais regardez-la donc, pour commencer ! Il n'est pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir. Quelle bague est-ce donc ? Celle que j'ai reçue de vous, ou celle que vous tenez de moi ? N'est-ce pas celle que je n'ai pas voulu laisser entre les mains de l'hôtelier ?

DE TELLHEIM.

Dieu ! Que vois-je ? Qu'entends-je ?

MADemoiselle DE BARNHELM.

Dois-je la reprendre à présent ? Dois-je ? Donnez, donnez seulement. (*Elle la lui prend des mains et la lui passe elle-même au doigt*). Eh bien, tout est-il en ordre ?

DE TELLHEIM.

Où suis-je ? (*Lui baisant la main*). Méchant ange ! me tourmenter de la sorte,

MADemoiselle DE BARNHELM.

Pour vous prouver, mon cher époux, que vous ne me jouerez jamais de tour sans que je vous rende aussitôt la pareille. Pensez-vous que vous ne m'avez pas tourmentée ?

DE TELLHEIM.

O comédiennes, j'aurais pourtant dû vous deviner.

FRANÇOISE.

Non vraiment, je ne vauX rien comme comédienne ; j'ai tremblé et frémi, et il fallait que je me tienne à quatre pour ne rien dire.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Mon rôle ne m'a pas toujours été facile, Mais venez maintenant.

DE TELLHEIM.

Je n'ai encore pu me ressaisir. Comme je suis heureux et angoissé. C'est ainsi qu'on se réveille soudain d'un cauchemar.

MADemoiselle DE BARNHELM.

Nous nous oublions. Je l'entends déjà !

SCÈNE XIII.

COMTE DE BRUCHSALL, *accompagné de plusieurs domestiques et de l'hôtelier*, LES PRÉCÉDENTS.

LE COMTE, *entrant*.

Elle est bien arrivée cependant ?

MADemoiselle DE BARNHELM, *se précipitant vers lui*.

Ah ! mon père !

LE COMTE.

Me voici, chère Minna. (*Il l'embrasse*). Mais quoi, mignonne. (*Il aperçoit Tellheim*). Tu es ici depuis vingt-quatre heures seulement et déjà en société, déjà connaissance faite.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Devinez qui c'est ?

LE COMTE.

Pas ton Tellheim, cependant ?

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Qui d'autre ? Venez Tellheim. .

(*Elle le conduit vers le comte*).

LE COMTE.

Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus, mais au premier regard j'ai cru vous reconnaître. Je souhaitais que ce soit vous. Embrassez-moi. Je vous estime hautement. Je vous demande votre amitié. Ma nièce, ma fille, vous aime.

MADemoisELLE DE BARNHELM.

Vous savez combien, mon père. Et mon amour est-il aveugle ?

LE COMTE.

Non, Minna, ton amour n'est pas aveugle, mais ton amoureux — est muet.

DE TELLHEIM, *se jetant dans les bras du comte*.

Laissez-moi revenir à moi, mon père !

LE COMTE.

Bien, mon fils. J'entends... et si ta bouche ne peut bavarder, ton cœur peut cependant parler. Je n'ai généralement pas beaucoup de sympathie pour les officiers de cette couleur (*Il désigne l'uniforme*), mais vous êtes un homme d'honneur, Tellheim, et dans quelque habit que soit un homme d'honneur, il faut qu'on l'aime.

MADemoiselle de BARNHELM.

Oh si vous saviez tout !

LE COMTE.

Qui m'empêchera de tout apprendre ? Où sont mes chambres, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Si Votre Excellence veut bien se donner la peine d'entrer ici.

LE COMTE.

Viens, Minna ! Venez, monsieur le major.

(Il sort avec l'hôtelier et les serviteurs).

MADemoiselle de BARNHELM.

Venez, Tellheim.

DE TELLHEIM.

Je vous suis à l'instant, mademoiselle. Je veux seulement dire une parole encore à cet homme.

(Il se tourne du côté de Werner).

MADemoiselle de BARNHELM.

Et surtout une très affectueuse. Il me semble que c'est nécessaire, n'est-ce pas, Françoise ?

(Elle suit le comte).

SCÈNE XIV.

DE TELLHEIM, WERNER, JUSTE, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM, désignant la bourse que Werner a jetée.

Tiens, Juste, ramasse cette bourse et porte-la à la maison. Va !

(Juste s'en va avec la bourse).

WERNER, toujours boudeur dans son coin et qui a paru ne prendre aucune part à ce qui se passait.

Et maintenant ?

DE TELLHEIM, affectueusement, allant vers lui.

Werner, quand pourrai-je avoir les mille autres pistoles ?

WERNER, *reprenant tout à coup sa bonne humeur.*
Demain, monsieur le major, demain !

DE TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur, mais je veux être ton banquier. A vous autres, bonnes âmes, on devrait vous donner à tous un tuteur. Vous êtes une sorte de dilapideurs. Je t'ai fâché tout à l'heure, Werner ?

WERNER.

Sur mon âme, oui ! Mais je n'aurais tout de même pas dû être aussi rustre. Je le sens bien à présent. Je mériterais cent coups de bâton. Faites-les-moi seulement donner, mais ne m'en veuillez plus, mon cher major.

DE TELLHEIM.

T'en vouloir ? (*Lui serrant la main*). Lis dans mes yeux tout ce que je ne puis te dire. Ah, je voudrais bien voir quelqu'un qui ait une meilleure fiancée et un meilleur ami. N'est-ce pas, Françoise ?

(*Il sort*).

SCÈNE XV.

WERNER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *à part*.

Oui certainement, c'est un excellent homme ! Je n'en retrouverai peut-être pas un pareil. Allons-y ! (*Se rapprochant de Werner, timide et confuse*). Monsieur le maréchal des logis ?

WERNER, *s'essuyant les yeux*.

Plait-il ?

FRANÇOISE.

Monsieur le maréchal ?

WERNER.

Que voulez-vous donc, petite demoiselle ?

FRANÇOISE.

Regardez-moi une fois, monsieur le maréchal des logis.

WERNER.

Je ne puis pas encore ; je ne sais pas ce qui m'est entré dans les yeux.

FRANÇOISE.

Mais regardez-moi donc !

WERNER.

Je crains de vous avoir déjà beaucoup trop regardée, petite demoiselle. Là, je vous regarde. Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

FRANÇOISE.

Monsieur le maréchal des logis... est-ce que vous n'avez pas besoin d'une madame la maréchale ?

WERNER.

Parlez-vous sérieusement, petite demoiselle ?

FRANÇOISE.

Tout à fait !

WERNER.

Viendriez-vous avec moi en Perse ?

FRANÇOISE.

Où vous voudrez.

WERNER.

Vrai ? Hurrah ! Monsieur le major, ne soyez pas si fier ! Maintenant j'ai pour le moins une aussi bonne petite fiancée et un aussi excellent ami que vous. Donnez-moi la main, petite demoiselle ! Tope la ! Dans dix ans vous serez madame la générale... ou bien veuve !

FIN.

APPENDICE

- a)* Est-il permis, monsieur le major ?
- b)* Mais non... c'est sa chambre.
- c)* Juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il ?
- d)* Ah, voilà de ses politesses ! C'est un très galant homme que ce Major.
- e)* C'est dommage ; j'en suis fâché.
- f)* Mademoiselle parle français ? Mais sans doute ; telle que je la vois ! — La demande étoit bien impolie ; Vous me pardonnerés, Mademoiselle.
- g)* Monsieur, m'a dit Son Excellence, Vous comprenés bien, que tout dépend de la manière, dont-on fait envisager les choses au Roi, et Vous me connoissés. Cela fait un très-joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que Vous l'aimés ? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coute un peu cher au Roi ce Tellheim, mais est-ce que l'on sert les Rois pour rien ? Il faut s'entr'aider en ce monde ; et quand il s'agit de pertes, que ce soit le Roi, qui en fasse, et non pas un honnêt-homme de nous autres. Voilà le principe, dont je ne me dépars jamais... Ah que Son Excellence a le cœur bien placé !

h) Il faut le dire; je suis sans doute le Cadet le plus aventureux, que la maison a jamais eu... Ah, Mademoiselle, que je voudrois n'avoir jamais vû ce país-la!

i) Oui, Mademoiselle, me voilà reformé, et par là mis sur le pavé!

j) Vous êtes bien bonne, Mademoiselle..... Tranchons le mot; je n'ai pas le sou, et me voilà exactement vis-à-vis du rien. —

k) Mademoiselle, je joue avec un guignon, qui surpasse toute croyance... Je sais bien, qu'il y avoit quelque chose de plus que le jeu. Car parmi mes pontes se trouvoient certaines Dames —... Vous m'entendés, mademoiselle.

l) Tant mieux, Mademoiselle, tant mieux! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.

m) Comment, Mademoiselle, Vous voulés être de moitié avec moi? De tout mon cœur.

n) Ah, Mademoiselle, que Vous êtes charmante!

o) Donnés, toujours, Mademoiselle, donnés.

p) et de ce moment je recommence à bien augurer de ma fortune.

q) Je suis des Bons, Mademoiselle. Savés-vous ce que cela veut dire?

r) Je sais monter un coup,

s) Je file la carte avec une adresse.

t) Je fais sauter la coupe avec une dextérité. —

u) Donnés-moi un pigeonneau à plumer, et —

v) Comment, Mademoiselle? Vous appelés cela...? Corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doigts, être sûr de son fait.

w) Laissés-moi faire, Mademoiselle... Votre très humble, Mademoiselle, votre très humble —

TABLE

KLEIST

Introduction	4
LA CRUCHE CASSÉE	5

KOTZEBUE

Introduction	109
LA PETITE VILLE ALLEMANDE	115

LESSING

Introduction	241
MINNA DE BARNHELM	247
APPENDICE	387

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché

Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE. . .	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA, MÉMOIRES.	6 vol.
CÉSAR, COMMENTAIRES : GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTA- PHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FÉNELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE . . .	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ	1 vol.
GOËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE . .	1 vol.

N ^{os}		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Eve.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet.
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
379.	BEAUMARCHAIS. . .	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET . . .	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
375.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
589.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux
225.	—	Venge ou meurs! } Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
511.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
45.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOQUET (E.).	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.	—	10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.).	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.

N ^{os}		
105.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
143.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN)	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.)	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON)	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES). . . .	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM)	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE)	Le Sénateur Ignace.
233.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
524.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
596.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.)	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
253.	CASANOVA (J.)	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE. . . .	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.)	La Vierge d'Irlande.
344.	CASTANIER (P.)	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
325.	CHAMISSO (A. DE)	Pierre Schlémihl (Illustrations).
123.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.)	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.)	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.)	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON)	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES)	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE)	Nathalie.
358.	—	Sacha.
491.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'Etoile polaire.
163.	CONSTANT (BENJAMIN). . . .	Adolphe.
475.	COOPER (FENIMORE)	Le Tueur de daims.
282.	COQUELIN CADET. . . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL)	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME)	Elisabeth.
26.	COURTELINE (G.)	Le 51 ^e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et C ^{ie} .
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
237.	—	Boubouroche.
252.	—	Ombres parisiennes.

N ^{os}		
271.	COUTURIER (CL.) . . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOÛRT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.) . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.) . . .	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.) . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.) . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.) . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.)	Ces bons petits colléges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (P.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).

N^{os}

27. ESCOFFIER Troppmann.
 124. EXCOFFON (A.). Le Courrier de Lyon.
 208. FIÉVÉE (J.) La Dot de Suzette.
 104. FIGUIER (M^{me} LOUIS) Le Gardian de la Camargue.
 164. — Les Fiancés de la Gardiole.
 471. FISCHER (MAX ET ALEX) Avez-vous cinq minutes ?
 1. FLAMMARION (CAMILLE) Lumen.
 51. — Rêves étoilés.
 101. — Voyages en Ballon.
 151. — L'Eruption du Krakatoa.
 201. — Copernic et le système du monde.
 251. — Clairs de Lune.
 301. — Qu'est-ce que le Ciel ?
 351. — Excursions dans le Ciel.
 401. — Curiosités de la Science.
 451. — Les caprices de la foudre.
 449. FONCLOSE (M^{me} M. DE). Guide pratique des Travaux de Dames.
 313. FRAGEROLLE et COSSERET. Bohême bourgeoise.
 480. GALLUS (EMMANUEL) La Victoire de l'Enfant.
 340. GARCHINE La Guerre.
 476. GARNERAY (LOUIS). Voyages, aventures et combats.
 477. — Mes Pontons.
 17. GAUTIER (THÉOPHILE). Jettatura.
 53. — Avatar. — Fortunio.
 139. GAUTIER (M^{me} JUDITH). Les Cruautés de l'Amour.
 391. GAWLIKOWSKI Guide complet de la Danse.
 397. GAY (ERNEST) Fille de comtesses.
 349. GINESTET (H. DE) Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
 194. GINISTY (P.) Seconde nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
 172. GOGOL (NICOLAÏ). Les Veillées de l'Ukraine.
 197. — Tarass Boulba.
 367. — Contes et Nouvelles.
 28. GOLDSMITH Le Vicaire de Wakefield.
 23. GORON Un beau crime.
 177. GOZLAN (LÉON). Le Capitaine Maubert.
 361. — Polydore Marasquin.
 363. GRÉBAUVAL (A.) Le Gabelou.
 256. GREYSON (E.) Juffer Daadge et Juffer Doortje.
 168. GROS (J.). Un Volcan dans les Glaces.
 210. — L'homme fossile.
 297. — Les Derniers Peaux-Rouges.
 308. — Aventures de nos Explorateurs.
 60. GUÉRIN-GINISTY La Fange.
 149. — Les Rastaquouères.
 307. GUICHES (GUSTAVE). L'Imprévu.
 106. GUILLEMOT (G.) Maman Chautard.
 230. GUYOT (YVES) Un Fou.
 348. GYP Dans l'Train.
 102. HACKS (D^r CH.). A bord du courrier de Chine.
 108. HAILLY (G. D'). Fleur de Pommier.
 157. — Le Prix d'un Sourire.

N ^{os}		
406.	HAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^{me} ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
538.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HÜCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
483.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
153.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
583.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVIL E (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°	
176.	LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439.	LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366.	LEX Comment on se marie.
215.	LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288.	— Le Mari de Mlle Gendrin.
185.	LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
459.	LONGFELLOW Evangéline.
16.	LONGUS. Daphnis et Chloé.
195.	MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209.	— Le Torpilleur 29.
264.	— La Bruyère d'Yvonne.
334.	— Le Roman de Joël
33.	MAISTRE (X. DE). . . . Voyage autour de ma Chambre.
40.	MAIZEROT (RENÉ) . . . Souvenirs d'un Officier.
59.	— Vava Knoff.
148.	— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159.	— La Dernière Croisade.
182.	MARGUERITTE (P.). . . La confession posthume
86.	MARTEL (T.) La Main aux Dames.
232.	— La Parpaillotte.
362.	— L'Homme à l'Hermine.
453.	— Dona Blanca.
472.	— La Tuile d'or.
481.	— La Prise du bandit Masca.
82.	MARY (JULES). Un coup de Revolver.
173.	— Un Mariage de confiance.
243.	— Le Boucher de Meudon.
64.	MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111.	— Histoire d'une Fille de Ferme.
479.	MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489.	— Les Chasseurs de Chevelures.
54.	MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11.	MENDÈS (CATULLE). . . Le Roman Rouge.
44.	— Pour lire au Bain.
65.	— Monstres parisiens.
94.	— Le Cruel Berceau.
114.	— Pour lire au Couvent.
154.	— Pierre le Véridique, roman.
196.	— Jupe courte.
211.	— Jeunes Filles.
234.	— Isoline.
250.	— L'Art d'Aimer.
266.	— L'Enfant amoureux.
388.	— Verger-Fleuri.
90.	MÉROUVEL (CH.). . . . Caprice des Dames.
110.	MÉTÉNIER (OSCAR) . . . La Chair.
227.	— Myrrha-Maria.
270.	— La Grâce.
321.	— La Croix.
170.	MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52.	MICHELET (MADAME) . . Quand j'étais Petite.

N^{os}

65. MIE D'AGHONNE . . . L'Ecluse des Cadavres.
 115. — L'Enfant du Fossé.
 218. — Les Aventurières.
 485. MOINAUX (JULES). . . Les gaietés bourgeoises.
 118. MOLÈNES (E. DE). . . Pâlotte.
 130. MONSELET (CHARLES) . Les Ruines de Paris.
 239. MONTAGNE (ÉD.). . . La Bohème camelotte.
 95. MONTEIL (E.) . . . Jean des Galères.
 370. MONTET (JOSEPH). . . Le justicier.
 155. MONTIFAUD (M. DE). . Héloïse et Abélard.
 358. MOREAU (HÉGÉSIPPE). Le Myosotis.
 304. MOREAU-VAUTHIER . . Les Rapins.
 69. MOULIN (MARTIAL). . Nella.
 290. — Le Curé Comballuzier.
 267. MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER. Aventures de Mathurins.
 216. MULLEM (L.) . . . Contes d'Amérique.
 161. MURGER (HENRI). . . Le Roman du Capucin.
 487. MUSSET (ALFRED DE). Mimi Pinson.
 488. — Frédéric et Bernerette.
 510. NACLA (VICOMTESSE) . Par le Cœur.
 584. — Par-ci, par-là.
 4. NAPOLEON I^{er} . . . Allocutions et Proclamations militaires.
 509. — Messages et Discours politiques.
 249. NERVAL (GÉRARD DE). Les Filles du feu.
 553. — Aurélia.
 199. NEWSKY (P.). . . Le Fauteuil Fatal.
 371. NION (FRANÇOIS DE) . L'Usure.
 312. NOEL (ÉDOUARD). . . L'Amoureux de la Morte.
 19. NOIR (LOUIS) . . . L'Auberge Maudite.
 132. — La Vénus cuivrée.
 205. — Un Tueur de Lions.
 457. — Trésor caché.
 465. — Au fond de l'abîme.
 242. NOIROT (E.). . . A travers le Fouta-Djallon.
 202. PARDIELLAN (P. DE) . Poussière d'Archives.
 374. — L'implacable service.
 486. — Impressions de campagne, 1793-1809.
 265. PAZ (MAXIME). . . Trahie.
 95. PELLICO (SILVIO). . . Mes prisons.
 385. PELLOUTIER (LÉONCE). Ma tante Mansfield.
 441. PERRAULT (PIERRE) . L'Amour d'Hervé.
 277. PERRET (P.). . . La fin d'un Viseur.
 427. — Petite Grisel.
 376. PÉTRARQUE ET LAURE. Lettres de Vaucluse.
 226. PEYREBRUNE (G. DE) . Jean Bernard.
 393. PICHON (LUDOVIC) . . L'Amant de la Morte.
 127. PIGAULT-LEBRUN. . . Monsieur Botte.
 73. POÉ (EDGAR) . . . Contes extraordinaires.
 193. PONT-JEST (R. DE). . Divorcée.
 175. POTHEY (A.). . . Le Capitaine Régnier.
 188. — La Fève de Saint-Ignace.

N ^{os}		
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ) . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE) .	L'Epave.
316.	RATAZZI (M ^{me}). . . .	La Grand-Mère.
236.	REIBRACH (J.). . . .	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES). . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY). . .	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE) .	Le Portrait de Berthe.
353.	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres. .
292.	ROCHEFORT (HENRI) .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS.	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (M ^{lle}) . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME) . . .	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES). . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL). . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN). .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
415.	SCOTT (WALTER). . .	Le Nain noir.
415.	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.) . . .	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND) .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED). . .	La Linda.
213.	—	Étiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN) . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). .	Le Lion amoureux.
246.	SOLL (E. A.).	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.) . . .	Le Château de la Rage.

N ^o		
39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Echafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (M ^{me}).	Mémoires d'une Préfète de la 3 ^e République.
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
183.	—	Seuls !
5.	ZOLA (ÉMILE).	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
105.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Féral.
255.	—	Jean Gourdon.
265.	—	Sidoine et Médéric.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché

- ANDRÉ (EMILE). — 100 façons de se défendre dans la rue **SANS** armes. Orné de 50 illustrations. Un vol.
- 100 façons de se défendre dans la rue **AVEC** armes. Petit manuel pratique de la canne, du bâton à deux mains, du tir au revolver, etc. Orné de 50 illustrations. Un vol.
- BERTHE (Comtesse). — La politesse pour tous. Un vol.
- BLANCHON (H.-L. Alphonse). 100 façons d'augmenter ses revenus pendant ses loisirs. Un vol.
- BRISSE (Baron). Petite cuisine des familles. Un vol.
- CHRISTIE et CHAREYRE. — L'Architecte-Maçon. Un vol.
- CIM (ALBERT). — Petit manuel de l'amateur de livres. Un volume illustré.
- CORNÉ (G.). — Manuel pratique et technique du vélocipède. Un vol.
- FONCLOSE (M^{me} Marguerite DE). — Guide pratique des travaux de dames. Illustré de figures et modèles. Un vol.
- GAWLIKOWSKI. — Guide complet de la danse. Un vol.
- KLARY (C.). — Manuel de photographie pour les amateurs. Un vol.
- L. C. Nouveau guide pour se marier, suivi du Manuel du parrain et de la marraine. Un vol.
- LONGUEVILLE (ADHÉMAR DE). — Manuel complet de tous les jeux de cartes, suivi de l'Art de tirer les cartes. Un vol.
- MONIN (Dr E.). — Hygiène de la femme. Préceptes médicaux pratiques. Un vol.
- POUTIER (ARISTIDE). — Manuel du Menuisier-modeleur. Un vol.
- RICQUIER (LÉON). — Le moyen de savoir parler en public. Un vol.
- SABATIER (E.). — Manuel de l'Agriculture. Un vol.
- SCRIBE (DÉSIRÉ). — Le petit secrétaire pratique. Un vol.
- STAFFE (Baronne). — Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie. Un vol.
- La distinction et l'élégance chez la femme. Un vol.
- Indications pratiques concernant l'élégance du vêtement féminin. Un vol.
- TERRODE (L.). — Manuel du serrurier. Un vol.
- VIGNES (E.). — L'Électricité chez soi. Un vol.
- VILLARD (J.). — Manuel du chaudronnier en fer. Un vol.
-

ANDRÉ (ÉMILE). — 100 coups de jiu-jitsu. Un volume in-16 illustré Prix 1 fr. 25

LES PIÈCES A SUCCÈS

Publication illustrée de simili-gravures, tirage de luxe
sur papier couché

Prix de chaque fascicule grand in-8°, 60 cent.

La collection des PIÈCES A SUCCÈS ne contient, en effet, que des œuvres qui ont été jouées et qui ont bien mérité leur titre.

Dans ces Pièces on a pu établir comme une sorte de classement. Certaines peuvent être représentées intégralement par de très jeunes gens dans des institutions, d'autres dans les salons, etc.

	Hommes	Femmes
<i>Peuvent être jouées dans les institutions :</i>		
Le Gendarme est sans pitié , par Georges COURTELINE et NORÈS	4	»
Le Sacrement de Judas , par Louis TIERCELIN . . .	4	1
Monsieur Badin , par Georges COURTELINE	3	»
La Soirée Bourgeois , par Félix GALIPAUX	2	1
Le Commissaire est bon enfant , par G. COURTELINE et Jules LÉVY	7	1
Les Oubliettes , par BONIS-CHARANCLE	4	1
Capsule , par Félix GALIPAUX	2	1
<i>Peuvent être jouées dans tous les salons, intégralement ou avec de légères modifications :</i>		
Silvérie , par Alphonse ALLAIS et Tristan BERNARD . .	2	1
Mon Tailleur , par Alfred CAPUS	1	2
Les Affaires Étrangères , par Jules LÉVY	2	3
Le Seul Bandit du Village , par Tristan BERNARD . .	4	2
La Visite , par Daniel RICHE	2	1
La Fortune du Pot , par Jules LÉVY et Léon ABRIC .	2	2
Service du Roi , par Henri PAGAT	3	2
L'Inroulable , par Pierre WOLF	1	2
<i>Conviennent plus spécialement aux théâtres libres :</i>		
Lui , par Oscar MÉTÉNIER	2	2
La Cinquantaine , par Georges COURTELINE	1	1
Le Ménage Rousseau , par Léo TRÉZENIK	1	4
En Famille , par Oscar MÉTÉNIER	3	2

PIÈCES A SUCCÈS (Suite)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. VOIS et Alin MONJARDIN.	2	2
La Casserole, par Oscar MÉTÉNIER	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar MÉTÉNIER (<i>Prix</i> 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest VOIS	5	1
Caillette, par H. de GORRSE et Ch. MEYREUIL	4	2
Paroles en l'air, par Pierre VEBER et L. ABRIC . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges COURTELINE	1	1
Trop Aimé, par XANROF.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par MILLANVOYE et CRESSONNOIS	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre VEBER	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste GERMAIN . .	2	2
Dent pour Dent, par H. KISTEMAECKERS	3	1
Petin, Mouillarbours et Consorts, par Georges COURTELINE	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules CHANCEL	5	1
La Berrichonne, par Léo TRÉZENIK	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. SCHNEIDER et A. SCIAMA	1	2
L'Affaire Champignon, par G. COURTELINE et P. VEBER.	7	2
Le Pauvre Bougre et le Bon Génie, par Alph. ALLAIS.	2	1
Les Crapauds, La Grenouille, par Léon ABRIC. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max MAUREY.	3	1
Nuit d'été, par Auguste GERMAIN	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. REDELSPERGER	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules LÉVY	1	3
La Grenouille et le Capucin, par FRANC-NOHAIN . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. DELORME et Francis GALLY.	2	3
Cher Maître, par XANROF	3	1
Ceux qu'on trompe, par GRENET-DANCOURT	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre VEBER.	2	2
Blancheton père et fils, par G. COURTELINE et P. VEBER.	14	4
Un Début dans le monde, par Max MAUREY et P. MATHIEU.	1	5
Pour la Gosse, par Jules LÉVY	3	3

Joli emboitage pour 25 pièces. . . . Prix . 2 fr. 50

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE .

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

- AICARD (JEAN), de l'Académie française. — *Tata*. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
- COURTELINE (GEORGES). — *Coco, Coco et Toto*. 1 volume illustré par A. Barrère.
- DADDET (ALPHONSE). — *Tartarin de Tarascon* 1 volume illustré par G. Dutriac.
- ESPARBÈS (G. D'). — *Le Roi*. 1 volume illustré par Lanos.
- GYP. — *Le Friquet*. 1 volume illustré par Kauffmann.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. 1 volume illustré par Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. 1 volume illustré par A. Vallet.
- RODENBACH (G.). — *Bruges-la-Morte*. 1 volume illustré par Marin Baldo.
- JANE DE LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. 1 volume illustré par Atamian,
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce !* 1 volume illustré par Fabiano.
- Puis des romans de A. THEURIET; P. CORRARD; Jules MARY; Alph. ALLAIS; Pierre MAEL; Michel PROVINS; Claude LEMAITRE, etc., etc.

Ouvrages de MADEMOISELLE ROSE

100 Façons	<i>d'être élégante à bon marché</i>	1 vol.
	<i>de se guérir (accidents et petites maladies)</i>	1 vol.
	<i>de préparer des plats bon marché</i>	1 vol.
	<i>d'accommoder le veau</i>	1 vol.
	— <i>les restes</i>	1 vol.
	— <i>le bœuf</i>	1 vol.
	<i>de préparer les œufs (8^e mille)</i>	1 vol.
	— <i>les pommes de terre</i>	1 vol.
	— <i>les potages</i>	1 vol.
	— <i>les entremets sucrés</i>	1 vol.
	— <i>les plats froids</i>	1 vol.
	— <i>les plats maigres</i>	1 vol.
	— <i>les sauces</i>	1 vol.
	— <i>le gibier</i>	1 vol.
	— <i>les légumes</i>	1 vol.
	— <i>un plat en quelques minutes</i>	1 vol.
	— <i>des plats pour végétariens</i>	1 vol.

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
 BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
 BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
 BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
 BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
 — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
 BRANTÔME, DAMES GALANTES.
 CAMOENS, LES LUSIADES.
 CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
 CÉSAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
 CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
 CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
 DANTE. LA DIVINE COMÉDIE.
 DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
 DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
 ESCHYLE, THÉÂTRE.
 FENELON, TÉLÉMAQUE.
 — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
 FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ.
 FÖTHER, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
 HOMÈRE, ILIADE.
 — ODYSSEE.
 LEIST-KOTZEBUE-LES-SING. TROIS COMÉDIES.
 LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
 LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
 LA FONTAINE, FABLES.
 — CONTES.
 LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
 LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
 LESSING, THÉÂTRE.
 LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
 LAISTRE (X. DE), ŒUVRES.

MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
 MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
 MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
 MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
 MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
 — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
 MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
 — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
 — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
 — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
 — NOUVELLES.
 — CONTES.
 — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
 — ŒUVRES POSTHUMES.
 OVIDE. LES MÉTAMORPHOSES.
 PASCAL, PENSÉES.
 — LES PROVINCIALES.
 RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
 RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
 ROUSSEAU (J.-J.). CONFESSIONS. 2 vol.
 — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
 — DU CONTRAT SOCIAL.
 — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
 SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIA-STUART; GUILLAUME-TELL.
 SCOTT (Walter). IVANHOE. 2 vol.
 — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
 SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
 SOPHOCLE. THÉÂTRE.
 SPINOZA, ETHIQUE.
 STAEL (M^{me} de). DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
 STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
 SÜETONE. LES DOUZE CÉSARS.
 VILLON (François), ŒUVRES.
 VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
 VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
 — HISTOIRE DE CHARLES XII.
 — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
 WISEMAN (Cnd), FABIOLA.